140

LE DIVAN

Volume 3
No. 17-26
3e Année
1911

KRAUS REPRINT
Nendeln, Liechtenstein
1968

LE DIVAN

Volume 3

No. 17-26

3e Année

1911

KRAUS REPRINT

Nendeln, Liechtenstein

1968

Reprinted with the permission of Editions Le Divan, Paris

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

Lessingdruckerei in Wiesbaden

Pélerinage

Pour Joannès Lombardat

I

Versailles, fleur altière au jardin de l'Histoire,
Poème inaccessible aux esprits sans fierté,
Témoignage immortel, commentaire de gloire
Au service de l'Art et de la Vérité ;

Dans le pélerinage auquel tu nous convies
D'une si pure voix et d'un si noble accent,
Il importe que nos volontés asservies
Acceptent le bienfait d'un Ordre tout puissant,

Où Le Nôtre et Mansart, dans l'œuvre sans égale,
Voulurent, pour les jours de victoire ou de deuil,
Faire éclater longtemps cette leçon royale,
il sied que nous puisions un salutaire orgueil.

II

Qui donc se plaignait là de l'ennui ? – Défaillance
De l'âme, romantisme ou badinage vain !
Comme si le visage émouvant de la France
Révélait mieux ailleurs son charme souverain !

Accuse-t-on la main de l'homme, ou la nature?
En l'un et l'autre cas il faudrait s'affliger,
Car jamais on ne vit plus aimable verdure
Naître à chaque printemps sous un ciel plus léger;

Et s'il est vrai que la plus profonde tendresse
Soit discrète et toujours se voile de pudeur,
En quel lieu le génie eut moins de sécheresse
Et sut mieux contenter la pensée et le cœur?

III

Accourez. accourez, pieuses rêveries!
A travers les bosquets du Petit Trianon,
Laissez-nous évoquer le temps des bergeries
Et la noble fermière en robe de linon.

Nous entendrons alors la note désolée
Du clavecin pensif qui pleurait sous ses doigts;
Ou nous verrons peut-être, au détour d'une allée,
Surgir son front hautain, dominateur des rois...

— Oh! comme tu nous sais faciliter le compte
D'un passé qui nous aide au choix de l'avenir!
A qui peut oublier, ton spectacle fait honte,
Versailles, fleur altière et fleur de souvenir!

JEAN TENANT

SILHOUETTES

Guy Lavaud

M. Guy Lavaud, né à Terrasson (Dordogne), en août 1883, a publié, en 1907, aux éditions de *l'Occident*, une première plaquette : *La Floraison des Eaux* ; en 1909, il en donnait une seconde : *Du Livre de la Mort*, parue aux éditions de *La Phalange* ; et, réunissant les meilleurs de ses vers précédents et un assez grand nombre de poèmes inédits, il vient de nous donner un petit livre assez compact sous ce titre à la fois mélancolique et charmant : *Des Fleurs, pourquoi...* (1).

On y peut suivre aisément la courbe d'une évolution attachante. Des esprits excellents ont signalé l'ampleur, passionnément lyrique, de ces

(1) GUY LAVAUD : *Des fleurs, pourquoi...* précédé d'une réimpression choisie de *La Floraison des Eaux* et *Du Livre de la Mort*. Paris, Cornély et Cie, 1910.

élégies, et combien elles étaient riches d'images nouvelles. Mais tandis que, rivalisant à le louer, les uns, tout en blâmant ses procédés, reconnaissaient chez le poète les plus beaux dons classiques, d'autres saluaient ces mêmes œuvres comme une émanation très pure de l'esthétique symboliste.

Nous ne retiendrons que l'accord à proclamer les mérites indéniables et le pathétisme des vers de Guy Lavaud. Et sans vouloir trancher un différend de doctrine nous envisagerons la technique de l'ouvrier d'abord, et, si l'on peut dire, la matière de son vers, et nous ne dévoilerons qu'ensuite le sens de ce chant, l'attrait profond de l'œuvre d'art.

I

Une étude détaillée de la technique poétique de Guy Lavaud, de la mesure, de la coupe et des rimes de ses vers, pourrait sembler dépasser notre cadre.

Mais sur ce sujet la question s'élargit singulièrement et pose en quelque sorte le problème de la validité et de la solidité d'une des acquisitions, et la plus discutée encore, du symbolisme. Un critique autorisé a reconnu du reste, dans les vers de Guy Lavaud « un rythme issu tout entier de l'esthétique symboliste», et qui

plaisait même par ses imperfections. Il s'agit en un mot de la forme libérée du vers au début du XXe siècle. Et de tous les jeunes poètes qui usent de cette forme de vers que Francis Jammes, le premier, légitima, M. Lavaud est certainement un des mieux doués et des plus connus et le plus personnel peut-être.

Nul doute que pour un disciple intransigeant de Boileau ses vers ne fourmillent d'incorrections. Nous n'avons point besoin de dire que ces incorrections sont voulues : ce sont licences délibérément consenties.

Le vers de ce poète conserve encore cependant les apparences de notre vieil alexandrin, il est presque toujours dodécassyllabique, et s'il se préoccupe très peu de la rime, il a partout souci de l'assonance.

Nous remarquerons en passant qu'il fait, à l'occasion et avec raison à mon sens, rimer ou plutôt assonancer un singulier avec un pluriel. Il ne suit pas non plus la règle traditionnelle de l'alternance des masculins et des féminins : chez lui les terminaisons féminines des vers dominent souvent, elles subsistent même parfois seules, et la musique de la période poétique y gagne une fluidité qui lui convient à merveille.

Ces libertés paraîtront à beaucoup bien banales. De nos jours nous concédons au poète la plus entière liberté, pourvu que cette liberté

soit étayée par le goût. Mais précisément quelles libertés seront accordées par un goût très pur, et que faut-il également proscrire ?

Le symbolisme, — et nous lui laissons ici sa signification large de période littéraire, — a eu le tort à nos yeux de prêcher toutes licences de forme. M. Barrès, à la même époque, demandait *toute licence sauf contre l'amour*. C'était une attitude, une attitude élégante, et, si l'on veut, une plaisanterie. Les plus courtes sont les meilleures. M. Barrès en est revenu, et bien d'autres avec lui.

Nous n'oublions pas non plus qu'il fallait surtout réagir contre un Parnasse desséché où de pures richesses verbales confinaient pour la rime à de fastidieux calembours. Et nous n'avons jamais nié non plus qu'il existât de remarquables poèmes en vers libres, depuis La Fontaine jusqu'à Viélé-Griffin. Mais nous ne parlerons pas ici du vers libre ; M. Lavaud n'en écrit point. Nous n'avons en vue que le vers libéré.

Libérer le vers, n'est-ce pas risquer de le briser, de l'anéantir ? Des facilités trop grandes sont nuisibles à la réalisation de l'œuvre d'art.

Un beau vers est toujours un vers régulier : un vers qui porte en lui-même sa cadence, son harmonie. Je sais bien que le *joli vers* isolé de son contexte est une chose impie et qu'il faut considérer le poème entier ; mais la perfection

du détail est nécessaire, comme le mérite des proportions pour la réussite de l'ensemble.

Souvent un vers primitivement lâché de forme, remis sur le chantier et poli suivant les règles traditionnelles, devient un vers admirable. Ces règles traditionnelles du reste n'existent que parce qu'elles répondent à un besoin et les pires révolutionnaires en ont toujours usé, plus ou moins.

M. Guy Lavaud, nous l'avons dit, ne s'éloigne pas énormément de ces règles, mais sa forme courante et un peu molle trahit surtout, au travers de ses infractions, une sorte de nonchalance. On sent bien qu'il ne veut pas retoucher le fruit de son inspiration et préfère moins de fini à plus de spontanéité et moins de convenu à plus de trouvailles d'expression. L'inachevé serait ainsi le gage de la sincérité du poète.

M. Jean Schlumberger s'est très heureusement fait l'interprète de cette manière de voir. Il écrit : (1)

On se demande si une confidence amoureuse peut se plier aux difficultés d'un travail prosodique sévère et si une émotion directe, dont le poète est encore affecté, a jamais trouvé son expression dans une suite d'alexandrins. Peut-être serait-on embarrassé d'en trouver un seul exemple. Il semble que le travail exigé par la combinaison des syllabes suppose non

(1) *La Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1909.

des sacrifices de pensée, mais une certaine liberté de choix, d'ordre, d'images. Un sentiment impérieux s'accorde mal de ces concessions, de ces transpositions. Il veut être exprimé tel quel, et nous en sommes si persuadés que quelques négligences de forme contribuent pour beaucoup à nous le faire tenir pour sincère.

Ainsi les vers de M. Guy Lavaud bénéficient de leur imperfection même et l'on se laisse aller à l'émotion de ces poèmes...

La confidence sentimentale dégrade l'alexandrin et l'on ne conçoit guère qu'elle puisse atteindre à plus de perfection que n'a su lui en donner Musset. Le Parnasse l'a bannie et il n'en pouvait effectivement pas tirer parti. Ce n'est que dans une forme poétique plus souple, plus docile à l'inspiration qu'elle peut reparaître sans constante inadaptation ; car ce qu'elle peut donner de meilleur, c'est un cri, un mouvement emporté qu'un vers sans entrave peut seul accueillir.

Ces considérations sont excellentes. Nous imaginons mal évidemment une *confidence* du genre de celle de M. Lavaud rimée par Banville. Nous sommes bien d'avis qu'il y faut un certain laisser-aller. Mais un vers, fût-il sans entrave, est toujours une convention ; et la métrique de Musset doit sembler bien surannée à certains de nos novateurs.

Pour nous, nous admettrons le vers libéré pourvu que les licences accordées n'aillent pas à le détruire. Le problème est à la fois très

simple et très complexe, et ne peut être résolu que par la définition et la discussion analytique des éléments du vers.

A propos de M. Lavaud, nous reconnaissons simplement que corriger le premier jet de son inspiration risquerait de gâter la spontanéité de sa confidence sentimentale. Cependant puisqu'il imprime cette confidence et la livre aux lecteurs, il convient qu'elle ne soit pas seulement compréhensible pour son auteur, mais que le public la puisse entendre. Aussi le poète devra-t-il lui donner une portée générale, un sens et une vie accessibles. Le poète fera ainsi une œuvre d'art de ce qui n'était qu'un cri pathétique. Et c'est à son génie que nous laissons de n'altérer en rien la naïveté du sentiment pour que des retouches trop brutales ne trahissent point la littérature où nous ne voulons trouver qu'une plainte émouvante, et cependant parfaite.

L'œuvre n'en sera-t-elle pas d'autant plus achevée et plus belle, si elle joint à la perfection très souple de la forme la spontanéité de l'expression ?

Chez M. Guy Lavaud on regrette trop souvent l'embarras de la phrase, l'indécis de la pensée, le vague ou l'obscurité des images. Visiblement le poète n'est pas en pleine possession de ses moyens, il se cherche encore. Il eût gagné beaucoup à revoir minutieusement ses poèmes et à en refondre quelques-uns en entier. Nous n'in-

sisterons pas, parce qu'en étudiant en détail son livre nos citations abondantes montreront bientôt combien ces défauts déparent encore des vers souvent d'une beauté et d'une pureté très séduisantes.

Les images insuffisamment élucidées, mal débarrassées de leur gangue, et parfois incohérentes, sont en réalité peu fréquentes. Nous ne rappellerons en exemple que celle où le poète veut peindre M. Francis Viélé-Griffin au volant de son auto ; cherchant à être simple, concis et poétique, il dit :

Cette aube vous a vu tenant le volant clair
Qui tourne sur lui-même ainsi qu'un univers...

La comparaison est absolument fausse et puérile. Mais, encore une fois, les très mauvaises images sont rares chez Guy Lavaud. On leur reprocherait plutôt une subtilité et une recherche trop raffinées. En revanche, elles sont légion, celles qui, fortes, gracieuses et belles, donnent presque à chaque vers son attrait le plus indéniable.

Signalons plutôt quelques rimes prises au hasard :

L'arête nue, oblique et vive, de ses cimes
Comme une scie au long du monde se dessine...

Alors je vous évoque, un par un, dans les Aubes,
O pâtres et brebis des routes encor glauques...

Des aisselles moussues jusqu'à ses hanches pleines
J'ai pillé le verger de son corps ferme et tiède...

On pourrait multiplier les exemples : c'est là en effet un procédé presque constant. Souvent ces assonances sont excellentes, et pour beaucoup une bonne assonance est toujours préférable à une mauvaise rime. Aussi quand nous trouvons accouplés par M. Lavaud : *resserrés* et *presserais*, *vivait* et *rêvé*, *fait* et *aubier*, *etc.* sommes-nous choqués par ces sons trop lointains et notre oreille n'est-elle pas satisfaite.

Je reprocherai davantage encore au poète avec ses périodes un peu molles, la coupe de ses vers : ceux-ci en perdent trop souvent toute harmonie et toute ligne définie :

Et l'humilité religieuse des bêtes...
Où le matin, de soleil, farde son visage...
Où l'existence, dit-on, est multipliée...

Ce sont-là des négligences qu'un pur poète se doit d'éviter, et de semblables vers sont trop fréquents dans les poèmes que nous étudions. Sans faire de théorie, il est aisé de montrer qu'une oreille sensible répudiera ces vers, boiteux et gauches, tandis qu'elle pourra admettre à la rigueur la rapide sveltesse de ceux-ci :

Après vœux, désirs secrets, passions qui brûlent...
Travaux simples, repas qui durent, jeux naïfs...

et cependant les uns et les autres ont des repos que Malherbe eût répudiés. C'est que les syllabes n'ont pas partout la même valeur, et c'est le grand mérite des symbolistes de l'avoir proclamé, encore que les meilleurs exemples se trouvent dans Ronsard, Racine et Chénier.

Ainsi, de même qu'en musique une blanche vaut deux noires, une diphtongue dans un vers retient la voix autant que deux muettes. Il arrive alors à Guy Lavaud de négliger totalement une muette dans un vers :

Et paysag*e* | qui mêlerait | l'or et l'azur...

Il écrit également :

Ainsi des roses né*es* d'un unique rosier...

Il se permettra enfin tous les hiatus. Mais tous les poètes, je pense, aujourd'hui en acceptent la nécessité.

En un mot, M. Guy Lavaud et les jeunes poètes disciples de Verlaine font souvent des vers *délicieusement faux exprès*, et nous sommes prêts à admettre que ces vers ne sont faux que par rapport à des règles désuètes. La difficulté serait de s'entendre sur les conquêtes définitives remportées sur le vers de Hugo, de même que tout le monde s'entend quand on parle des conquêtes du vers romantique sur le vers classique. Malheureusement les poètes symbolistes ne sont point d'accord

entre eux : on ne peut donc généraliser nulle règle. Et proclamer que chacun est seul juge de sa technique, c'est prêcher un individualisme peut-être dangereux pour l'art.

Quoi qu'il en soit, tous les vers libérés de Guy Lavaud ne me semblent pas délicieux. Il y en a dans son livre de tout à fait remarquables, mais aussi de bien faibles et qui eussent gagné à être repris.

Le goût appliqué de la perfection qui est indispensable pour ces corrections ne lui manque pas cependant. Il a fait précéder son dernier recueil d'une réimpression choisie de ses deux premières plaquettes, et il a apporté à quelques vers d'heureuses modifications. Le souci de faire plus simple, plus usuel lui fait d'abord supprimer des blancs, des majuscules inutiles. Puis nous relevons de plus notables changements ; il avait d'abord écrit :

O âme, ô amie, Notre-Dame La Folie !

il réimprime :

Nocturne amie, ô Notre-Dame La Folie !

à la place de

Partout une algue a mis ses fragiles tapis,

nous trouvons

Une algue douce a mis ses fragiles tapis.

La première version donnait :

La douleur de savoir, mon amie, que bientôt
Quelque autre soir aura dénoué notre étreinte,

la seconde comporte :

L'angoisse de souffrir en songeant que bientôt,
Un soir inconscient, nous dénouerons l'étreinte.

Enfin ces trois vers :

Je ne veux pas savoir ! aujourd'hui que la Mort
En toi s'est installée et change le décor,
Aujourd'hui qu'elle prend tes roses profanées...

deviennent ceux-ci :

Et voici qu'aujourd'hui si brusquement la Mort
En toi s'est installée et change le décor ;
Qu'elle prend dans ses mains tes roses profanées...

Ces corrections sont encore timides. Elles semblent surtout faites en vue de la musique. Il n'est pas jusqu'au titre d'un ouvrage en préparation qui, annoncé d'abord : « En terre Périgorde », ne soit devenu aujourd'hui : « Dans les Vallées du Périgord ». C'est un louable souci de l'eurythmie. Mais sur ces améliorations il faut renchérir encore. Un poète peut modifier complètement le premier jet de son inspiration, sans nuire à sa sincérité et y perdre, bien au contraire.

En faut-il un illustre exemple ?

Charles Guérin avait publié son *Cœur solitaire* avec toutes ces négligences charmantes qui étaient de mise alors, en 1898, en plein symbolisme. Rien n'est instructif comme de comparer ce premier texte avec celui qu'il donna six ans plus tard dans une réédition.

Des exemples :

Un train siffle à mourir au loin, les neiges fondent,
Et les arbres plaintifs et nus croisent leurs ombres

devient :

Un train siffle, la neige est noire dans les rues
Et les arbres plaintifs croisent leurs ombres nues...

Plus loin :

La jeune aube en riant marche dans la rosée.
Il semble que sa chair adorable ait neigé.
Le soleil ourle d'or les nids et son léger
Rayonnement divin tremble sur les glycines...

se transforme en :

L'aube en riant chemine à travers la rosée.
Le brouillard se déchire aux branches du verger,
Le soleil qui se lève y jette un or léger
Et baigne au bord du toit les grappes de glycine.

Et ces vers :

Mais l'Esprit qui descend en souffles sur ma crèche
Visite d'un suave émoi de brise fraîche
Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles.

en ceux-ci :

Mais l'Esprit qui m'assiste et me tient sous son aile
Guide dans les chemins de la vie éternelle
Ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles.

Enfin cette strophe vaut encore d'être citée :

Que votre main soit rude et juste et me châtie,
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer,
Et quand ma bouche se clora d'avoir crié
Vos doigts divins la rouvriront avec l'Hostie.

où les derniers vers deviennent ceux-ci :

Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.

Toutes les fois que les vers se rapprochent de la tradition classique, ils sont meilleurs : l'idée en est plus claire, plus vraie et le dessin plus ferme.

Qu'on m'entende bien cependant, et qu'on ne prétende point que je préfère un Jean Aicard à Francis Jammes ! Guérin lui-même parfois a, dans ses corrections changé une rime riche en une simple assonance quand la pensée devait y gagner, et rendre plus adéquatement une impression. Ainsi de ces quatre vers de sa version primitive :

Il a plu. Soir de juin. Ecoute
Par la fenêtre large ouverte,
Tomber de feuille en feuille verte
Les pleurs de l'Eté, goutte à goutte.

Les deux derniers, dans l'édition remaniée, sont ainsi modifiés :

. . . .
Tomber le reste de l'averse
De feuille en feuille, goutte à goutte...

Tout *le cœur solitaire* est à reprendre de cette façon, vers par vers ; on y relève les très nombreuses corrections qui souvent abolissent entièrement le premier texte et dénoncent le travail profond nécessaire à l'achèvement de l'idée, qui lui donnent son sens plein et logique, et qui, améliorant la rime et le rythme, apportent au poème, une musique plus soutenue, plus parfaite.

Et cependant nulle part ne se fait encore sentir cette raideur stricte, cette ordonnance sévère que le poète de *l'homme intérieur*, à la fin de sa vie, croyait utiles à la durée de son œuvre, les considérant comme l'airain qui conserverait sans se laisser altérer la veine très pure de sa poésie.

Ces réflexions à propos de la forme du vers, indispensables à l'expression totale de notre jugement sincère, nous permettront maintenant de louer sans arrière pensée tout ce que M. Guy Lavaud a su harmonieusement exprimer, sous d'insinuantes images et des rêves exquis, de beauté personnelle et neuve.

Henri Martineau.

(*La fin au prochain numéro*).

Amis

Nous sommes avocats, médecins ou marchands.
Tout nous sépare hormis les rêves qui nous lient.
Nous sommes éblouis par les mêmes folies.
Quand nous nous retrouvons, nous sommes des enfants;
Une tendresse énorme afflue à nos paupières :
Nous nous embrasserions bientôt comme des frères.
A travers le pays nous sommes quelques-uns
Qui nous serrons les mains à de rares époques.

Il en est un là-bas qui se baigne au soleil,
Entre le chant des flots et le chant des cigales,
Au long des golfes bleus des méditerranées :
Je ne perds pas un jour son souvenir vermeil.

Et celui-là, plus proche, à Paris attaché!
Il nous dit qu'il vécut ses premiers ans à Lille,
Mais je devine qu'il vient tout droit de Sicile
Et sur les rocs ardents des caps trinacriens
Qu'il épiait jadis les ébats des sirènes.
Les lunes de ce temps nous en diraient de belles
Sur les exploits de ce grand ægypan,
Dont la syrinx devait charmer les plus rebelles

Et qui pouvait, si l'on m'en croit,
Violer par hasard deux nymphes à la fois.
Quel moderne souci l'amena dans nos villes
Où sa face, en forêt de poils, creuse de fièvres,
Rit toujours des yeux et des lèvres ?

Et cet autre, tout aussi cher, mais plus lointain,
Que j'ai laissé fidèle et fervent à Bruxelles.
Son enthousiasme est un volcan qui ne s'éteint
Jamais, malgré tous les déluges qui l'assiègent,
Son âme est plus pure et plus blanche que la neige,
Un fier cœur de normand bouillonne dans son sein :
Il eût porté jadis la cuirasse d'airain
Et guidé, ceignant l'arc, le carquois et la hache,
Sur les flots inconnus les hordes scandinaves.

Et moi, vieux prisonnier des lois de mon époque,
Mon âme est d'un autre âge, ou futur ou passé.
Que d'étapes déjà mon ardeur a marquées
D'une empreinte équivoque !
Que suis-je ? Où vais je ? Hélas ! Voilà le hic parfait !
Tout en moi se contredit et se contre-carre.
Mes actes sont pareils à mes pensers : je suis
La réfutation de tout ce que je dis.
Et c'est pourquoi, pour quelques temps encore,
Comme un bon tâcheron vigoureux je prépare
Des loisirs copieux pour m'occuper plus tard
A démêler certains problèmes inédits.

Edgar Malfère

A Louis Le Cardonnel

O vous qui, renonçant aux luttes d'ici-bas,
Vous êtes retiré sur les collines saintes,
Louis Le Cardonnel, ne m'entendrez-vous pas ?

Votre devoir pourtant est d'écouter nos plaintes,
Apparaissez avec l'automne merveilleux,
Et, si Dieu vous retient, dénouez ses étreintes.

Nos poètes sont morts. Sans doute qu'avec eux
Finira par sombrer notre dernier courage ;
L'horizon est lugubre et le sol hasardeux.

Trop faibles, il nous faut tenir tête à l'orage ;
Nous sommes ballotés sur des récifs et, vous,
Vous n'osez affronter les risques du naufrage.

En vain sur des tombeaux nous pleurons à genoux ;
Demain nous connaitrons l'angoisse des défaites,
Si vous tardez encore à revenir vers nous,

Louis Le Cardonnel, prince de nos poètes.

JEAN CHEYRE



Les Chroniques

LES ROMANS

Colette Willy : *La Vagabonde.* Paris, Ollendorff.

Ce roman, s'il n'est point encore l'œuvre parfaite que nous avons le droit d'attendre de Mme Colette Willy, demeurera cependant comme un de ses plus beaux livres. C'est le placer au premier rang de nos lettres contemporaines.

Nous devions à cet auteur, — le plus personnel peut-être de nos auteurs, — la spécieuse figure de Minne, « *l'ingénue libertine* », et ces *dialogues de bêtes* d'une si piquante et profonde fantaisie. Nous retrouvons bien aisément sa part de collaboration aux inimitables *Claudine.* Mais, malgré des pages nombreuses d'un sentiment exquis et troublant, *la retraite sentimentale* est assez indécise, et *les Vrilles de la Vigne* nous enragent de n'être que des notations trop rapides : à peine avons-nous mordu à la pulpe fondante du fruit que la collation est déjà terminée.

La Vagabonde ne satisfera peut-être pas encore toute notre soif. Jamais cependant Mme Colette Willy n'a réussi, autant que dans ce livre, à rendre, par le seul moyen d'une prose très simple et très souple, toute la complexité et toute l'intensité des

sensations, même des plus physiques. A ce point de vue, c'est là l'œuvre d'un très grand écrivain.

Ce roman passionnant nous déçoit tout de même, par son manque d'unité, par les défauts de sa composition, et par ce qu'il y a d'un peu artificiel dans l'analyse et dans l'évolution d'un sentiment plus imaginé que vécu. C'est précisément cet amalgame de vérité criante et de fiction qui ne donne pas le fondu, l'achevé, le parfait que nous étions en droit d'attendre.

On entrevoit au premier plan la vie abrutissante, monotone, factice, burlesque et si désenchantée des artistes de café-concert. Et toute cette peinture est étrangement alerte et vivante, car nous pénétrons dans les coulisses les plus retirées, on nous découvre la plus secrète personnalité de ces créatures humaines dont nous n'avons guère vu jusqu'ici que l'amusement d'un soir :

« Pauvre petit Bouty, qui balade partout son entérite chronique et sa bouteille de lait cacheté ! Nettoyé de son masque vermillon et blanc, il a une chétive et douce figure, délicate, intelligente, de beaux yeux tendres, et un cœur de chien sans maître, prêt à chérir qui l'adoptera. Sa maladie et son dur métier le crèvent, il se nourrit de lait, de macaroni bouilli, et trouve la force de chanter, de danser des danses nègres pendant vingt minutes. En sortant de scène, il tombe, éreinté, sur le plateau, incapable de descendre tout de suite à sa loge. Son corps fluet, étendu là comme mort, me barre quelquefois le passage, et je me raidis pour ne pas me pencher, le ramasser, demander du secours. Les camarades et le vieux chef machiniste se bornent à hocher le menton d'un air important à côté de lui, et disent :

— Bouty, c'est un artiste qui *fatigue* beaucoup ».

Nous n'avions jamais eu à ce jour un tableau aussi poussé de ce monde des petits théâtres et des tournées, et nous devions nous en tenir à la façade d'un *Capitaine Fracasse*. Il fallait pour que nous puissions pénétrer ce milieu encore inconnu qu'il se rencontrât un observateur minutieux, écrivain sûr et évocateur

très prompt, qui vivant de ce métier aimerait assez son art pour ne pas l'avilir, et aurait encore le rare désintéressement de ne jamais nous masquer la vue par son jeu personnel ou par sa vanité d'étoile.

Mme Colette Willy, la première, a satisfait à ces difficiles conditions. Elle a pleinement réussi cette peinture nouvelle et d'un si tentant attrait.

Malheureusement ce n'est là que la toile de fond de son roman. Nous y rencontrons encore la confession « d'une femme de lettres qui a mal tourné » et qui fait du théâtre. Ce sujet peut intimement se lier au premier ; il explique même que le premier puisse nous être raconté avec sa vérité saisissante et accomplie. Il était légitime enfin pour donner au drame, sans lui un peu impersonnel, cette atmosphère chaude de larmes et ce frisson douloureux devant la vie courante. Ainsi s'ajoute à une œuvre d'art, pour lui fournir l'indispensable émotion, le rappel d'une existence, non plus exceptionnelle, mais banale en quelque sorte. Du moins ces souvenirs restent discrets et ne projettent que leur pénombre sur la trame des évènements nouveaux :

« Fermons la fenêtre, fermons la fenêtre ! Je tremble trop de voir monter, à travers le voile de la pluie, un jardin provincial, vert et noir, argenté par la lune levante, où passe l'ombre d'une jeune fille qui enroule rêveusement sa longue tresse à son poignet, comme une couleuvre caressante... »

Le beau livre que nous aurions eu ainsi, sans presque d'artifices et où la recherche de l'imagination n'eût rien gâté. Mais *La Vagabonde* est un roman, ne l'oublions pas. Il y faut, hélas ! une aventure.

Adroitement Mme Colette Willy a fait tenir cette aventure dans le cadre choisi, et elle a même réussi à l'éluder au moment où, suivant l'usage reçu, elle allait devenir prédominante. Toute cette partie, où insensiblement Renée Néré sent la volupté se réveiller en elle, est encore remarquable et toute remplie de sensations vraies. Après l'effroi et la douceur de la solitude, le vertige physique de la liberté, il est naturel que cette jeune danseuse si saine ait défailli

sous les caresses de l'amoureux auquel elle s'est peu à peu habituée. Elle sera vite à lui, et ce n'est qu'après, qu'ayant eu le temps de se ressaisir, elle lui fermera sa porte.

Mais un romancier se doit d'arranger à sa guise la logique des faits. La littérature suggère à l'héroïne, avant qu'elle ne s'abandonne, les plus perspicaces réflexions :

« S'il ne fallait que me donner ! Mais il n'y a pas que la volupté... La volupté tient, dans le désert illimité de l'amour, une ardente et très petite place, si embrasée qu'on ne voit d'abord qu'elle... »

En réalité, Renée a peur de l'amour, elle a « peur de vieillir, d'être trahie, de souffrir ». Elle part en tournée ; l'éloignement agit, il dissipe la griserie. Il en est temps encore, elle ne se donnera pas. Elle écrit un adieu :

« Je n'ose plus, mon chéri, — voilà tout, je n'ose plus. Ne soyez pas irrité si je vous ai caché, longtemps, mes efforts pour ressusciter en moi l'enthousiasme, le fatalisme aventureux, l'espoir aveugle, toute l'allègre escorte de l'amour... Point d'autre délire que celui de mes sens. Hélas ! il n'en est pas dont les trèves soient plus lucides. »

Quand le factice lui-même a eu une telle force de passion, des cris aussi pathétiques, comment pourrions-nous longtemps critiquer un roman beau comme celui-ci ? Et ce ne serait que de l'entêtement que souhaiter encore un livre exempt d'intrigue imaginée et riche de seule vie vécue.

HENRI MARTINEAU.

Jacques Nayral : *L'Etrange histoire d'André Léris.* Paris, Figuière, 1911.

Les débuts d'André Léris dans la vie littéraire sont une satire pleine d'excellents traits et d'une observation caricaturale presque parfaite. Le comique y voile la désespérance. Mais les autres récits et particulièrement les derniers sont d'un fantastique sombre et d'une horreur profonde.

C'est un genre difficile et qui côtoie aisément le mélodrame de barrière. M. Nayral y sait affirmer ses qualités artistes.

S'il n'a pas encore atteint la concision nerveuse que requiérait son sujet, il a cependant fait les plus notables progrès depuis le *Miracle de Courteville.* Poète généreux et romancier avisé, M. Nayral affirme aujourd'hui une personnalité vivante. F.

Yvonne Durand : *La Petite Gratienne.* Paris, Figuière, 1911.

Le Roman tombe en quenouille. Celui de Mlle Durand est assez adroit et attachant. L'observation en est un peu minutieuse ; les détails noient l'ensemble. Gratienne a trop de monotone perfection, et l'institutrice du village nous est peinte sous des couleurs bien fausses : à la souhaiter elle aussi trop idéale l'auteur l'a affadie. Mais dans son ensemble ce livre sain plaît. O.

LITTÉRATURE

Jane Catulle-Mendès : *Chez soi.* Paris, Sansot, 1911.

Madame Jane Catulle-Mendès entreprend une série de « petites confidences », qui auront successivement pour cadre, après le *home,* la mer, les jardins, le théâtre et Paris, — et pour principaux sujets l'amour, l'amitié, les enfants, les flirts et l'art. N'est-ce point là un programme bien alléchant. Ce premier petit volume déjà renferme des pages d'un très attachant récit ou d'une délicieuse rosserie.

C'est une sorte de voyage autour de ma chambre où les visiteurs nous sont présentés après les objets. Nous retrouvons partout des « reflets de sensibilité » et même des potins amusants et pervers.

Une journée suffit, ou presque, pour cette présentation : la conclusion n'est là que pour nous montrer qu'un jour est le résumé de tous les jours. H. M.

Georges Vallery-Radot : *Le Reliquaire d'images.* Paris, Jouve, 1910.

Que Georges Vallery-Radot évoque le charme enveloppant, vieillot et doux, des mœurs provinciales, retrouvées parmi ses souvenirs d'enfance, ou qu'il peigne un Paris familier et pittoresque, avec ses petits marchands matinaux, ses camelots et l'attrait nonchalant des quais, — toujours le paysage ne nous apparaît qu'au travers une âme délicate et d'une délicieuse subtilité. En vérité cette subtilité est faite surtout de réserve et, on dirait, de timidité. Nulle recherche de style, une simplicité qui serait nue sans sa fraîcheur exquise ; et la banalité voulue de ces images se vêt d'une lumière un peu tremblante d'auréole qui se pose toujours, comme un rayon du cœur, sur les souvenirs voilés de tendresse et de mélancolie.

H. M.

André Billy : *L'Evolution actuelle du Roman.* Paris, l'Echo bibliographique du boulevard, 1911.

L'*Evolution actuelle du Roman* est une enquête instructive. M. André Billy en tire des conclusions qui sont à lire et où je ne trouve guère à reprendre qu'une citation attribuée à Stendhal et qui ne lui appartient pas.

La plus courte de ces réponses est sans doute la meilleure. Il est vrai qu'elle est de M. Marcel Boulenger. Puis, ces opinions n'intéressent que proportionnellement à l'intérêt que l'on porte à leurs auteurs. Aussi j'ai regretté de ne pas trouver dans cette enquête les noms de René Boylesve, Edmond Jaloux, de Miomandre, Vaudoyer, Binet-Valmer, etc.

P. A.

André Spire : *J'ai trois robes distinguées.* Les cahiers du Centre. — **Charles Hotz** : *L'art et le peuple.* Marseille, édition de la Société « Arts et

Excursions », 1910. — **Gaston Sauvebois :** *Leconte de Lisle.* Portraits d'hier, 1910.

M. André Spire édite des réflexions sur la vie, l'amour, la mort, les riches, etc., et des boutades émanant de la bouche « d'une servante familière et philosophe, originaire du Morvan ». C'est un intéressant « document humain ». Le plus curieux, c'est la parité de ces notes et du style ordinaire de M. André Spire : a-t-il eu une si profonde influence sur sa servante ou bien serait-ce lui qui l'imite toujours d'ordinaire ?...

M. Hotz a tenté de résoudre cette antinomie : l'art et le peuple ; en résumé, une heure de causerie sans résultat.

Malgré l'allure tendancieuse de la biographie, l'étude de M. Sauvebois sur Leconte de Lisle est une bonne page d'exposition sur un grand poète.

F.

LES POÈMES

Luca Rialcio : *Poèmes Apolliniens.* Paris, Bernard Grasset.

Ce n'est point ici la jolie plaquette où s'épanche d'ordinaire en vers par trop faciles la sensibilité éphémère de la vingtième année. Les vers de M. Luca Rialcio sont d'un bon poète déjà très maître de sa forme et d'un artiste épris sincèrement de la beauté. Aussi serait-il injuste de ne pas lui pardonner quelques réminiscences ou de lui faire un grief du sombre nihilisme qui s'étale à plus d'une page de son livre. Cette désespérance de la vingtième année ne respecte guère que les médiocres et les veules, et les années se chargeront d'en guérir M. Luca Rialcio en inspirant à sa muse après ces vers très artistement écrits des vers très humainement vécus.

Jean Mariel

Charles Vildrac : *Livre d'amour.* Paris, Figuière, 1910. — **Henry Dérieux** : *Le Sable d'or.* Lyon, « l'Art libre ». — **Albert Erlande** : *Le Poème Royal.* 1910. — **Jacques Sermaize** : *L'heure qui passe.* Paris, « Le Temps présent », 1910. — **Raymond Gillet** : *Primevères.* Enghien, « La Revue Mauve », 1910. — **Charles-Rafael Poirée** : *Visions.* Paris, Gastein-Serge. — **Maurice Kunel** : *Sur la Flûte de Roseau.* Bruxelles, « La Belgique artistique et littéraire », 1910. — **Max de Lussac** : *Courlis.* Paris, Sansot, 1910. — **Nandor Sonnenfeld** : *Hier.* Paris, Plon. — **Héra Mirtel** : *Fleur d'Ombre.* Paris, Sansot, 1910. — **Henri Chassin** : *Envol.* Paris, Sageret, 1910. — **Jules Leroux** : *La Brume dorée.* Paris, Sansot, 1910. — *Les Poésies de Makoko Kangourou.* Paris, Dorbon.

M. Charles Vildrac est certainement un des plus représentatifs et un des meilleurs parmi les jeunes poètes de talent qui ont la volonté de faire une *œuvre*, en avançant hors des sentiers frayés. Il tente de créer à la fois la forme et le fond. Et c'est sans doute ce que je lui reprocherai le plus : cette recherche outrée de la nouveauté, de l'originalité.

Dans un rythme un peu heurté, ce *Livre d'amour* dépasse les seuls souvenirs de l'auteur, il palpite encore d'une tendresse plus générale et tend à refléter une émotion proprement humaine. M. Vildrac se sert volontiers de l'apologue et il en tire des effets habiles et variés. Je goûte surtout dans son livre ces esquisses d'âmes, dont *La Visite* et *Une Amitié* sont à mes yeux, les exemples les plus démonstratifs :

Parmi tes richesses d'esprit et de cœur
Et celles que moi j'ai en partage,
Quelques-unes sont très dissemblables
Et les autres sont parentes un peu.

Mais elles se plaisent bien ensemble,
Toutes tes richesses, toutes mes richesses ;
Mais nous nous aimons à cause d'elles.
Elles se complètent et se font valoir,

Elles se mêlent et se contrôlent,
C'est comme différents feuillages
Assemblés dans un bouquet d'arbres,
Ou le rapprochement de deux visages
Que parent cheveux blonds et cheveux noirs...

La petite plaquette, très élégante, de M. Henry Dérieux n'est qu'un prélude. Dans l'imitation des maîtres les plus aimés, le poète a affermi sa voix, et maintenant il nous promet une note personnelle. Mais comme lui, nous ne dédaignerons pas ce sable doré qui fuit de son poing crispé; car il nous le confesse :

Ces grains fuyant entre mes doigts, c'étaient vraiment,
S'écoulant pour jamais, quelques-uns des instants,
Chacun insaisissable et sensible pourtant,
De ma vie éphémère à la tombe éternelle.

L'amour, la volupté, la mort : telle est l'inexorable trinité que célèbre M. Albert Erlande. Ses vers sonores, lourds d'une musique continue ramènent, dans chaque laisse de ce tryptique royal, les mêmes rimes fréquemment pour mieux accuser la monotone splendeur de leur hommage fervent. Ce poème est une incantation passionnée et grave d'une pureté de forme parfaite et d'une grande richesse verbale :

Je veux me souvenir, quand les fleurs s'ouvriront
Sur la tombe de pierre où se lira mon nom,
Je veux me souvenir, dans cette ombre éternelle,
De mes jours de travail, de songe et de plaisir,
Du regard, de la voix et des gestes de celle
Qui régna sur mon cœur et sut anéantir
Les merveilles du monde où je ne vis plus qu'elle !

Les vers de M. Jacques Sermaize nous plaisent moins par leur harmonie un peu étouffée que par l'intimité de leur pensée. Sans images presque, ils expriment directement leur peureuse délicatesse, leurs sentiments un peu hésitants et comme féminins et leur frêle douceur. Ils ont de très agréables sons, voilés et captivants :

Parmi les souvenirs que l'on évoque ensemble
Lorsque déjà l'amour veut parler du passé,
Il en est de très chers qu'un seul des deux rassemble,
Auxquels l'autre est surpris de n'avoir pas pensé.

Pourrais-tu seulement te rappeler encore
Le soir où, pour que nul ne devinât nos voix,
J'ai posé sur ta bouche, afin de mieux la clore,
L'audace d'un baiser, pour la première fois ?

Moi qui sais tout cela, je garde le silence.
Mon souvenir constant ressemble à mon amour :
Le tien m'offrirait-il la même ressemblance ?

Si le volume de M. Raymond Gillet ne nous déçoit pas, nous imaginons un tout jeune homme à l'esprit preste et au cœur tendre. La jeunesse de l'auteur est trahie par son inspiration et la forme de ses poèmes ; une fraîcheur naïve s'y rencontre, et cette aimable banalité qui ne répète que ce que nous avons entendu partout.

Malgré sa parenté avec Racine dont il a grand soin de nous faire avertir, M. Poirée ne fait que nous donner « un livre honorable », comme le lui a écrit M. Remy de Gourmont, avec plus de perspicacité sinon de sincérité que tous les autres auteurs consultés. Car avant de publier ses vers un peu convenus et faciles, M. Poirée a demandé les encouragements des meilleurs et des pires. Ils ne lui ont point fait défaut. Il ne lui reste plus qu'à rapprendre son métier pour mettre en valeur dans les recueils qui suivront ses indéniables qualités d'émotion pensive, de juste observation et d'agréable ingénuité.

M. Maurice Kunel ne chante pas que l'amour, il cherche à sortir de la banalité courante en recherchant, avec les souvenirs de l'antiquité, les images délaissées, les vocables rejetés d'ordinaire et de fréquents néologismes, Il possède le sens du rythme et du développement, mais semble hésiter à la fois dans sa langue et dans sa syntaxe. Qu'il se corrige de ces scories, et lui aussi sans doute deviendra un bon poète.

M. de Lussac a voyagé ; et il a fixé de chaque endroit du monde où il a rêvé une rapide impression. Son livre est ainsi un album de fleurs séchées où se révèle une très délicate compréhension des choses et de la vie, mais trahie par la faiblesse des dons poétiques. On sent trop le travail d'un *amateur*. Le ton se relève cependant singulièrement dans le poème qui clôt le volume : cette *voix du veilleur* dévoile une âme noble et haute, servie aux heures d'inspiration par un verbe pur et sincère :

Que votre volonté soit faite !... Je vous livre
Mes chagrins, mon repos, ma foi, mes vanités,
Mes dédains, mon amour et mon âme et ce livre,
Disposez-en, Seigneur, selon votre équité.

Un poète qui vient des bords du Danube pour conquérir la beauté, c'est M. Nandor Sonnenfeld : il eut d'illustres devanciers, et ce Ronsard... Il fut séduit, nous dit-il, par le clair parler français et les jeunes filles de notre pays. Il nous donne de beaux vers, noyés dans trop de pièces de circonstance.

Il nous faut signaler encore les vers de Mme Héra Mirtel, les promesses légères de M. Henri Chassin, et les rimes nombreuses de M. Jules Leroux.

Remercions aussi MM. Marcel Prouille et Charles Moulié d'avoir édité pour nous les poésies de Makoko Kangourou. Comme le dit très bien Jean-Marc Bernard, dans une amusante impertinence, « ce petit livre remarquable, nous saurons le placer dans nos bibliothèques, tout à côté des *Déliquescences* du regretté Adoré Floupette », la bonne farce gauloise à côté de la parodie artiste. Ecoutons Makoko célébrer son aimée:

Ta voix, il être douce et tout à fait très tendre
si que Sarah Bernhardt.
Et je goûter le goût de ta voix, comme entendre
les moutons dans le soir...

etc., etc...

H. M.

HISTOIRE

Hector Fleischmann : *Marie-Louise libertine.* Paris, A. Méricant.

Ce volume complète les études indiscrètes poursuivies par M. Fleischmann sur l'empereur et les deux impératrices. Le jeune historien ne manifeste aucune indulgence pour l'ingratitude de Marie-Louise envers un époux malheureux et grandi encore par l'infortune. Une documentation rigoureuse seule sauve ce livre du pamphlet. L'auteur y trahit son âme enthousiaste, et nous sauve ainsi de la lourdeur germanique. Son récit souple et rapide traduit admirablement cette forme d'histoire anecdotique, claire et attrayante. P.

REVUE DES REVUES

M. Nicolas Beauduin se propose de donner tous les mois une étude littéraire. Et cette étude emplira seule le fascicule de sa nouvelle revue littéraire : **Quelques-uns.** Avec à-propos il débute par l'*évolution de Maurice Barrès.* Et il écrit :

« Certes, il n'est pas le seul à se partager le domaine des esprits : il y a surtout ce grand cerveau lucide, Charles Maurras, nous possédons également André Gide, « dont l'œuvre entière déchaine de l'enthousiasme, est conçue selon la plus intense joie, a pour fin d'évoquer la vie totale », œuvre qu'il nous faudra bien étudier quelque jour ; nous avons aussi Rémy de Gourmont, Adrien Mithouard, Jules Lemaître, et, si j'osais, quoique bien vieilli, bien périmé, notre Anatole France. Quant à Faguet !... »

Nous n'entreprendrons pas un grand éloge de ces idées, mais nous dirons qu'elles sont bien sympathiques au *Divan.* Quant à l'article de M. Beauduin sur Barrès, il est assez rapide, ne creuse guère son sujet mais en indique toutes les directions. Puis il touche un peu à tout : idées et hommes. Il est bourré de citations multiples comme un sermon : et chose remarquable Barrès en est l'auteur le moins cité. Au fond, malgré quelques idées de détail contestables, cette page de critique apporte un louable souci de préciser le sens de l'enseignement d'un maître.

M. JEAN-MARC BERNARD, dans l'**Art libre** (novembre) publie de très intelligentes notes en faveur de l'*unanimisme*. Le point de vue philosophique est clairement élucidé. Mais la réalisation poétique de M. Jules Romains? Il est curieux ici que pour légitimer le rythme du poète, M. Bernard compose une strophe nouvelle en typographiant différemment de petits vers de M. Romains: les deux versions s'équivalent; c'est donc que la forme primitive ne s'imposait guère. Quant à son classicisme !!! Un commentateur trop subtil me déroute.

Les Guêpes consacrent une partie notable de leur numéro de novembre à M. Fauchois et à la réclame qu'il a cru se faire en critiquant sottement Racine. Leurs épigrammes sont excellentes. Mais je commence à craindre que tout ce bel amour pour Racine ne soit pour beaucoup que du snobisme. Dans le numéro de décembre, MM. Fagus et de Noisay apportent encore d'intéressantes précisions *sur le classicisme*. Mais cette question est tellement large et tellement vague que je crois l'entente impossible. Du moins les articles des *Guêpes* contiennent de bonnes vérités. Je souhaiterais une petite brochure les réunissant tous en ordre, ainsi que ce qu'on leur a objectés, et ceux, documentaires, de MM. J.-M. Bernard et Marsan dans la **Revue critique des Idées et des Livres**. — Précisément, dans cette dernière revue (25 décembre), Marsan donne sur Alfred de Musset, à propos de son centenaire, dix excellentes petites pages.

Paris-Coulisses (n° du 11 décembre) reproduit d'abondants fragments du livre posthume de CHARLES DEMANGE: *Notes d'un voyage en Grèce*. Et c'est un soin pieux, le livre n'étant pas mis dans le commerce, de faire ainsi connaître mieux à ses lecteurs la figure attachante et le talent sensible de ce jeune disparu. Pour notre part, nous publierons bientôt ici-même une étude sur lui.

Nous lisons avec plaisir dans **La Plume Politique et Littéraire** (octobre) un bel hommage rendu à *Elémir Bourges* par FRANÇOIS HEPP et des vers de ANDRÉ LAFON, et dans le numéro de novembre un intéressant *Proud'hon et les Romantiques* par LOUIS ROUART, et un poème de la COMTESSE DE NOAILLES :

Et maintenant ton cœur s'est entr'ouvert au mien.
Tu m'aimes! Mais il n'est plus temps qu'on me délivre.
Je porte un vague amour, plus grave et plus ancien,
Qui t'avait précédé, et ne peut pas te suivre.

Enfin cette revue ouvre une très haute et très actuelle enquête sur *la Résistance à l'esprit allemand.* On se souvient de la précédente enquête du *Mercure de France* sur un sujet analogue, et qui suscita tant d'importantes réponses, au nombre desquelles celle mémorable de M. Quinton. Aujourd'hui il est en effet utile de reparler de l'influence allemande, alors que, pour ou contre, personne ne peut nier la crise du français. *La Plume* pose les questions suivantes dont on reconnaitra la netteté et le réalisme :

I. — Quels sont les principaux effets de l'influence allemande que vous apercevez autour de vous ? Pensez-vous que l'esprit allemand ait « EN SOI » une influence dissolvante ? D'où provient-elle ? Ou pensez-vous qu'il n'a cette influence que sur l'esprit français et à quoi cela tient-il selon vous ?

II. — A quelles causes attribuez-vous la puissance de diffusion et de pénétration de l'esprit allemand au XIXe siècle ? — Comment expliquez-vous qu'il ait pu, malgré ses résistances, paralyser les qualités essentielles de l'esprit français et qu'il l'ait supplanté à certains points de vue dans son influence mondiale ? Quelle est selon vous la cause de la vanité des résistances françaises à cette époque ? — En un mot quel a été le point fort de l'esprit allemand ? et quel a été le point faible de l'esprit français ?

III. — Comment résister aux influences néfastes de l'esprit allemand ? Actuellement ? Et dans l'avenir ?

M. Georges Dumesnil dans l'**Amitié de France** (n° 4) donne un article pieux et profond sur *Maine de Biran,* et Jean Montray, des notes utiles sur *les jeunes poètes de l'école Toulousaine.*

Signalons aussi dans la **Revue du Temps présent** (décembre) : *Un marquis philosophe au* XVIIe *siècle : Malebranche et le marquis d'Allemans* par Tancrède de Visan. — Et dans **Poésie** (automne 1910) des vers gracieux de Daniel Thaly, les poèmes souples de Georges Gaudion et une chanson, charmante de fantaisie, de Jean Pellerin.

Achem.

NOTES

Des prix littéraires. — L'année 1910 a vu décerner bien des prix littéraires. D'abord un prix « national » a été accordé à M. Maurice Levaillant, poète dont nous n'avons point lu les livres, mais dont les meilleurs vers, nous

voulons dire ceux qu'ont cités avec complaisance ses amis, ne trahissent qu'une élégante et banale facilité.

On n'accorde plus aussi assez d'attention au prix Sully-Prud'homme. Il eut pourtant une heure de célébrité. Et quel plaisir, pour qui se souvient qu'il fut refusé à Emile Despax, de le voir aujourd'hui donné à l'auteur de ces vers :

Dans le petit salon, la maman et la fille
Sont assises, poussant et tirant leur aiguille ;
L'une, dix-huit ans ; j'en pourrais faire un portrait
Délicieux ; l'autre a l'âge qu'elle paraît.
Le déterminer juste est une énigme amère,
Puis sais-je qui plus tard sera ma belle-mère ?...
Passons... Toutes les deux elles travaillent donc.
Près d'elles, sur la table, une corbeille en jonc
Disparaît sous les flots de blanche lingerie.
Aussi, mon salut fait, flatteur, je me récrie,
En ouvrant là-dessus des yeux émerveillés :
« Oh ! Mesdames ; vraiment comme vous travaillez !
Tous, tous mes compliments. Quelle ardeur ! Quel courag
Mais qu'est-ce, dites-moi, que tout ce bel ouvrage ?
Un monsieur, vous savez, n'y connaît rien de rien. »

Après cela, toutes les autres distributions nous paraitront impeccables. C'est ainsi que nous avons vu les Dames de *la Vie heureuse* décerner leur prix annuel (5.000 francs) à Mlle Marguerite Audoux, pour son roman Marie-Claire. Nous ne connaissons pas ce roman. Mais Mlle Audoux est couturière ; et c'est déjà une garantie.

Puis, les gazettes nous ont expliqué : « Charles-Louis Philippe avait découvert le talent de Mlle Audoux. » Ça, c'est une référence de première qualité, si l'on songe encore qu'à ce pauvre Philippe fut systématiquement refusé ce genre de récompenses.

Mais il y a M. Mirbeau qui a lancé la couturière dont il a aussi *découvert le talent*. Ah ! ce n'est pas mal non plus, malgré que le goût de M. Mirbeau (1)...

Le prix Goncourt 1910 est attribué à M. Louis Pergaud, pour ses histoires de bêtes : *De Goupil à Margot*. Le choix des Dix nous paraît heureux. M. Pergaud ne nous est pas seulement sympathique pour sa modestie et son labeur. Observateur intelligent et probe, il imagine et développe

(1). « Il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. » André Gide.

avec un sens très adroit de leur pittoresque et de leur tragique quotidien, les incidents possibles des petites vies traquées qu'il nous conte. Ses animaux demeurent de simples bêtes *physiques*. Parfois le style est un peu chargé ; mais M. Pergaud, qui a vingt-huit ans, se dépouillera. Il n'a point écrit un chef-d'œuvre, mais un livre qui promet, c'est quelquefois plus sûr. Nous nous félicitons au *Divan* de son succès, et avons vu avec plaisir que, simple et reconnaissant, il associait avec justice à sa jeune gloire le nom de son ami, le poète Léon Deubel.

Enfin les *Quarante-cinq* viennent de décerner leur prix annuel à M. Edmond Gojon, dont les poèmes en dépit d'une rigueur Parnassienne parfois artificielle, révèlent un sensible et beau talent.



Nous sommes heureux d'annoncer le nouveau volume de poèmes de notre collaborateur DANIEL THALY : *Le Jardin des Tropiques*. Nous en parlerons bientôt.



A la librairie Messein, 19 quai Saint-Michel, Paris, notre ami LOUIS THOMAS va publier par souscription : **vingt portraits**. *(Elémir Bourges, François de Curel, Jules de Gaultier, Anquetin, Claude Debussy, Gabriel Favre, Emile Bernard, Pierre Louys, Henri Bataille, René Boylesve, Marcel Boulenger, Renée Vivien, G. de Pawlowski, Claude Farrère, Legrand-Chabrier, Edmond Jaloux, Rouveyre, Joseph Bossi, Léon Bocquet, Nandor Sonnenfeld.)*

Le Gérant : G. CLOUZOT

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot.

Jean Peské

Peintre et Graveur

Ceux qui ne connaissent Jean Peské que par ce que les salons annuels ont jusqu'ici laissé voir de ses toiles, tout en admettant qu'il s'est révélé jusqu'ici comme un artiste très maître de sa technique et d'une incontestable originalité, ne sauraient juger à sa vraie valeur une œuvre qui bien qu'accomplie en dehors de tout tapage de réclame, doit tôt ou tard s'imposer à l'attention de tous ceux qu'intéressent les manifestations de l'art contemporain.

Sauf quelques tableaux de peu d'importance qui figurèrent au Salon de la Société nationale, les œuvres que le grand public a pu connaître de Peské sont ses toiles du Salon d'automne. Elles étaient cette année au nombre de deux : une récolte de pommes, de petites dimensions, mais aussi remarquable par la richesse de son coloris que par son harmonie décorative, et un beaucoup plus vaste tableau, beaucoup moins intéressant selon nous que le premier, et d'ailleurs comme lui complètement tué par les effarantes élucubrations dont ils avaient à subir le périlleux voisinage.

Il faut avouer d'ailleurs que les Salons annuels où s'étalent des milliers de mètres carrés de peinture favorisent mal les efforts des travailleurs consciencieux.

Le public mal averti ne s'arrête trop souvent que devant les toiles désignées d'avance à son attention, ou forçant ses regards par de tapageuses excentricités que quelques snobs s'ingénient à lui présenter comme les manifestations géniales de novateurs incompris.

Si Peské arrivant d'Odessa à Paris, en 1895, avec une bourse pour deux ans, obligé de par les conditions de sa bourse à fréquenter l'académie Julian, eût voulu suivre une voie toute tracée et surtout accélérer par un peu de savoir faire la mise en valeur de qualités naturelles tout à fait précieuses, il eût rallié rapidement tous les suffrages et se fût imposé depuis longtemps à l'attention du grand public. Mais il n'était pas dans le caractère foncièrement indépendant de Peské de suivre les chemins frayés ; et après six mois passés dans l'atelier de Jean-Paul Laurens, il ne résista pas au besoin de chercher quelque chose d'autre que les recettes de l'école et reprit sa liberté.

C'est alors qu'il se lie avec les impressionnistes : Toulouse-Lautrec, Serrurier, Gauguin ; Pissaro l'initie à la gravure et Toulouse-Lautrec à la lithographie.

Il fait de fréquentes stations dans le midi de la France, d'abord du côté de Collioures, puis dans cette Provence des Maures qui doit à son éloignement de la grande ligne d'ignorer encore l'horreur des Palace-hotels cosmopolites et des

casinos criards, Peské, dans cette région, peut s'enivrer à son aise de lumière et de couleur. Il y retrouve en outre les aspects familiers du pays de son enfance, de ces bords de la mer Noire, qui par leur ciel, leur climat, leur végétation sont au pays russe ce que la Provence est à notre patrie.

En 1901, Peské expose à la *Revue Blanche* tout un ensemble de pastels : *maternités, natures mortes, paysages, portraits.*

La critique, celle du moins qui s'intéresse aux efforts des novateurs, se montre fort bien disposée ; elle admire surtout la série des *maternités* d'un charme très prenant et d'une entière originalité. Entre tous les critiques, Gustave Kahn se montre l'un des plus enthousiastes et c'est avec beaucoup de justesse qu'il analyse, dans un article de *la Plume*, l'œuvre exposée par Peské à laquelle il est l'un des premiers à rendre pleinement justice.

Après ce début si plein de promesses, Peské, par malheur, se voit contraint par une longue maladie d'abandonner pendant deux ans la peinture. Ces deux années ne sont cependant pas perdues pour lui, car il s'installe à Barbizon et à Bois-le-Roi ; et en même temps qu'il y retrouve la santé, il observe la nature et aux enseignements que celle-ci lui prodigue, il ajoute par la fréquentation du Louvre ceux que lui peuvent donner les maîtres de l'école française.

Quelque admiration que Peské professe, en effet, pour l'école impressionniste et pour les peintres qui révélèrent aux contemporains les féeries de la pleine lumière, il se sent attiré surtout vers les grands maîtres français et par ceux surtout qui, rattachés de près ou de loin à l'école de Barbizon, ont par l'observation directe de la nature renouvelé la peinture de paysage.

C'est Courbet, qui par son insouci de tout arrangement décoratif, eût semblé peu désigné pour séduire Peské, et qui l'enthousiasme malgré tout par ses qualités solides d'exécution ; c'est Daubigny et plus encore Corot qui, lui, ne se contente pas de copier la nature, mais transpose en en conservant la vérité essentielle et crée vraiment un monde où les visions de ses rêves se déploient dans la lumière heureuse des matins ; c'est Rousseau, qui préfère aux vapeurs de l'aube la brume dorée des soirs flottant sur les hautes herbes à la lisière de la forêt ; c'est Jules Dupré, qui lui aussi use en magicien de la lumière, non point jusqu'à l'orgie comme certains impressionnistes, mais en poète que ravit la lueur d'un rayon traînant sur l'eau dormante ou sur le dos de ruminants à l'abreuvoir.

Jean Mariel

(*La fin au prochain numéro*).

Images

1. Devant la nuit

Tu voudrais que la nuit fût claire
ainsi qu'une robe de bal
et que le silence fût amical,
sans rien de contraint, ni de littéraire ?

Tu voudrais une barque folle
qui glisserait sur l'eau, sans fin,
et nous ne dirions pas une parole
jusqu'au matin ?

La lune, au bout d'un fil,
resterait immobile,
tranquille lumignon d'un voyage tranquille
dans un rêve subtil ?

Mais la nuit sera sombre et vulgaire.
La lune ne paraîtra pas.
La barque, au bord de l'eau, demeurera.
Le silence aura quelque chose de las,
et nous n'entendrons même pas
un rossignol imaginaire !

2. Prophétie

Serrés l'un contre l'autre et penchés l'un vers l'autre,
de nos yeux inquiets nous interrogerons
la vieille horloge qui présage pour nos fronts
les rides du bonheur paisible qui fut nôtre.

Hélas ! notre bonheur ne peut être éternel.
Il passera, comme un oiseau, comme un sourire.
Nous ne trouverons plus les mots qu'il faudrait dire.
Et notre amour se fanera, comme un pastel.

Un soir, tu t'en iras vers des jours moins funestes.
Tes pieds ne seront pas très fermes, mais l'orgueil
t'empêchera de te retourner sur le seuil
et tu disparaîtras, sans phrases et sans gestes.

Et ce sera parfait, et j'aurai tout prévu,
car l'aiguille qui tourne en sa cage de verre
me chante, d'heure en heure, un tic-tac plus sévère.
Et le Temps ne me prendra pas au dépourvu.

Je ne suis point crédule aux jours qui s'accumulent.
Je te l'ai dit, j'ai tout prévu. Et même, vois !
lorsque tu partiras, sans me tendre les doigts,
ce sera par un magnifique crépuscule...

Charles Moulié

Petits Poèmes

1. L'Ombre du Clocher

L'ombre du clocher noir entre dans la boutique,
Un lilas, débordant les grilles d'un jardin,
Se balance et je vois luire et trembler soudain
Des fouillis bleus, la route et l'auberge rustique.

Des pigeons, mollement arrivés sur le vent,
Tournent dans l'azur pâle en éployant leurs ailes...
Province ! Ah ! ce bonheur que j'ai connu loin d'elle
Comme il pèse à mon cœur scrupuleux et fervent !

Et pourtant, il faut bien s'habituer à vivre,
Même seul, même triste, indifférent et las,
Car, ô ma Vision troublante, n'es-tu pas
Un mirage incessant trop difficile à suivre ?...

2. Laissez-moi

Laissez-moi, vautré sur la terre
Comme un chien blessé,
Crier, me débattre ou me taire,
Ou me tordre dans un fossé.

Je voudrais passer des journées,
Calé dans un trou
Sur mes souffrances obstinées,
Et bien goûter l'horreur de tout.

Puis, un soir de printemps agreste,
Flairer dans le vent
L'odeur d'un vieux désir qui reste,
Et me réveiller plus fervent

Avec le cœur du premier homme,
Dansant et marchant,
Libre, au milieu de son royaume,
Vers l'énorme soleil couchant.

3. Le vent du soir

Le vent du soir berce ma peine,
De molles branches, doucement
Balancées, frémissent à peine,
Sous un souffle lent et clément.

Le ciel mouvant tourne et s'abaisse,
Et brusquement voici la nuit :
J'entends glisser, entre les haies,
La fraicheur vive de la pluie,

Et — par dessus le mur — je vois :
Horizon calme, de confuses
Prairies mouillées, bercées, fondues
Dans des brouillards blêmes et froids.

Francis Carco

Deux Poèmes

1. Mensonges

Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres !

Stéphane Mallarmé
(Hérodiade)

Si tu passes sur le seuil
Doucement,
Ne cherche pas son accueil
Tendrement.
Ecoute tomber les fleurs
Lentement,
Et puis verse quelques pleurs
Simplement !

* * *

S'il chante et s'il tient la rose
Lourde et rouge,
Garde bien tes lèvres closes
Et ne bouge.
S'il t'appelle et s'il désire
Ta caresse,
Songe qu'il ne faut pas dire
Ta tendresse !

***

S'il est seul et s'il soupire
Malheureux,
Ah ! contemple son sourire
Douloureux.
Et, si tu vois qu'il expire
Dans tes jeux,
Alors tu pourras bien rire
Sur ses yeux !

2. Orgueil

Tu croyais que l'orgueil avait quitté ton cœur
Et tu voulais encor entendre leur Parole...
Mon Dieu, souvenez-vous de ma prière folle !
— Libère-toi, libère-toi ! Ce bruit menteur :
C'était le mal. Tu voulais aimer le soleil !
On te parlait : il est des heures consolantes...
Ils pensaient t'endormir de leur mauvais sommeil.
Ah ! la musique de leurs mots, si caressante !
Mais aujourd'hui tu ne veux plus fuir ton orgueil.
Tu contemples, esclave et vainqueur, ton Harmonie;
Et si la Vérité vient de franchir ton seuil,
Tu sais que c'est la belle et grande, l'Infinie.

André-Marie Éon

SILHOUETTES

Guy Lavaud

(*Suite et Fin*)

II

Guy Lavaud est un poète élégiaque, le poète de l'amour.

La nature et les saisons diverses qu'il se plaît à décrire lui rappellent sans cesse la beauté de la femme. Et ce rapprochement devient le thème le plus ordinaire et le plus personnel de son inspiration. Il lui a dicté quelques-uns de ses poèmes, si purs et si touchants, que je ne puis me lasser de les associer dans mon admiration aux plus belles élégies de nos florilèges.

Ne racontant évidemment que son cœur, Lavaud exprime ainsi le cœur des jeunes poètes

de sa génération avec une sûreté plus grande, à mon sens, que s'il tentait d'animer artificiellement un nouveau Prométhée. Nous ne trouvons cependant dans son livre que la transposition de ses sentiments particuliers et le reflet d'une vie désireuse de stabilité et de contemplation.

Nos paysages mesurés de France y profilent seuls leurs lignes délicates, à peine nuancées, dans des vers ennemis de la couleur orientale. Les rives trop sereines de la Méditerranée retinrent un temps le poète, jusqu'au jour où il éprouva « cette singulière et suprême peine » de sentir que, dans ce printemps perpétuel, la tristesse d'automne manquait à sa propre tristesse. Alors il aima surtout les bords de la Vienne, sites discrets, mais remplis d'une douceur gracieuse, à la fois alerte et recueillie, que borne un horizon large et velouté, — et qui ont inspiré souvent, et le plus heureusement, un autre jeune poète, Francis Eon.

Devant la mer implacablement azurée, comme sous un ciel célébré par Ronsard, l'unité de son chant se poursuit. Lavaud n'a écrit en réalité qu'un seul poème, intimement lié, et dont les trois recueils réunis attestent le logique ensemble.

Déjà cette intimité pensive, dont nous aimerons partout le charme persuasif et tendre, est l'attrait le plus constant de ses premiers vers.

Leur titre, *La Floraison des Eaux*, déjà semble un emprunt à Rodenbach ; et cette pensée tend à s'imposer davantage à la lecture de notations aussi cherchées que celles-ci :

Quelle vie singulière était celle de l'eau
Que les berges avaient captée dans leur anneau
Et qui semblait quelque autre et nouvelle nature
Où, dans de l'air liquide, avaient cru des ramures...
De prestes poissons clairs glissant dans les roseaux
Y passaient comme un vol vertigineux d'oiseaux,
A moins que, dans l'été, sous la fraicheur des feuilles
Le sommeil ne les fît pareils aux fruits qu'on cueille...

Néanmoins, je ne pense point qu'on puisse affirmer l'influence directe du poète du *Règne du silence.* Il existe seulement une évidente parité de nature entre Lavaud et lui ; ils sont l'un et l'autre attirés par ces rares analogies, ces concordances déliées que des sens très affinés peuvent seuls entendre, et que des mots étouffés seuls rendront avec une suffisante et précieuse approximation.

Lui aussi Lavaud, comme Rodenbach, voudrait en cette œuvre de début

Etudier ce cœur de l'Eau si transitoire,

et une âme semblable, repliée sur sa tristesse et attentive aux mystérieuses correspondances des choses et des sentiments, se retrouve dans

cette page délicate qui n'a ici que la valeur d'un exemple :

L'Amie énigmatique a dit : Vois-tu l'Automne,
L'Automne va mourir sur la mer monotone
Et sens-tu pas qu'elle pleure de n'avoir pas
Près d'elle la terre natale de là-bas
Où le ciel, avec les peupliers pour aiguilles,
Brodait des fleurs d'or sur ses robes d'argile !

O frère, souviens-toi, puisque meurt cette sœur
Des soirs du beau pays lointain, de la douceur
Du ciel sans force et des regards de l'eau plus claire
Sous les coteaux couleur de flamme et de lumière.
Souviens-toi de l'octobre ancien, des beaux chemins
Que les canaux ouvraient à nos pas incertains,
Des beaux chemins de l'eau unie et rectiligne
Où parfois nous croisions le songe blanc des cygnes.

N'est-ce pas que les soirs sont là qu'on croyait morts,
Où des arches de ponts s'arquaient sur des ciels d'or,
Où nous allions, si bien pénétrés l'un par l'autre,
Ivres, dressant le front vers une lune haute,
Où nous prîmes au creux trop étroit de nos mains,
Tes parfums, ô tristesse, et tes fleurs, ô chagrin !

Ces descriptions, voilées des brumes du rêve et encore un peu idéologiques, nous permettent déjà cependant de reconnaître dans l'esquisse à peine appuyée du paysage, un paysage vraiment vu et profondément senti.

Après diverses variations, le poète redit l'attirance fleurie des sources ; il se penche abon-

damment sur ce miroir changeant et exhale ses souhaits passionnés :

J'ai désiré m'unir à cette eau, ma sœur triste...

Ainsi le fantôme d'Ophélie sur les eaux d'Elseneur flotte devant les yeux d'un jeune romantique qui, pour célébrer cette « sœur eau » qu'a chantée François d'Assise, trouverait à son tour trop fade un cantique d'allégresse ! Il lui faut des émotions plus violentes. Je mettrais volontiers en épigraphe à son livre les inscriptions des Fontaines, que dans *les Vierges aux Rochers* nous a transcrites d'Annunzio. Elles indiqueraient à merveille l'inspiration propre du jeune poète. Une voix dirait : VERSEZ ICI VOS PLEURS, AMANTS QUI VENEZ BOIRE. L'EAU EST TROP DOUCE. MÊLEZ-Y LE SEL DE VOS LARMES. Et la seconde voix reprendrait : ICI SE MIRÈRENT ENSEMBLE LA VOLUPTÉ ET LA MORT ; ET LEURS DEUX VISAGES NE FAISAIENT QU'UN SEUL VISAGE.

Ecoutons maintenant ces accents douloureux et qui, dans leur fluide imprécision, présagent les chants plus fermes et plus concrets que nous entendrons bientôt :

Pour mirer ta pâleur, à tout jamais de morte,
Les eaux sont encore trop vives qui s'endorment...
L'eau qui souffre et s'émeut en silence, ô mon âme,
Sans doute comprendra la raison de tes larmes.

Mais des citations tronquées ne peuvent pas rendre le sentiment réel de cette élégie inquiète où le miroir de l'eau reflète l'âme imaginée d'un poète trop subtil, dont la recherche le dispute à la sincérité.

Nous remarquerons en outre, avant de les laisser, que ces poèmes valent déjà moins par le vers isolé en lui-même que par la période entière ; l'artiste sacrifiera toujours ainsi le détail à la réussite synthétique de toute l'œuvre, ce qui est le propre des poètes vrais.

Après s'être enivré à la fois d'espoir et de regret, Guy Lavaud pleure uniquement dans le *Livre de la mort* l'agonie d'une amie et la solitude du cœur. Rapprochant la blessure de l'amante et la tristesse de l'automne, il exalte sa douleur :

Dehors, il y avait les arbres et les fleurs,
Les rires et les voix, les femmes, leurs visages,
Leur molle volupté, leurs bouches, leurs couleurs
Et leurs seins bondissant sous leurs jeunes corsages.
Dehors c'était la vie et l'espace où nouer
Des bras passionnés sur le front bleu du Monde,
Dehors c'était la vie, les formes à presser,
L'ivresse de chercher une proie nue et blonde.
Dans ta chambre il n'y avait rien de tout cela.
Il n'y avait que toi, tu le sais, si malade,
Il n'y avait que toi au milieu blanc des draps
Et ton corps douloureux et ton visage pâle.

Il y avait aussi, mais qu'on ne voyait pas,
L'oiseau noir de la Mort qui rongeait ta poitrine
Et moi qui demeurais plus épris de cela
Que des chauds mouvements de l'Eté unanime.

Tout ce petit livre, presque unique dans nos lettres, est entièrement consacré à l'analyse d'un sentiment aussi désespéré et d'une si cruelle acuité. Attaché à bien rendre la mort de la beauté, le poète se prend même à admirer la beauté de la mort :

Toi, tu riais, levant les yeux vers le miroir
Où s'animait d'un peu de rouge ton visage.
Moi, je fermais les yeux afin de ne pas voir
Ce beau couchant cruel sur ton doux paysage.

Et tu disais : « Mon mal est comme un grand amant,
Hier il me rudoyait, maintenant il me pare.
Ces lys-là, sur mon front, viennent de son tourment,
Ma bouche saigne encor de son désir barbare... »

Moi je pensais : Quel peintre émouvant est la Mort,
La Mort qui fait éclore en toi des fleurs si belles
Et naître du désastre obscur d'un pauvre corps,
Chaque instant que tu meurs, quelque beauté nouvelle.

De cette enfant trop accueillante, demeure profanée, que la souffrance accable et purifie, le poète fait le plus émouvant symbole. Il ne veut plus voir en elle que « la profonde beauté des douleurs consenties », ; et dans celle que la mort gagne un peu plus chaque jour, il

s'applique à découvrir les multiples aspects de l'univers entier. Dans la banale chûte des feuilles, dans la morsure des lames marines qui rongent progressivement le rivage jusqu'à ce que toute l'île s'effondre, il retrouve les images connues de la disparition d'un être, fleur fauchée ou corps enseveli peu à peu sous les vagues des draps.

Guy Lavaud, dans ces récits pathétiques, conduit son émotion, il la contient et la creuse plutôt qu'il ne l'étend. Ses poèmes restent uniquement sensitifs, il ne les brise point pour formuler une plainte ou une interrogation. Leur sobre déchirement est à lui seul mieux qu'un enseignement ou une morale. Et si nous voulons extraire de son livre cette méditation sur la destinée que bien peu de grands poètes ont omis de nous donner, c'est dans une autre partie du recueil que nous lirons ces vers :

Tout ce qui dans la Nuit n'est plus, l'a-t-on rêvé ?
A-t-on rêvé vraiment la vie antérieure
De notre être ? N'est-il dans l'âme intérieure
Que des morts étendus ou des foyers déserts ?
Notre silence est-il après l'effort d'hier
Le sépulcre scellé sur notre ultime geste
Ou le repos en quoi l'espoir se manifeste ?

Ce ne seront point les lamentations du désespoir qui réveilleront jamais une morte toujours présente au souvenir de qui la pleure. « Depuis

que tu n'es plus, je te trouve en tous lieux », dit-il, et ceux qui ont aimé dans l'absence goûteront ce beau vers psychologique.

Une hallucination consentie d'une troublante intensité, un soir, nous vaudra cette élégie, une des plus émouvantes que nous ayions jamais lue, et qui fournit en quelque sorte une conclusion à ces poèmes douloureux :

Déjà depuis des mois, pauvre, tu étais morte
Et moi je croyais bien ne jamais te revoir
Quand, un jour où j'errais songeur dans Aigues-Mortes,
Enfin tu m'as été ramenée par le Soir.
De la tour de Constance où rêva *Bérénice*,
L'amie que tu aimas mieux qu'une jeune sœur,
Je t'ai vue étendue parmi la plaine lisse,
Faible comme ta chair, triste comme ton cœur.
J'entendais près de moi des gens parler et dire :
« Comme des bras de vierge arrondis, les canaux
Ont des douceurs d'ivoire et des pâleurs de cire
Et des odeurs de femme émanent des roseaux. »
Et je souriais d'eux qui regardaient la plaine
Et qui ne voyaient pas, comme une arche de pont,
Un bracelet d'or pâle à ton poignet qui traîne
Et ton bras, comme une eau ramenée sur ton front.
Moi, je criais vers toi et vers les roux nuages
De tes cheveux trop lourds sur ta tête emmêlés,
Vers ton corps décharné comme le paysage,
Vers tes yeux plus amers que ses étangs salés.
Puis je me suis penché sur la haute terrasse,
Comme autrefois au bord du lit où tu mourus,

Dans l'espoir que j'allais au drap bleu de l'espace
Mon amour, te reprendre après t'avoir perdu !

Mais je n'ai ramené qu'un peu de crépuscule
Tandis que demeuraient au creux des horizons,
Comme un corps amaigri où la fièvre circule,
Des marais, des canaux et du soir sous un pont.

Plus que partout jusqu'ici, apparaît dans ces derniers vers cette fusion intime de la nature et de la femme, qui est la caractéristique la plus universellement signalée et la plus frappante de M. Guy Lavaud. Tous les critiques ont relevé à l'envie cette transposition continue d'une moderne et toujours mystérieuse Joconde en paysage et du paysage en attitude humaine.

Les vers les plus récents du poète affirment surtout ces dons particuliers d'évocation :

Chevelure des bois touchés d'un roux automne,
Nuages d'or errant, pâles teintes nacrées
D'horizons épousant une courbe qui bombe,
Plénitude d'un sein de femme renversée,
O ciel, regards des eaux, langueur d'une rivière,
Beau bras où, confluant, chacun des doigts se mêle
Pour cet unique cours de belle douceur claire,
Que l'épaule, rondeur de golfe d'or, appelle,
Tout ce grand mouvement sans fin de la nature
Qui se mouille de pleurs et qui sourit de joie,
Les yeux perdus sur toi, sur ta chère figure,
Il semble qu'il y tienne et que je le revoie.

Jamais artiste n'a aussi intimement fondu le sens de la nature à l'évocation précise de l'amante : la figure de l'aimée s'anime perpétuellement comme un site adorable et décevant, et le jeune printemps revêt ses délicats atours comme une amoureuse choyée.

M. Henri Ghéon tout récemment (1) situait avec clarté et une enviable précision le talent particulier du poète :

Il continue la tradition lyrique commune à tous les romantiques, celle du paysage sentimental. Tout ce qu'y ajouta Baudelaire, puis Mallarmé, il l'accepte à son tour, et aussi cette subtilité plus aérée dont l'anima Viélé-Griffin, mais pour la cultiver à sa manière, plus strictement, plus délibérément. Il serait aisé de réduire presque tous les poèmes de M. Guy Lavaud à une formule unique : un paysage et un état d'âme confondus, l'un traduisant, éclairant l'autre, et réciproquement.

Et M. Jean-Marc Bernard avait lui aussi écrit très justement à ce propos (2) :

Le paysage qui jusqu'à ce jour n'était rien qu'un décor pour l'idylle, avec lui se mêle intimement aux états d'âme et même à la vie des personnages. M. Lavaud a le don vraiment exceptionnel des assimilations de la nature.

(1) *La Nouvelle Revue Française*, 1er janvier 1911.

(2) *Le Thyrse*, octobre 1909.

La phrase fameuse d'Amiel : *Un paysage est un état d'âme*, a rarement été illustré d'exemples plus parfaits.

Douceurs tristes de quelques lignes fléchissantes :
Il semble que la joie y soit toute couchée !
Ce pré qui garde encore une empreinte troublante
De rondeurs mollement dans son herbe creusées,
Cette route au travers blanche comme une épaule,
Ces arbres dépouillés auprès d'un grand if d'ambre
Et tout ce mouvement de terre qui s'envole
Pour finir lourdement au bord d'un étang sombre,
On dirait que nos jours sont là et qu'on les touche
Avec leurs beaux élans qui tombent et s'arrêtent
Et que le cœur y voit, peinte de simples touches
Et résolue en pleurs toute une vie défaite.

Vraiment nous jouissons ici « d'un univers où les arbres sont des sentiments, où les idées sont des formes. » Et pour pénétrer davantage cette souple compréhension de la nature, il suffira de retenir cette ardente évocation :

O champs, vignes, forêts et cultures, villages,
Grottes et trous de bleu entre les noirs branchages,
Ceux qui parlent d'Amour n'ont pas vu, Univers,
Sous tes robes, ton corps et ni ses lignes nues,
Car c'est toi le divin visage grand ouvert
Qu'ils auraient adoré d'une âme mieux émue.

Ces vers ont la valeur d'un art poétique. En dépit d'un rythme visiblement embarrassé, ils

nous sont précieux pour mieux connaître la pensée profonde de l'auteur. Aussi quand nous l'entendrons ensuite, attentif à bien peindre des « paysages d'âme », s'écrier :

Et moi, quand écrirai-je un vers plein de lumière
Où l'on trouve, miré comme en une rivière
Avec ses longs élans, sa joie et ses rancœurs,
Le paysage intime et délicat du cœur !

Nous ne pourrons ne pas lui accorder qu'il y a réussi autant que cela est permis à un poète. Malgré les ressources d'un art très souple et prompt à saisir les plus secrètes correspondances, il est des nuances que le plus habile pinceau ne saurait fixer :

Mais, chimère ! la vie et ses lignes de vent
Où donc est le chasseur divin qui peut les prendre
Et qui peut, regardant cet univers mouvant,
Dire : « Ce mouvement je saurais le surprendre. »

Ce doute honore la conscience d'un écrivain, surtout quand on peut en toute justice lui appliquer ces beaux vers que le poète lui-même adressait à son maître Francis Viélé-Griffin :

... vous écrivez sur la page aperçue
D'un village, d'un champ, de l'aurore ou d'un pont
Vos grands vers musicaux où la vie continue...

A travers les citations que nous avons faites de son œuvre, la poésie de Lavaud nous a

un peu dévoilé sa grâce attirante et son essence fluide. De même que par un procédé constant elle identifie la femme et la nature, elle fond intimement tous ses éléments dans la trame légère de son récit. L'image n'apparaît plus comme un ornement ou une explication, elle est la pensée elle-même, ce qui nécessite justement cette abondance d'images.

Si le poète veut exprimer que le feuillage des bois fait songer à une chevelure, il écrit directement : « chevelure des bois », de même il parle du

... paysage
Trop tendre pour mon gré d'un souriant visage...

Sous cette forme spéciale de panthéisme où tout prend une apparence chaude et vivante, il n'est rien qui ne se féminise ou ne concourt à la parure d'une idéale évocation. La terre entière est souvent vue sous ce jour charmant mais trop rétréci. On décrit ainsi pour nous :

Un train comme du jais sur un fil d'argent clair...

ou encore

La gare, elle, a des tuiles rouges qui sourient
Et sur le fil d'argent du long chemin de fer,
Son toit vif est un grain luisant de corail clair.

Cette recherche conduit aisément à la préciosité. Et il faut le goût de l'auteur pour éviter

la fadeur en même temps que la banalité et ne pas verser dans un insipide gongorisme.

Son livre traduit avec un constant bonheur d'expression et une émouvante précision la fièvre des adieux, les départs des villégiatures, la misère des choses abandonnées et, après la mélancolie des séparations douloureuses, un élan plus confiant vers la vie et l'amour :

Amour ! quand je lisais ton nom dans les poèmes
Qui, pâle, énigmatique et frêle te dépeignent,
J'imaginais ta face et chacun de tes traits
Pour te reconnaitre quand tu m'apparaitrais.

Amour ! tu es venu. J'ai vu ton beau visage
Mais ce n'est pas celui dont je rêvais l'image.
Amour ! amour aux yeux de femme, tu n'as pas
Cet air blessé que je croyais, ni ce front las
Et tu n'es pas surgi de la forêt profonde,
Non plus qu'au bord du glauque étang, ni parmi l'ombre
Mais dans la chambre ouverte et parmi du soleil,
Guidé par le clair jour qui débordait du ciel,
Amour ! tu m'es venu par cette enfant trop blonde...
Et je n'ai conservé, Amour, de ton passage
Ni de peine en mon cœur, ni de pleurs sur ma face,
Mais au creux de mes mains que j'aime encor flairer
Le parfum de la fièvre et l'odeur du baiser.

Ces vers accusent une ardeur assez rare dans ces poèmes. Mais il ne font pas que témoigner la richesse de leur inspiration ; ils en indiquent peut-être une orientation nouvelle : élargissant

sa manière alors que ses sentiments reflètent une existence moins inquiète, le poète clôt son livre dans l'apaisement.

Les fragments cités dans cette étude suffisent à éclairer la marche d'un talent fin et délicieux. Sans doute ils trahissent encore des faiblesses, et d'autant plus que je me suis moins attaché aux citations les plus parfaites qu'aux plus significatives. On leur reprochera à bon droit une subtilité trop recherchée, comme un embarras et une mollesse de la période qui se trahissent en maint endroit. J'ai signalé ces taches ; il vaut mieux insister, avec plus de justice, sur les qualités propres de M. Guy Lavaud : des images nouvelles, gracieuses et fortes, une mélodie constante d'un mouvement sinueux et berceur, une mesure que rien ne rompt, et surtout cette simplicité de ton, cette sincérité qui nous troublent et nous ravissent davantage que les artifices les plus achevés. Partout un chant que le cœur sensible ne sait écouter sans se sentir pénétrer d'harmonie et gagner par la plus tendre rêverie.

Henri MARTINEAU



Les Chroniques

LES POÈMES

Nicolas Beauduin : *Les Deux Règnes.* Paris, « Les Rubriques Nouvelles », 1911. — **Marcel Martinet :** *Le jeune homme et la vie.* Paris, L'édition de Paris, 1910. — **René Arcos** : *Ce qui nait.* Paris, Figuière, 1911. — **Henry Bordry** : *Brise d'Avril.* Paris, Floury. — **Albert Terrien** : *Vers le Grand Tout.* Paris, Jouve, 1911. — **Sidi Kassem** : *Les chants du Nadir.* Paris, Daragon, 1910. — **Myriam Mester** : *Les Poèmes idiots.* Paris, « L'heure qui sonne », 1911.

M. Nicolas Beauduin a tenté dans son nouveau volume une paraphrase symbolique sur « la fonction du poète ». Les deux poèmes pleins de rêve ou d'observation réelle ont les mêmes qualités et les mêmes défauts. Toujours nous sommes emportés par un superbe élan dans un mouvement abondant et continu. Le poète crée avec puissance des mythes d'une élévation rare, et il en soutient le récit avec une aisance inspirée qui se joue des images et des idées. Car, dans un temps où presque tous les poètes ne font que cultiver leurs

sensations, M. Beauduin restaure le culte de la pensée. On ne saurait trop le louer et trop l'admirer. Mais, s'il a souci de la clarté comme de la musique de ses périodes, il dédaigne trop la nouveauté de ses formules et l'inédit de ses descriptions. Il use abondamment de clichés et d'expressions usées. Le don de créer des images nouvelles, des associations inédites semble encore lui faire défaut. Mais nous croyons que Nicolas Beauduin, « disciple de Victor Hugo », saura bien quelque jour approcher cette originalité propre qui seule fait les vrais grands poètes.

C'est un plaisir après les grands plateaux arides où nous entraine M. Beauduin que de folâtrer un instant aux rives fleuries de M. Martinet. J'aime lire

> Mon enfant, c'est l'hiver et vous ne m'aimez plus,
> Je regarde blanchir la neige aux carreaux gris ;
> Je suis seul, mon amie, et triste, et je souris
> Des mensonges trop vieux et des livres trop lus.

Evidemment, ça n'est pas bien nouveau. Mais ces notations en mineur, cette délicatesse subtile, cette musique douce, ces sensations amenuisées sont plus près de notre vie habituelle que des méditations cosmogoniques.

Le livre de M. Martinet trahit la très grande jeunesse de son auteur, et une inexpérience qui, à l'école de Henri Bataille, cultive ses balbutiements. Mais déjà ce poète a écrit de beaux vers élégiaques et d'intime rêverie.

M. René Arcos précisément, nous donne du nouveau, moins encore par la forme de son livre en vers libres remarquablement rythmés que le fond même de son sujet et de ses pensées. Son poème, qui primitivement

devait porter comme titre: *Le paroxysme humain*, tend présomptueusement à exprimer « ce qui nait » :

> Un monde nait du monde en toutes les secondes...
>
> Chaque homme fait dieu, un peu, avec sa vie...
>
> Mais parce qu'il est vrai qu'un triomphe est en marche
> qui se nourrit des pulsations de tous nos cœurs
> et que tout doit grandir de paroxysme en paroxysme
> et d'idée en idée pour éclore, divin,
> avec la rose des lumières,
> de celui-là tombé un autre nait debout.

on reconnaitra la parenté de cette inspiration avec celle de M. Duhamel dont nous avons récemment parlé ici-même. Je ne pense pas que l'obscurité de cette poésie la rende bien supérieure à du médiocre Sully-Prud'homme.

M. Henry Bordry se garde le droit de renier plus tard les premiers vers de sa jeunesse. Et il a bien raison : à défaut d'un grand talent il aura sans doute du goût un jour. Puisse-t-il ne regretter que la banalité de son expression, et jamais la fraicheur délicate de ses sentiments.

« C'est un livre qui charme l'esprit et remue l'âme », dit du livre de M. Terrien le *papillon* qui l'accompagnait. Je n'ai été ni remué, ni charmé, je me récuse.

A son tour le *papillon* de M. Sidi Kassem vante la « suavité », le « charme » la « pureté de la langue » des *Chants du Nadir*. Tous ces *papillons* sont trop brillants. Celui-ci assure que quelques pièces de ce recueil ont eu tous les suffrages de Montpellier et de Nérac. La critique en est désarmée.

Ah ! tous ces jeunes poètes n'ont pas la modestie de Mlle Myriam Mester désirant pour ses vers le titre peu ronflant de *Poèmes idiots*. Et ses poèmes ne sont

pas plus idiots que... Mais peut-être M. Gaston Picard qui nous présente ce petit recueil n'a-t-il voulu que rire ? Rions avec lui. Myriam Mester aurait dû se marier avec Makoko Kangourou : leur fils eût été le poète attendu des temps futurs. H. M.

LITTÉRATURE

Han Ryner : *Le cinquième évangile.* Paris, Figuière, 1911. — **Marc Stéphane :** *Le Roy du Languedoc.* Paris, cabinet du Pamphlétaire, 1911.

M. Han Ryner, écrivain nerveux et d'un grand talent a réuni dans un livre trop long de merveilleux petits apologues en marge des évangiles. C'est une sorte de tour de force et des mieux réussis. Mais M. Han Ryner que d'enthousiastes et trop exubérants disciples ont sacré le seul philosophe de notre temps, a pensé aussi en être le prophète nouveau : il a donc imaginé et écrit une histoire du Christ, où M. Homais voisine avec Renan. Quelques pages remarquables sont noyées dans un fatras désagréable et puéril.

M. Marc Stéphane, qui est notre dernier pamphlétaire comme M. Han Ryner est notre dernier moraliste, donne dans un cahier compact la première partie d'une *épopée camisarde.* Un style à la fois archaïque et trop neuf, un récit interminable, une érudition qui semble réelle font de ce livre une œuvre curieuse. F. S.

ESTHÉTIQUE

Michel Puy : *Le dernier état de la peinture.* Paris, « Le Feu », 1910.

Le dernier état de la peinture porte en sous-titre : Les successeurs des Impressionnistes. Il se pourrait

encore appeler : petit tableau critique de nos peintres actuels. C'en est dire le sujet. Ce rapide, clair, et élégant exposé renferme d'excellentes idées souvent, et partout des idées dignes de la discussion ; et on ne doit discuter que celles qui ont une réelle valeur.

F.

REVUE DES REVUES

Dans **la Nouvelle Revue Française** (février) M. HENRI GHÉON disserte sur l'*Exemple de Racine.*

Ce qu'il dit de l'homme, de l'évolution de son génie, des causes de son silence prématuré, est d'un intérêt pressant et appelle la discussion. Aujourd'hui chacun a une opinion personnelle sur l'auteur de *Bérénice* : où est la vérité ? Sur le poète élégiaque, cherchant d'autant plus à animer des « bêtes féroces » que sa nature l'inclinait aux seuls soupirs amoureux, M. Ghéon donne des pages qui présentent au moins un vif intérêt psychologique. — Dans la même revue où M. ANDRÉ RUYTERS vient de terminer un roman attachant, PAUL CLAUDEL publie un drame : l'*Otage*, et ANDRÉ GIDE un récit : *Isabelle*, dont nous reparlerons.

Vers et Prose contient des souvenirs très vivants de PIERRE LOUYS sur *Verlaine*, — et la **Phalange** dans ses deux derniers numéros des fragments significatifs d'une importante étude : *La poésie de Mallarmé* par ALBERT THIBAUDET ; M. FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN (en juillet) y commençait *La Légende ailée de Bellérophon hippalide.* — M. HENRI DE RÉGNIER (**Les Marches de l'Est**, janvier) offre de délicats *Paysages d'Orient.* — M. P.-J. TOULET donne une nouvelle série de ses petits poèmes si prestes et si fins dans **Les Marges** (Janvier). — **Paris-Coulisses** commençait dans son numéro du 22 janvier une étude critique de HENRI MARTINEAU sur *Edmond Jaloux*, et contenait trois délicieux petits poèmes de JEAN-MARC BERNARD. En voici le premier :

Presque à plat ventre sur l'herbe
Qu'ombrage un fin peuplier,
Je regarde scintiller
Les eaux du Rhône superbe.

Arbres et collines font,
De l'autre côté du fleuve,
Une image toujours neuve
Sur l'immobile horizon.

Ce paysage tranquille
Sait emplir de sa douceur
L'intelligence et le cœur
Comme un beau vers de Virgile.

Pourrai-je dire comment
Il ravit mon indolence ?
Mieux vaut goûter son silence
Et me taire également.

Le second est bien joli aussi.

La **Revue des Poètes Belges** a consacré son numéro de janvier à *Emile Verhaeren* dont elle offrit une petite anthologie judicieusement composée et présentée avec goût. Et **la Vogue Française** donnait aussi en janvier un choix de poèmes de *Henry Bataille* et en février de *G. de Porto-Riche.* Un peu trop maniéré, l'auteur du *Beau Voyage* y dévoile les secrets de sa sensibilité claire et française, tandis que les vers troubles, incorrects et haletants du *Bonheur manqué* trahissent une sécheresse, une fatuité qui sont les plus graves défauts d'un théâtre méritoire par endroits, mais sans proportions ni mesure.

M. LOUIS THOMAS vient de fonder le **Samedi**, journal d'échos littéraires et autres. Une page y est consacrée à *la Mode Masculine.* C'est une heureuse innovation. Nous y avons retrouvé avec joie dans un article ingénieux d'EUGÈNE MARSAN les remarques si personnelles de M. Sandricourt sur la mode. Les lecteurs du *Divan* n'ont pas oublié les propos tenus devant eux par M. Sandricourt sur les cannes de M. Paul Bourget. Ces propos sont de janvier 1909. Ils ont pu, dans *Excelsior* du 6 décembre 1910, entendre ceux de sir Richard Hawcet que leur rapportait M. Jacques Boulenger. Qu'ils ne s'étonnent point d'une évidente parité dans les idées et parfois même dans les expressions. Nous savons que sir Richard Hawcet a beaucoup connu Olivier Sandricourt. La chronique dit même que non content de lui chiper ses cravates et ses cannes il allait jusqu'à boire dans son verre. ACHEM.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT

Puirajoux

« Litterarum studia nobiscum peregrinantur, rusticantur, et in adversis rebus perfugium et solamen præbent. »

Cicéron.

Mon inspiration me rouvre son portique.

Francis Jammes.

Le Bois

C'est moi. Mon frémissant retour, après quatre ans
Foule tes belles mousses d'or, ô mon allée !
Il me plaît qu'une brume intime t'ait voilée.
Ta charmille se plaint. C'est moi. Tu me reprends
Dans cet octobre pluvieux qu'une volée
De ramiers bleus anime à tes rameaux souffrants.
Voici le bois. Je vous reconnais bien, mes chênes :
Lorsque mon cœur blessé gémissait comme vous,
Mes mains folles du sang inquiet de leurs veines
Se crispaient à vos troncs comme un lierre jaloux.
Je retrouve les buis, les pins, les tristes houx,
Et le genévrier unique, et la clairière
Où tremblent les petites cloches des bruyères ;
Après quatre ans, je marche au bois de Puirajoux.
Vous vivez, vous vivez toujours, vieilles essences ;

C'est moi, l'ami perdu, qui reviens aujourd'hui ;
Mais accueillez avec ma nouvelle présence
La souveraine joie, enfin ! que je conduis :
— Par les sentiers de ma jeunesse, sous les voûtes
Mouvantes de ce bois d'automne, de mon bois,
Pour la première fois — pour la première fois !
M'accompagne une femme émerveillée, et toute
Donnée au clair bonheur qui chante dans ma voix.

La Vallée

Je chasse les volets de ma chambre d'enfance,
La chambre où mon aïeule indulgente mourut.
Tes bras serrés, tentant une vaine défense,
Protègent tes yeux clos contre le grand jour cru.

Précipitant un brusque assaut, joie élancée
Vers cette ombre où gémit ton paresseux éveil,
Déjà le matin vif, hors des brumes chassées,
Bondit et se répand en nappes de soleil.

Il faut descendre. Il faut tenir dans nos mains chaudes,
Et posséder enfin librement de nos yeux,
De ce fleuve d'argent à ces prés d'émeraude,
La belle vie éparse et le pays heureux !

...Vois fléchir à tes pieds la plus tendre vallée.
Apprends les noms : ici, Quéaux ; là-bas, Persac.
La Vienne se recueille ici comme une allée,
Puis se rompt au barrage et s'élargit en lac.

Deux chênes alliés nous proposent un porche
D'où nous suivons la rive et les files d'îlots ;
Les peupliers flambants mènent comme des torches
Un rapide incendie en fuite au long de l'eau.

— Maintenant te voici tendue au paysage.
C'est pour toi que sa gloire harmonieuse luit.
Mais mon regard jaloux cherche sur ton visage
Et redoute l'émoi que tu ressens de lui.

De la vallée, ouverte ainsi qu'une corbeille,
L'image d'un passé frémissant me revient...
Aime-la pour sa pure et nombreuse merveille,
Mais connais mieux son cœur en y trouvant le mien.

Les Tombes

Je ne t'ai pas conduite ici pour la vallée ;
Et bien que ce dessin d'amont soit large, et beau,
Ne cherche plus, des bois houleux à l'eau perlée,
Jeanne, une âme pareille en son aspect nouveau.
Donne tes yeux frappés de lumière à mes tombes,
Croix fidèles, frontons affaissés et noircis.
Vêpres, soudaine cloche au pli de cette combe,
Expriment vers le ciel un blanc dimanche. Ainsi
Monte à nous, retenus aux mousses de ces pierres,
Une leçon fervente ainsi qu'une prière,
Un appel assuré comme un ordre précis.
Chère tête, déjà tu l'as bien reconnue,

La voix calme des Morts qui parlent comme moi ;
Tu sais que leur pensée en nous se continue :
J'ai dit leurs jours égaux, leurs noms, leur stricte loi,
La certitude enfin de notre chaîne humaine.
— Aimons ce jour, il est à nous !
Je te ramène
Par le sentier, puis la grand'route, à la maison.
Je suis heureux, et tu vois bien que j'ai raison,
Puisque de notre ancien logis, ô tête chère,
Voici venir à nous mon Père avec ma Mère,
Et, claire vie en fête où tu nous reverras,
Nos filles qui sourient et nous tendent les bras.

Chamousseau

A Gabriel Éon

Léger d'un étrange levain,
J'écoute en moi des cloches.
Le soleil d'octobre est divin
Et subtil autant que le vin
Du coteau des Mailloches.

Ayons l'orgueil de notre cru.
Et cependant, mon frère,
Son rendement a bien décrû !
Et c'est pourquoi vous avez cru
Urgent de me distraire.

Je marche devant vous, hardi
Comme un prince d'Espagne.

A Chamousseau, m'avez-vous dit ?
Cet ineffable samedi
Danse sur la campagne.

— Honneur aux tours de Chamousseau !
Aux vénérables lierres !
Au porche en élégant arceau !
A l'écusson sculpté ! — D'un saut,
Me voici dans les pierres.

Mais ce vieux blason refroidi ?
— D'argent au pal de gueules,
Nettement accosté de dix
Losanges du même, pardi !
— Ces gens étaient moins veules...

L'escalier est mal attaché.
La chambre de la Dame !
Un jour, et ce fut grand péché,
Lisette pensa « détacher »
(Le Seigneur ait son âme)

Cette mourante fresque-ci ;
Et, simple par nature,
Raclant d'un balai trop précis,
Noya sous son fâcheux *lessis*
La crasse et la peinture.

Hélas ! les tons sont presque éteints.
Mais, Grâce non-pareille,
Dame ! dis-nous tes jours lointains,
Et, lys tremblant de ton destin,
L'enfant nu que tu veilles.

Psyché ? L'Amour ? — Jamais ! C'est fou.
Mais es-tu Marie-Anne ?
Yolande ? Esther au tendre cou ?
Elisabeth ? Catherine ? ou,
Reine de toutes, Jeanne,

Jeanne penchée à ce berceau,
Ah ! Jeanne aux mains actives.
Mais tu es Jeanne : les fuseaux
Veulent tes doigts vifs comme l'eau....
Et je veux que tu vives.

Les Buis

A Guy Lavaud

Bien d'autres, accordant une plus digne lyre,
Ont honoré les buis et leur mortelle odeur.
Moi qui saisis le jour où mon jardin respire,
Je regarde ses buis plus vivants que ses fleurs.

Les buis de mon jardin ne sont pas des bordures
Etroites et coulant comme de faibles eaux.
Ils reçoivent le ciel en leurs touffes obscures,
Ils brûlent de soleil et frémissent d'oiseaux.

Par l'élan ordonné de cette grande haie
Qui monte et se soutient comme un désir tendu,
Contre le rêve trouble ouvrant de sourdes plaies
Ceux qui demeuraient là s'étaient bien défendus.

« Réglant tous leurs desseins sur un juste modèle »,
Ils conduisaient l'amour comme une volonté.
— Moi, soucieux pourtant d'une leçon formelle,
Je fléchis près des buis envahis de clarté.

O buis mélodieux, chevelures luisantes,
Déjà je m'abandonne à vous : enlevez-moi,
Puisque ma tendre chair et mon cœur y consentent,
Comme une houle verte affolée à ma voix.

Prenez-moi, tenez-moi dans votre ombre brisée !
Noyez-moi dans vos chants mystérieux, ô buis !
Que votre âme nombreuse égare ma pensée !
Allégez la pesante argile que je suis !

Et dans le vent levé contre vous, que m'importe,
O buis d'un soir changeant semblable à mon destin,
Si vous me rejetez comme une coque morte
Aux sables du jardin !

Mémoire

Heureuses devant nous sautent les chiennes folles...
— Je revois un matin de brume, un pré fumant,
Et ma douleur. Le chien docile à ma parole
M'attendait et tournait silencieusement.

Moi, mon fusil jeté dans l'herbe au pied d'un chêne,
Semblable à Jean de Noarrieu,
Je songeais, prisonnier d'une invisible chaîne.
Le chien interrogeait mes yeux.

Lorsque ce puéril amour d'une pauvre âme
Pleura, croyant mourir aux buissons du pré clos !
Pyrame soucieux de ma peine, Pyrame
Mêla son aboiement plaintif à mes sanglots.

La Fontaine

Tous les chasseurs en étaient amoureux

A André-Marie Éon

Cette prairie aime la source qui la creuse,
Ame claire du rocher noir.
La source se divise aux pierres du lavoir,
Puis se retrouve, et fuit dans les terres ocreuses,
Riche du paysage errant dans son miroir.
Mais je ne suivrai point cette liquide route
Jusqu'au petit golfe sableux
Où parmi les micas en feu
La rivière l'aspire toute.
Une fille est debout contre le roc, et tend
Sa cruche rouge à la fontaine.
C'est une fille brune en jupe de futaine,
Et l'automne déjà tiédit comme un printemps.
L'eau trempe ses bras durs, et ses jambes musclées
Qu'un brusque émoi semble saisir,

Et l'eau vivante bruit avec sa voix, coulée
Au souffle bleu de la vallée,
Insinuant comme un désir...

Je reçois le désir perdu. Je le ramène,
Sous le frisson des peupliers,
A d'autres bras qui m'ont lié.
Puise, jeune inconnue, et chante à la fontaine !
Puise ! et chante ta joie humaine !
— Moi, lorsque des bras chauds me serreront, ce soir,
Dans un effort tendre et sauvage,
J'interrogerai le visage
D'un Bonheur violent comme le désespoir.

La Nuit

La claire nuit de lune au bois dormant retient
Le souvenir épars de la belle journée.
Une vie en frissons se reconnaît : un rien,
Aile soudaine, émotion d'herbe frôlée...

Peut-être, maintenant, le souci d'un réveil
Craquant dans la gelée et cinglé de vent rude !
Notre bois aux maisons des villes est pareil :
Son fragile repos tremble d'inquiétude.

Mais ton espoir demeure avec lui, le gardant.
— Ainsi, jusqu'à la rouge aurore d'épouvante,
Droite sur la terrasse au clair de lune blanc,
Geneviève veillait une ville vivante.

Le Départ

Avec le coupe-vent, avec le chasse-pierre.
EDMOND GOJON.

Mes yeux fondus suivent la ligne des coteaux.
Nos filles sans chagrin dorment dans la voiture.
Mes villages s'en vont. Retiens cette nature,
Et souffre comme moi de la quitter trop tôt.

Je te nomme une terre ignorée, et chérie :
Voici Gouex ému de ses fontaines, puis
L'Escorcière, feuillée en fuite vers les puits.
Les colchiques tremblants courent dans les prairies.

Voici la tombe anglaise où Chandos est couché,
Et le pont de Lussac après le grand barrage.
Et c'est la gare enfin, honte du paysage,
Qu'oppresse ce gros bourg luisant dans le rocher.

... Le disque tourne. Une stridente sonnerie.
Un grondement lointain. Et ce fracas... Mon Dieu !
Que ce jour est aimable et que cet air est bleu !
Nous partons, nous partons, ô mon âme meurtrie...

De mon pays où chante un automne doré,
Emporte le bonheur nouveau qui t'a touchée.
Les ronces des buissons, les cailloux des tranchées,
Ne sauront pas le déchirer.

D'octobre 1910.

FRANCIS ÉON

Jean Peské

Peintre et Graveur

(Suite et Fin)

Ce sont enfin Millet et Puvis de Chavannes que Peské rapproche dans une même admiration en faisant observer combien tous deux dans leurs créations procèdent par synthèse et combien il y a de parenté entre leurs dessins si sobres où la réalité n'apparaît que résumée par ses traits essentiels. Et tandis que le premier le charme par ses évocations captivantes des paysans de nos campagnes, Puvis lui semble dominer de plus haut encore les peintres de son époque, lui qui, continuateur de la tradition harmonieuse des Poussin et des Watteau, a joint à des qualités d'exécution hors de pair, l'âme d'un grand poète et compose, avec les éléments empruntés au réel, un monde d'une sérénité élyséenne qui restera l'une des plus prodigieuses créations de l'art de tous les temps.

Mais Peské, s'il étudie de près les maîtres, notant sur ses carnets par exemple la façon dont un dessin de Millet résume une attitude, ne s'attarde pas à copier leurs tableaux. Il remplit en revanche, au cours de ses promenades, ses cahiers de croquis pris sur le vif.

Les dessins de Peské suffiraient à eux seuls à faire la réputation d'un artiste, et nous devons constater que, devant la supériorité de cette partie de son œuvre, tous s'inclinent même ceux qui se refusant à admettre les conquêtes de l'impressionnisme, restent choqués par les hardiesses de coloris de ses toiles.

C'est une vraie joie de feuilleter les croquis où Peské en quelques coups de crayon résume un visage, une attitude ou un paysage.

Les plus anciens dessins de Peské que nous connaissions sont des fusains représentant pour la plupart des paysages de Collioures, des intérieurs, des personnages figurés en plein air. Les dessins sont très poussés et les oppositions vigoureuses. des blancs et des noirs y rendent parfaitement cette impression d'ardent soleil et d'ombres accusées, caractéristique du midi.

A ces fusains pourtant Peské préfère et nous préférons aussi ces dessins ultérieurs plus synthétiques se rattachant pour la plupart à deux groupes : *maternité* et *travail.*

Dans ces derniers il s'est appliqué à supprimer autant que possible tout ce qui n'est qu'accessoire et est arrivé ainsi à une rare puissance d'expression.

Nous noterons, enfin, parmi les dessins récents de Peské la très curieuse série de ses dessins à l'encre de chine.

Il faut certes pour préférer au fusain le pinceau infiniment plus souple, mais qui ne veut pas d'hésitation, une virtuosité peu commune. Mais on est forcé d'avouer que le parti qu'en tire Peské, légitime sa théorie de la supériorité du pinceau sur les crayons et le fusain.

C'est là une œuvre des plus originales et dont, nous l'espérons, une exposition prochaine permettra d'apprécier la séduisante vigueur.

Dans ces dessins de Cavalière, du Lavandou et de la baie de la Favière, qu'il s'agisse des pins tordus par le vent d'est ou le mistral, ou des tamaris géants rampant sur le sable des plages et parmi lesquels s'ébattent des moutons ou des chèvres, les arbres de Peské sont rendus par un observateur qui a vécu dans l'intimité étroite de la nature et qui sait s'assimiler l'essentiel de chaque être.

Cette vigueur d'un dessin habile à synthétiser explique la valeur de l'œuvre gravée de Peské. Qu'il s'agisse d'un chêne de la forêt ou d'une tête de vieillard, tout ce qui résume en eux les vicissitudes d'une existence de lutte et de travail semble retenu par le burin comme par le crayon de Peské, avec une intensité de rendu qui donne à toutes ses gravures un cachet de saisissante vérité.

Si nous passons maintenant à la peinture de Peské, nous trouvons une œuvre plus contestée de ceux tout au moins que l'habitude de la

peinture traditionnelle laisse rebelles aux qualités de hardiesse et de luminosité des maîtres de l'impressionnisme.

Il est cependant une partie de l'œuvre peinte de Peské devant laquelle devraient s'incliner au moins ceux qui n'excommunient pas de parti pris tous les peintres qui, avec Claude Monet et les maîtres de l'impressionnisme, ont renouvelé le paysage et la peinture de plein air.

Les études d'après nature de Peské ne sont évidemment pas peintes d'après les recettes de l'école. Elles sont peintes largement en pleine pâte et juxtaposent sans crainte des tons crus, mais avec le constant souci de la justesse des rapports et sans jamais de remplissage. Peské aime mieux laisser transparaître le bois de son panneau que d'y fixer un détail inutile ou d'y noter un ton dont il n'a pas eu le loisir de vérifier la justesse.

Devant ces études de Peské, on voit s'étonner à la fois ceux qui n'admettent que la peinture grise des musées et ceux aussi à qui ne sont point familiers les effets de couleur si puissants des pays méditerranéens.

Peské évidemment, aime les tons vigoureux ; il ne recherche point les nuances et dans le midi même, les effets qu'il note avec prédilection sont les plus violents.

Nul mieux que lui n'a su rendre le bleu de saphir de la mer entrevue par un jour de mistral

au-dessus des pins sinueux des rives. — Sous le ciel parisien ce sont d'ailleurs les notes puissantes que cherche aussi Peské. Les tons éclatants que prennent les paysages effeuillés et les façades blanches à la lumière d'un clair soleil d'hiver, par exemple, sont notés par Peské avec un rare bonheur et toujours préférés par lui aux grisailles et aux demi-teintes des automnes et des printemps.

A ceux qui contestent l'exactitude des tons notés par ses études, Peské répond avec juste raison, que le but d'un tableau n'est pas de fixer les couleurs d'un modèle en les reproduisant telles exactement que les voient la majorité des yeux. La peinture, comme la musique, est un mode d'expression de la réalité ; et comme chacun voit différemment cette réalité, il est permis à l'artiste de choisir le ton dans lequel il joue, pourvu qu'il joue juste, c'est-à-dire qu'il tienne un compte exact des rapports qu'ont entre elles les couleurs.

On peut, incontestablement, ne pas aimer la peinture de Peské si l'on ne voit pas la réalité telle qu'elle lui apparaît ; on peut lui préférer une peinture moins vigoureuse et plus finement nuancée ; mais il est impossible à un critique de bonne foi de ne pas admettre que c'est là de la peinture solide, peu propre sans doute à plaire à la foule, qui désire surtout entendre répéter des airs ne déconcertant pas son oreille,

mais respectueuse des règles dont l'observance permet à une œuvre d'art de défier le temps et les caprices de la mode.

En outre des nombreuses études à l'huile faites à Bois-le-Roi et surtout rapportées de Cavalière et de la baie de la Favière, Peské fait toujours d'après nature, de nombreux pastels qui sont une partie importante de son œuvre. Nous avons dit que c'était l'exposition à la *Revue blanche* en 1901, des pastels de Peské, qui avait commencé à attirer sur lui l'attention des critiques. Ceux pour qui le pastel implique nécessairement des tons neutres ou fondus, s'offusquent plus encore que des hardiesses de son pinceau, du coloris intense de ses pastels. — Là aussi Peské synthétise et néglige l'accessoire ; plus encore que dans ses études peintes, il traite les premiers plans d'une façon très sommaire et qui peut paraître choquante. Enfin ce qui désoriente le plus les amis de la tradition c'est la juxtaposition sans fusion de tons crus, grâce à laquelle pourtant Peské arrive à évoquer certaines féeries colorées, que des mélanges de teintes ne seraient jamais parvenus à rendre.

D'ailleurs Peské, s'il utilise parfois, pour rendre en particulier les tons éclatants que prend sous le soleil la Méditerranée, des procédés qui se rapprochent du pointillisme, n'a jamais eu recours de façon systématique à

la technique que les Signac et les Cros ont employée de parti pris pour rendre ces mêmes paysages de la baie du Lavandou et des montagnes des Maures.

En outre de ses études à l'huile et de ses pastels exécutés tous, eux aussi, d'après nature, Peské a exposé un certain nombre de toiles qui ne font que reproduire en les amplifiant des études faites pour la plupart dans le Midi. Nous croyons que ces toiles qui ont été presque seules, malheureusement, à représenter jusqu'ici Peské près du public des grandes expositions, figurent la partie la plus discutable de son œuvre.

On peut refuser aux études de Peské les qualités de finesse et de nuances que certains peuvent goûter plus que la fougue et l'éclat du peintre de la Favière, mais nul ne peut nier la conscience absolue et la réelle maîtrise avec laquelle tous ses sujets sont traités.

Dans ses amplifications sa bonne foi n'est pas moins entière, mais n'ayant plus le contrôle de la réalité pour tenir en bride son goût des effets hardis, Peské est conduit souvent à augmenter encore l'étendue déjà considérable du clavier de valeurs dont il aime à jouer. Les premiers plans vigoureux de ses études arrivent ainsi à une certaine dureté. Si l'on joint à cela que la simplification des personnages et l'accentuation de certains de leurs traits caracté-

ristiques s'accusent d'autant plus que les toiles ne sont jamais vues avec un recul suffisant, on comprendra que même les admirateurs les plus convaincus de Peské puissent considérer cette partie de son œuvre comme donnant de son talent une idée beaucoup moins juste que ses dessins et celles de ses peintures exécutées directement d'après nature.

Pourtant nous croyons que la part la plus intéressante de l'œuvre de Peské et celle qui est appelée au plus bel avenir est la part décorative. C'est que rarement un artiste a réuni au même degré ces qualités de dessin irréprochable, de coloris puissant et de sens de l'arrangement décoratif qui semblent souvent peu conciliables.

Peské a peu produit encore dans ce genre ; mais il est peu de ses dessins et de ses toiles où ne s'affirment des tendances décoratives qui apparaissent pleinement réalisées dans les frises de fruits du midi, et dans les chèvres exposées récemment à l'exposition de « La Faune ».

Il est regrettable que notre époque soit peu favorable à l'emploi de pareils dons ; souhaitons cependant que l'occasion soit offerte bientôt à Peské de confirmer par quelque œuvre de grande ampleur les prévisions de ceux qui voient en lui le continuateur des plus heureusement doués des peintres de la bonne tradition.

Peut-être s'étonnera-t-on qu'attiré surtout par

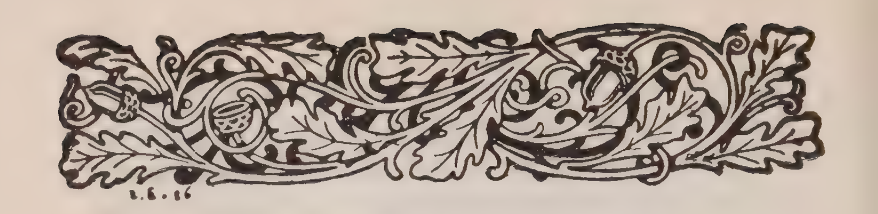
des peintres comme Corot ou Puvis qui continuent somme toute, la tradition classique des Poussin et des Claude Gellé, Peské puisse s'être inspiré des impressionnistes. A première vue les ancêtres de ceux-ci, Manet et Courbet en particulier ainsi que bon nombre d'impressionnistes proprement dits, semblent par leur mépris de tout arrangement décoratif tourner le dos à cette tradition classique.

Mais dans l'impressionnisme, pas plus d'ailleurs que dans aucun stade de l'évolution de l'art, il ne faut voir une fin. L'impressionnisme fut dans l'histoire de la peinture un mouvement d'émancipation, dont il serait injuste de ne pas comprendre le bienfait et la portée considérable.

Aux impressionnistes, Peské doit sans doute en grande partie tout ce que son pinceau hardi sait fixer sur la toile de lumière éclatante et de vibrantes couleurs. Mais un artiste aussi réellement original et fécond que Peské ne saurait demeurer le prisonnier d'aucune école.

Guidé par un goût très sûr et ajouterons nous, par les conseils éclairés de sa femme qui joint aux qualités d'une mère exemplaire un remarquable talent de sculpteur, Peské n'a qu'à rester lui-même pour avoir confiance dans son destin et honorer grandement en même temps que son pays natal celui qui s'enorgueillit aujourd'hui de le compter parmi ses enfants d'adoption.

Jean MARIEL



Les Chroniques

LES POÈMES

André Lafon : *La Maison Pauvre.* Paris, « Le Temps présent ». – **Théo Varlet :** *Poèmes choisis.* Cassis, 1911. — **Roger Allard :** *Le Bocage amoureux.* Paris, Figuière, 1911. — **Emile Desprechins :** *L'Ame des flûtes.* « La Jeune Wallonie », 1910. — **Sébastien-Charles Leconte :** *Le Masque de Fer.* Paris, Mercure de France, 1911. — **J.-F. Louis Merlet :** *Nitokris.* Paris, 1911. — **Jeanne Perdriel-Vaissière :** *Et la lumière fut.* Paris, Sansot, 1911.

La première impression que nous laisse la lecture des vers de M. André Lafon est analogue à celle d'une peinture en grisaille. Les petits poèmes qui ouvrent son livre ont en plus une douceur estompée, une attachante minutie dans la description de ces natures mortes, de ces intérieurs modestes où il excelle comme un Chardin :

La chaise basse est vide et seule près de l'âtre ;
La flamme toutefois persiste et, par instant,
Eclaire deux tisons rapprochés. On entend,
Infatigablement, l'horloge lente battre.

Un peu de jour mourant se tamise aux rideaux
Qui tombent à longs plis de la fenêtre close,
Mais les meubles massifs qui lourdement reposent,
Eteignent le reflet fondu de leurs panneaux.
Une étrange torpeur avec l'ombre est entrée,
Une attente muette où le rêve se perd ;
La nuit vient... cependant le seuil demeure clair,
Et la porte est toujours ouverte sur l'allée.

Un de ces poèmes porte comme titre « suivant Carrière », et c'est bien encore cet artiste en effet dont le nom s'évoque naturellement devant ces petits tableaux où, d'une ombre imprécise, émerge un visage fin et pensif.

Il faut, pour bien connaître tout ce que le talent nuancé de M. Lafon comporte de délicatesse, de mélodie, de justesse dans le ton et dans l'expression, lire la dizaine de petits poèmes d'amour qui clôt la première partie de son livre.

Ensuite le poète rappelle ses souvenirs d'enfance, sa première solitude : et les menus détails qui lui reviennent à la mémoire composent ces petits tableaux provinciaux qui s'élargissent encore en une plainte amoureuse. Des murmures légers ont dévoilé un espoir fragile craintivement caressé ; maintenant ce n'est plus que le souvenir d'un bonheur impossible qui revit dans ces vers accablés :

Ta mémoire est en moi, plus pure que l'image
De la lune parmi l'étang silencieux,
Et partout je la porte, et sans cesse, à mes yeux,
Le rêve retrouvé vient offrir ton visage.
Comme l'eau sombre accueille au milieu des grands bois,
La pensive lueur de l'astre qui s'élève,

J'accueillis ton amour qui, se levant pour moi,
Vint éblouir ma vie en l'ombre de son rêve.
L'astre passé, l'étang profond s'est rendormi ;
Mais ton souvenir clair persiste en ma pensée
Et tu pourrais la voir, blanche fleur balancée
Sur l'eau grise du songe éternel que je vis.

Et le livre se termine par des vers ardents de prière, de foi, d'imploration, comme en ont donné de remarquables ces mois derniers François Mauriac et surtout Robert Vallery-Radot.

En face du poète, mystique un peu, sobre d'images et classique de forme qu'est André Lafon, M. Théo Varlet, de langage outrancier, vers-libriste et païen, fait un étrange contraste.

Je ne sais trop à quel groupe se rattache M. Théo Varlet. Artiste foncièrement original, il a pu parfois faire songer à Laforgue ou à Rimbaud : on n'a jamais pu prétendre qu'il les imitait. De tous nos jeunes poètes dont la louable ambition est d'exprimer plus adéquatement une pensée philosophique ou scientifique, il n'en est pas de plus clair, de plus abondant, et de plus musical aussi :

— J'en ai assez ! ah ! j'en ai trop de votre ennui,
Célibataires soirs de Flandre sous la pluie,
Et je vomis l'ennui, fades littératures,
D'inhaler pesamment vos poisons taciturnes !

Sonnez, cloches du Nord, sonnez encore ; sonnez,
Nauséeux ondoiements des cloches catholiques,
Car mon cœur, pauvre bel éphèbe abandonné,
Se tord sur l'oreiller des désirs exotiques.

Je veux du vierge azur et des soleils brutaux,
Des mers trop bleues, des jours trop beaux, des soirs trop [chauds,

Les pins rêvant au bord des rochers roux ; je veux
Tes orangers et ta lumière de gala,
Chère Italie, régnant sur les golfes heureux.

Oui. « C'est là que je voudrais vivre. » Et cœtera...

— Songe : le soir est bleu, là-bas, et les étoiles
Fleurissent la tiédeur de la nuit parfumée
Où la ville s'endort au bercement des palmes ;
Songe aux riches baisers de ce soir bien-aimé
Qui rêve, au bord marin des terrasses obscures,
Parmi l'odeur balsamique des figues mûres.

Au large ! Evadons-nous vers les pays sacrés !
Chausse, bon chemineau, les souples espadrilles
Toutes blanches encore des routes de Sicile ;
Voici le havresac et le bâton ferré,
Voici des yeux avides et des muscles fidèles :
Secouant le linceul des brumes harassantes,
Je veux fuir, libre faune, aux routes éclatantes,
Avec mon cœur adolescent, vers le soleil !

Ces ardentes nostalgies, ce spleen que nous n'avions jamais entendu si chaudement exprimés depuis Baudelaire, M. Roger Allard n'en dédaignait pas le mirage au temps de cette *divine Aventure* que j'ai bien aimé naguère. Mais l'inspiration en était double, et quelques sonnets trahissaient déjà l'inspiration de Mallarmé. *Vertes Saisons* ensuite accusaient cette orientation que confirme davantage encore aujourd'hui *le bocage amoureux ou le divertissement des amants citadins et champêtres.*

Certains petits poèmes, au début de cet album luxueusement édité, ont toute la préciosité alambiquée et obscure de l'auteur de *Divagations*. Mais ceux qui suivent n'en conservent qu'une veine dure, un raccourci sonore, un ton plus mystérieux. Ces *odes*

surtout offrent des images balancées et subtiles qui ne sont pas sans noblesse :

Lorsque ton bras plié sous ta nuque sauvage
Est encore asservi
Par le tranquille faix, par le double servage
Du temps et de la nuit,

Mon cœur pour épargner ces fardeaux à ton rêve,
Lutte inutilement
Contre le balsamique opium qui s'élève
De tes jardins dormants.

Ton sommeil est plus fort que toute ma pensée,
Plus grand que mon ennui,
Car je porte le deuil de nos saisons blessées
Moins noblement que lui.

Et je puis voir, malgré les lampes infidèles,
Le silence et la mort
S'appesantir en vain sur ton souffle dont l'aile
Les porte sans effort !

Les poèmes de M. Emile Desprechins n'ont point cette tension, ils sont clairs, faciles, parfois même un peu convenus. Mais ce sont des vers de sentiment, souvent un peu langoureux et nonchalants, mais partout tendrement nuancés et strictement balancés.

M. Sébastien-Charles Leconte nous avait jusqu'à ce jour habitué à des fragments épiques, sonores et brillants. Voici que son dernier livre chante avec une émotion que seuls quelques vers anciens nous faisaient pressentir :

Petite fleur de ma tendresse,
Lumière dont, à son réveil,

L'aurore est jalouse, et caresse
La chevelure de soleil ;

Petite étoile de ma joie,
O merveille de mon amour,
Dont la blonde clarté flamboie
Sur tes boucles couleur de jour...

Le premier poème du recueil tremble ainsi ; et le dernier aussi évoque une tendresse à peine voilée. Partout ailleurs l'auteur a rattaché son masque, et ce n'est qu'en écoutant sa voix avec la plus soutenue et la plus vive attention que nous pouvons deviner un peu de l'expression de son visage. L'âme héroïque des grandes légendes humaines anime toujours les récits plus actuels que nous lisons aujourd'hui; cependant on sent qu'une sensibilité de notre temps les a ordonnés et pensés.

M. J.-F. Louis Merlet met en scène une « légende de l'ancienne Egypte », et célèbre en vers imagés et berceurs

L'âme de Nitokris qui ne dansa qu'un soir.

Comme une autre Salammbo elle mourut victime de son sacrilège. La plaquette seyante de M. Merlet évoque par des croquis curieux et jolis le cadre et les personnages d'un petit drame dont nous lisons l'histoire gracieuse en un texte élégant.

Dès le liminaire de son livre, Mme Perdriel-Vaissière trouve des accents d'un bel emportement :

Je suis venue : accueillez-moi, terres nouvelles !
Vos chemins sont nombreux, mes pieds seront fervents :
Accueillez-moi, fleuve des airs, ruisseaux des vents
Par qui toute fraîcheur à mon front se révèle,

Et toi, livre éclatant que mes regards épèlent,
Forme du jour que j'attendais, soleil levant !

Cette fougue, cet élan ne se rencontrent malheureusement pas à toutes les pages du volume; du moins presque partout des notations sincères éclairent des strophes parfois un peu confuses et traînantes. Dans l'ensemble, ce livre inégal demeure digne du beau talent personnel et sauvage qui distingue l'auteur parmi tant de poètes féminins.

HENRI MARTINEAU

Almanach des Muses MCMXI. Paris, « La belle édition ».

Les six premiers mois de l'almanach des Muses pour 1911 sont parus en six petites plaquettes blanches qui font le plus grand honneur à leur éditeur. Le lecteur y trouvera une charmante anthologie qui va de Charles d'Orléans et Ronsard à Charles Moulié et Maurice Rostand, en passant par André Chénier, Musset et Jean Moréas. Nous ne pouvons citer tous les noms des poètes dont nous sont donnés quelques vers. Nous avons surtout goûté ceux de Renée Vivien, Signoret, Laforgue, Charles Guérin, Olivier de la Fayette, Jammes, Paul Fort, Raymond de la Tailhède, André Salmon, Léon Deubel, Fernand Divoire, Francis Éon, Henri Martineau, Michel Puy, Tristan Derème, Francis Carco, Jean-Marc Bernard, Emile Zavie... etc...

F.

LES ROMANS

Meg Villars : *Les Imprudences de Peggy* (traduit par **Willy**). Paris, Société d'éditions parisiennes.

Tant de fois on a reproché à Willy de n'être point l'auteur des livres qu'il signait, qu'il a mis aujourd'hui comme une coquetterie à se cacher derrière miss Meg Villars — ce qui d'ailleurs ne doit pas être désagréable. En tous cas ce ne sont pas les lecteurs qui se plaindront. Et, si certaines pages, comme les souvenirs d'école de Peggy et la scène dans la chambre de Parville, nous rappellent d'anciens chapitres des *Claudine* et des *Minne*, il n'y a là rien que de très naturel. Puisque Mme Colette Willy se plait à rééditer ses romans expurgés de toute collaboration maritale, pourquoi Willy ne publierait-il pas à nouveau ce qui lui appartient ?

D'ailleurs tout cela a fort peu d'importance. Qu'il nous suffise de constater que ce dernier livre est charmant, émouvant et délicat. On est tout étonné d'y voir fleurir à profusion la petite fleur bleue et d'y entendre par instants exploser des colères vraiment romantiques. Et puisque nous avons pris grand plaisir à lire cet ouvrage, pourquoi ne le dirions-nous pas ?

J.-M. Bernard

Charles Morice : *Il est ressuscité !* Paris, A. Messein, 1911.

Ceci est un conte philosophique. Après Rictus, Tailhade, — et combien d'autres ? — M. Morice suppose le Christ revenu parmi nous. Les premières

pages du livre évoquent despotiquement la verve froide et le symbolisme amusant du *Prométhée mal enchaîné* de Gide. Toutefois les méditations philosophiques et métaphysiques de Narda sont les morceaux les plus intéressants du volume, parce que sincères, émus et angoissés. Ce livre nous apporte une nouvelle preuve de la renaissance du catholicisme en France.

Après Claudel et Jammes, que d'écrivains reviennent à leur foi première ! Ces jours-ci, c'est encore André Lafon avec son beau poème : *La Maison Pauvre*. Et voici que M. Morice se passionne à son tour pour ces questions. Bien que sa conclusion soit pessimiste, il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'en Dieu seul est la vérité.

J.-M. B.

LITTÉRATURE

Adrien Chevalier : *Etudes littéraires*. Paris, Sansot, 1911. — **José Hennebicq :** *Antigone victorieuse*. Paris, Sansot, 1911. — **Henry Maassen :** *La Poésie paroxyste : Nicolas Beauduin*. Liège, « La Sauterelle verte ». — **Léon Wéry :** *D'après l'Ecclésiaste*. Bruxelles, « Le Thyrse », 1911.

M. Adrien Chevalier étudie Barrès, Bourget, Donnay, France, Hervieu, Louis le Cardonnel, Henri Heine. C'est un assez bon choix, un peu disparate, mais intéressant. Et comme M. Chevalier félicite Bourget d'avoir plus cherché dans ses *essais* à comprendre qu'à juger, je lui adresserais à mon tour le même éloge, dût-on nous traiter, lui et moi, de dilettantes. Ses études, un peu rapides parfois et

superficielles, sont fines et agréables. Son livre se lit avec plaisir, et les pages sur Barrès surtout sont perspicaces et dignes de leur grand sujet.

Nous y lisons cette phrase extraite du *Voyage de Sparte* : « Avec tous mes frères romantiques, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre et qu'en nous enrôlant sous une discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. » C'est là un point de vue qu'il ne faut pas oublier pour parler de l'attrayant recueil de M. José Hennebicq. Après des *esquisses orientales* qui sont des poèmes en prose d'une observation fouillée et précise, les essais qui forment le fond de son livre présentent un mélange assez trouble de ferveur hellénique et d'enthousiasme romantique. Barrès demandait les honneurs de la guerre, mais c'est qu'il capitulait : chez lui, Antigone était pleinement victorieuse.

Seul aujourd'hui, M. Adrien Mithouard sait former des éléments contradictoires du romantisme et du classicisme un ensemble harmonieux. Quand M. Hennebicq se sera un peu dépouillé, ses méditations ne seront pas indignes de leur illustre devancier.

Sous un mauvais titre, parce qu'il est insuffisamment expliqué et qu'il semble discutable, M. Henry Maassen donne sur Nicolas Beauduin une bonne étude : compendium assez étendu qui reflète les opinions émises à ce jour par les critiques sur cet intéressant poète.

J'ai lu aussi d'austères pages de M. Léon Wéry qui ne manquent ni de force, ni de profondeur, ni de

perspicacité : elles dévoilent un psychologue et un moraliste.

H. M.

REVUE DES REVUES

La Nouvelle Revue Française est peut-être la plus attachante de nos revues littéraires. On peut ne pas ratifier tous les jugements de ses rédacteurs, jamais on ne doute de leur sincérité, je dirai de leur légitimité. Je n'exprime bien entendu que l'opinion d'un lecteur qui se défie des théories préconçues, de ces compartiments fermés et trop étroits que certains prétendent imposer sous le nom de *doctrine.*

On peut ne rien détester tant que les procédés *baudelairiens* de quelques poètes contemporains, et placer Baudelaire au premier rang dans nos Lettres ; on peut de même trouver le *Jammisme* puéril et agaçant, tout en aimant passionnément le délicieux Francis Jammes.

Aussi, qui entend demeurer fidèle à sa propre impression verra toujours avec plaisir la **Nouvelle Revue Française** « louer ou critiquer librement ce qui, chez un même écrivain, lui parait tour à tour mériter la critique et la louange. »

Mais les opinions critiques de MM. André Gide, Henri Ghéon, Michel Arnaud, Jean Schlumberger, Jacques Copeau, André Ruyters, et de quelques autres collaborateurs, ne font pas tout le mérite de cette revue. Depuis deux ans qu'elle existe, elle a donné une telle abondance d'œuvres de longue haleine, en général si remarquables que nulle autre ne peut encore à ce point de vue réaliser avec elle.

La série en commençait par la *Porte étroite* d'André Gide que la critique a unanimement saluée comme un chef-d'œuvre, puis après des œuvres de Ducoté, Edmond Pilon, Giraudoux, Charles-Louis Philippe, etc... ce fut la révélation de cette *Fermina Marquez* par Valery Larbaud qui, autour d'un mystérieux et attirant visage exotique évoquait avec un relief puissant et des ombres exquises des souvenirs de collège ; et ce fut aussi la silhouette hautaine de l'*Ombrageuse* qu'André Ruyters campait solidement d'un style aussi poudré que son héroïne et d'une semblable élégance recherchée qui n'excluait pas la souplesse de l'analyse.

Enfin voici dans les derniers numéros la publication des *Lettres de jeunesse* de Charles-Louis Philippe, *Isabelle* par André Gide et l'*Otage* de Paul Claudel.

Pour bien comprendre l'exaltation maladive des lettres de Philippe, on devra s'arrêter à ces cris : « Il me faudrait une famille, une femme, un enfant. J'aurai bientôt vingt-quatre ans, c'est le moment de songer à ces bonheurs. Si je gagnais assez, je me marierais. Il y a des moments où la vue d'une jeune femme au bras d'un homme me fait du mal comme un coup de couteau. » Alors on s'expliquera l'équivoque de certains termes amicaux d'une âme naïve que la solitude accablait. Cette correspondance dépouillée de toute recherche et où rien ne sent le travail dévoile mieux l'écrivain doué que ses romans trop apprêtés.

Ce qui subsiste encore un peu de complexe, de trouble dans les sentiments bien subits de Gérard pour Isabelle déconcerte le lecteur du récit émouvant d'André Gide. L'auteur a toujours affectionné les sujets d'exception, et le scrupule d'Alissa ne ressortissait-il pas de la pathologie mentale ? Mais quel art dans l'ensemble, quelles nuances graduées, quel charme dans la peinture du milieu et du paysage, quelle légèreté d'indication, aussi sûre que rapide ! Qui s'étonnerait après cela de voir les meilleurs des jeunes gens de notre âge tracer sans hésitation le nom d'André Gide à côté de ceux de leurs maîtres les plus aimés ?

Le drame grandiose de Paul Claudel donne avant tout une impression d'équilibre, de santé, de force majestueuse. Nous ne pouvons ici dans ces pages hâtives que le signaler à nos lecteurs. Et nous approuvons tout à fait une note parue à ce sujet dans *La Phalange* (20 février) : « L'Otage nous montre dans toute sa force et sa plénitude le génie d'un admirable artiste. Ce drame expose, avec une audace scénique des plus saisissantes, l'idée religieuse et l'idée monarchique devenues sentiments, devenues chair..... [Claudel] ramasse sa pensée, la produit en des situations nettes et pathétiques ; il la formule dans une langue admirable et selon un rythme qui, ajoutant le mouvement à la force, lui donne quelque chose de sacré... »

***

M. Henri Clouard consacre dans **La Revue critique des Idées et des Livres** (10 février) des pages d'une grande sévérité à l'*Œuvre d'Henri de Régnier*. Ne faut-il y voir qu'une illustration de cette devise que Clouard et ses amis ont souvent arborée : *Politique d'abord ?* Si cela est, et sans vouloir démêler les rapports lointains et les aboutissants plus ou moins logiques de M. de Régnier avec la poli-

tique, nous laisserons, sans protester, *éreinter* Henri de Régnier par ceux qui louent Jacques Normand.

Cependant, puisque Clouard entend parler au nom des muses et qu'il est un jeune critique d'un très grand talent, nous joindrons notre protestation à celle de nombre de nos amis.

Clouard reproche au poète-romancier un « fond trouble de fatuité, d'équivoque et d'hypocrisie », — et précisément ses admirateurs, à propos de sa récente élection à l'Académie, le louaient de sa discrétion, de son élégance morale, de sa dignité.

Clouard critique surtout chez l'auteur de *La Sandale ailée* un « lyrisme puérilement amplificateur », une pensée artificiellement balancée, « l'impuissance dans l'invention ». Selon lui, cette poésie « n'a qu'un faux mouvement, une fausse chaleur, une fausse puissance », et sa grâce mélancolique même n'est qu'un manque de santé.

Et il cite adroitement quelques vers à l'appui de sa thèse.

En réalité toutes ces critiques ne font que commenter et amplifier celle que Maurras adressait, voici quelques douze à treize ans, à Henri de Régnier pour qui les mots s'imposeraient « non pas par leur convenance et leur propriété, mais par leur grâce et leur musique strictement individuelles ».

Et certes, nous reconnaissons volontiers que parfois ces reproches sont fondés. Le poète du *Vase*, de *Marsyas*, du *Reproche*, n'est point sans défaut, mais nous préférons entendre M. André du Fresnois proclamer bien haut « la profondeur, la variété de son inspiration, son originalité, la sûreté de sa syntaxe, la qualité de son style. »

Qu'Henri Clouard soit bien persuadé qu'il est des jeunes gens, soucieux de ne pas confondre Jean Aicard, Marcel Prévost ou Georges de Porto-Riche avec François de Curel, René Boylesve et Gérard d'Houville, et qui aiment encore lire les livres d'Henri de Régnier et le dire tout haut.

ACHEM.

Le Gérant : G. CLOUZOT

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot.

La Péotte verte

à P. A.

Sur le canal étroit dont l'eau trouble est inerte
Et qui reflète en noir l'azur,
Avance lentement une péotte verte
Portant l'odeur du raisin mûr.

Les grappes ont encor quelques feuilles fanées
Et saignent un lourd sucre blond,
Surprises d'être ainsi doucement balancées
Sous un soleil au court rayon.

On a cueilli ces fruits sur les bords de l'Adige,
Au pied des monts Euganéens;
Les brouillards de l'automne entouraient chaque tige
D'humides lacs aériens.

On les a transportés de Padoue à Fusine
Sur le flot mort de la Brenta
Qui réfléchit encor la façade en ruine
Du Palais Frigimelica.

Puis la péotte verte a franchi la lagune
Qui mène à Venise, et Bacchus
Est venu parfumer le royaume où Neptune
Ressemble le mieux à Phœbus.

La pourpre du palais et celle de la grappe
Mêlent à présent leurs éclats ;
La perle de Vénus et le jais de Priape
Forment un deuil plein d'apparat.

Et tandis que la barque avance, lente et noble,
Je songe qu'un autre bateau
Porta jadis les fruits de ce même vignoble
A Catherine Cornaro.

Venise, 1908

Jean-Louis Vaudoyer

Nicolas Beauduin

Trois volumes de poèmes publiés en un peu moins de deux années, ont fait connaître un nom et consacré un talent.

Le premier poème des *Triomphes* suffit à nous prévenir que nous sommes en présence d'une œuvre digne d'intérêt :

J'ai gréé pour toi seul la Nef pleine de songes.
. . . . . .
O Poëte, rempli d'un implacable essor,
Bondissant comme un dieu vers le zénith de flammes,
Tenant tout l'infini sous le vol de tes rames,
Appelant la tempête et t'inspirant, joyeux,
De toutes les fureurs de l'abîme et des cieux,
Suprême, échevelé par le souffle des brises,
Comme un vainqueur passant sur des cités conquises,
Tu suivras, sur l'ampleur de mon gouffre vermeil,
Le sillage éclatant et pourpre du soleil.

Depuis, M. Nicolas Beauduin donna : *La Divine Folie* et *Les Deux Règnes.*

Un mot d'Elémir Bourges, cité par M. Binet-Valmer, me vient à l'esprit. S'adressant à un autre écrivain, l'auteur de *La Nef* disait : « Vous aussi vous travaillez dans le grand. »

Nicolas Beauduin travaille dans le grand, voit grand, pense grand, exécute grand. C'est un lyrique.

Subtils penseurs de riens, habiles coupeurs de cheveux en quatre, amateurs de quintessences, je pense à nos petits poëtes élégants et snobs, et l'œuvre grandiose de Beauduin, ses poèmes amples et héroïques m'inspirent du respect.

On parle beaucoup dans notre littérature des *jeunes* et, parmi ceux qu'on nomme ainsi, je ne vois guère que de malheureux petits vieux désabusés, poseurs, ratiocinant sur des embryons de pensées, sur des mots, sur moins encore. Nicolas Beauduin est un vrai jeune. De la jeunesse saine et vigoureuse, il a les défauts qui sont une tendance à l'absolu et à la généralisation hâtive, mais il a du souffle, de l'emballement, et qu'on m'en présente quatre autres comme lui !

Le premier des volumes de poëmes dont je veux parler, et qui parut en 1909 aux Rubriques Nouvelles, s'appelle : *Les Triomphes*. La première partie : Au sommet de la tempête, est, en quelque façon, le Livre lyrique du Poëte. L'auteur nous apparaît tout d'abord sceptique, écœuré de la bassesse des hommes, blessé du contact de tant de médiocres et de haineux, désillusionné, mais non

pas prêt à renoncer. La jeunesse et la vie sont en lui. Les hommes l'ont déçu, l'ont maudit, croit-il, exagérant un peu — mais ses désirs de Poëte l'enlèvent au-dessus de cette tourbe, de ce troupeau veule et lâche.

Ils bafouaient mon rêve et baisaient leurs fumiers,

s'écrie-t-il.

Mais j'ai fui, j'ai marché vers des routes plus hautes,
Vers toi, Mer...

vers la mer, avec son double aspect : consolatrice et exaltatrice, et, animé d'une ardeur neuve, il s'est élancé

Vers l'exaltation d'un rêve surhumain.

Et ce sont successivement les étapes de cette ascension, de cette conquête de l'idéal, jusqu'à l'orgueil enfin des certitudes,

Ces phares éclatants qui règnent dans le soir
Et veillent sur l'horreur muette du vent noir,
Dont l'aile ténébreuse endort la joie humaine.

Dans l'autre moitié du livre, Nicolas Beauduin évoque les ombres formidables d'Hercule, de Pégase, d'Orphée, avec une fougue inlassable et un lyrisme continu. Tellement, qu'un critique a écrit : « Il faut vraiment avoir ravi une étincelle

du feu divin pour réveiller l'âme personnelle d'ombres si colossales. »

Je voudrais citer tout au moins ces vers si purs et d'une évocation si émouvante, qui sont la fin d'un poème sur Orphée :

Le soir était venu traînant ses longs plis sombres,
Mais dans l'ascension sinueuse des ombres,
Tandis que tout semblait soudain évanoui,
Lui seul, à leurs regards, grandissait, inoui,
Comme une aube qui monte en déchirant ses voiles
— Et la lyre d'Orphée était pleine d'étoiles.

La *Divine Folie* continue l'inspiration des *Triomphes*. Nous y retrouvons le goût des grands sujets, matière à envolée lyrique, et, pour les développer, les mêmes dons et les mêmes qualités, accrus et plus évidents. Parfois, en effet, dans *Les Triomphes*, emporté par la fougue de l'inspiration, le poëte laissa échapper des défaillances de mots et de style, ou laissa subsister tels vers plus sonores que pleins. Cette tendance à se laisser éblouir par le *clinquant* d'un « beau vers » est d'ailleurs commune à tous les lyriques, et chez le plus grand d'entre eux, chez Hugo, les exemples abondent.

Qu'il évoque Prométhée, le Christ, Job, Samson, Michel-Ange, notre poëte, dans la *Divine Folie*, conserve une force et une richesse de verbe peu communes, cependant qu'il s'affirme penseur et philosophe : philosophe-poëte, dont les

idées deviennent immédiatement des formes concrètes et s'expriment en images poétiques ; penseur qui ne ratiocine par sur des vétilles, mais contemple des ensembles et les anime.

C'est de cette inspiration qu'est né tout le dernier livre publié par Nicolas Beauduin : *Les Deux Règnes* : « poèmes de pensée et de symbole, l'un de réalité, de dure et triste réalité, l'autre de rêve impossible, écrits tous deux pour l'amour des hommes ».

Dans ce livre, Nicolas Beauduin se fait le juste détracteur de notre époque sans idéal, de notre humanité avilie, de nos contemporains misérables, qui ont exalté la Chair et méprisé l'Esprit, qui ont muselé la Poésie et l'ont insultée, qui ont tué la Foi et nié Dieu et qui, enfin, ont proclamé le règne de la Bête, et, sur l'autel des Dieux, ont élevé cette Trinité ignoble : La Luxure, le Veau d'Or et le Doute.

Dans la Ville polluée, il a assisté au cortège de la Bête, et jusque sur les Tours de Notre-Dame, les hommes et les êtres sont venus lui crier leur ignominie et lui conseiller la Jouissance et l'Oubli :

« Crois-nous : mange et digère.
......
Le bien, le mal,
Démon ou Dieu, ange ou bien animal,
qu'importe ! ici-bas rien n'existe.
Tout est néant, le vrai, le pur, le gai, le triste.

Que cherches-tu ? L'amour n'est pas, le rêve est fou,
tout s'obstine et résiste.
Et la nuit chante, casse-cou !
au Poëte souffrant qui s'extasie et vibre.
Il n'est point de raison, de juste et d'équilibre.
Et le monde est un Songe imbécile, exalté
par vos illusions et votre vanité !... »

Telle est l'odieuse réalité qui est apparue au poëte dans la ville définitivement corrompue. S'en étant détourné, il est allé écouter les vents, les vagues, les monstres, toutes les puissances de la mer et de la terre crier leur prière *A l'Impossible*, à l'idéal perdu, à l'enthousiasme, au Rêve chimérique et divin, qui transfigure le réel et crée la Pitié et la Foi.

Et cela est très beau.

Voilà quel est ce poëte. Voilà quelle est son inspiration, quels sont les sujets où elle s'exerce, sans que jamais elle leur soit inférieure. Pour moi, je garde précieusement ces livres, afin, chaque fois que je serai dégoûté des fadaises indigestes de nos poëtaillons snobs, de pouvoir me prouver à moi-même que la poésie n'est point morte en France.

Marcel Prouille.

Poèmes

I

J'ai marché tout le jour dans la forêt sans feuilles,
Rêvant à l'autrefois, rêvant à l'avenir,
Rêvant à ce désir
Qui ne epeutn mon cœur se taire et s'assouvir,
Et dont l'effort, toujours vaincu, m'assombrit et m'endeuille.
J'ai marché tout le jour dans la forêt sans feuilles,
Foulant les rameaux d'or de mes pieds douloureux,
Songeant à leur trépas et souffrant avec eux...
Ah ! comme leurs soupirs résonnaient en mon âme !
Branches mortes, feuilles mortes, aux tons de cuivre roux,
Comme je mourais avec vous
Dans la campagne aux solitudes calmes !...
Des cloches en mon cœur tintaient lugubrement.
Les glas de mes amours mêlés aux glas d'Automne
Semaient derrière moi leurs notes monotones,
Toujours mêmes, toujours noires, et par moments

Il me semblait ouïr comme des plaintes d'ombres
Sorties une heure de leurs tombes,
Pour venir dans le jour qui mourait sur les bois,
Gémir avec la feuille et pleurer avec moi.

II

Le lac est tout fleuri de cygnes et de lune.
Je sens mon cœur tout blond aussi,
Veuf d'alarmes et de soucis,
Tout blond, tout blanc dans la nuit brune.
Il est pareil à ce divin lac apaisé,
Un lac que ne rident plus les baisers
Des feuilles mortes ou des brumes,
Un lac d'hiver où les beaux cygnes languissants,
Ont laissé tomber en passant
La neige blanche de leurs plumes.

Les cygnes s'endorment blottis
Contre les rives sans clapotis,
Sans bruits d'eau, de brise ou de feuille.
On dirait que la voie lunaire les accueille...
Et dans le soir mélancolique qui s'avance,
J'entends se marier, comme pris de langueur,
Les chants des cygnes, de la lune et de mon cœur,
Au lamento des flûtes noires du Silence.

III

Automne, symphonie de pourpre et d'or, Automne,
Déesse blonde au teint vermeil et parfumé,
Ils mouraient avec toi, beau déclin bien aimé
De la saison de feu qui croule en l'air atone,
Et sur les arbres dépouillés
Se vaporise et bat de l'aile,
Et répand en gouttes d'or frêles
Les pleurs de ses yeux endeuillés.
Partir !... Il se formait sur eux un cercle sombre
D'oiseaux noirs qui semblaient le vol fou des remords
S'emmêlant dans le vent de l'ombre
Avec le tourbillon des morts...

Et leur amour, qui se lamente et qui se penche,
Se plaignait dans le vent du soir
Ainsi qu'une colombe blanche
Sur un tombeau de marbre noir.

NICOLAS BEAUDUIN

Danse Macabre

Entre les murs des quais où, comme une théorie d'ombres silencieuses, montent des profondeurs les algues aux longs voiles, les reflets des lanternes glissent avec des frissonnements de méduses.

Les poutres des pontons soulèvent l'eau noire de leur fronts obstinés. Les chaînes traînent sur le fleuve leurs susurrantes queues d'argent — qui parfois tintent d'un bruit de gehenne, et comme les femmes blêmes qui passent, les rives murmurent un chant de torture et d'amour.

Et sous l'œil diabolique des anneaux, sous le geste las et brisé des grues qui se répète au loin et monte jusqu'à la lune, dans l'amphithéâtre des tours de pierre où parfois passe comme une lueur de festin mort, les péniches se soulèvent avec des gestes lents et cérémonieux de douairières tenant à deux mains leurs robes à falbalas, et sur tout le fleuve c'est une danse rythmée, silencieuse, spectrale, prolongeant à l'infini ses bonds de Pierrot triste.

A l'orient des fumées passent dans le ciel et s'éloignent — pareilles à des cigognes nostalgiques qui vont, le cou tendu, les ailes abandonnées.

AUGUSTE AUMAITRE.

Sonnets indolents et dolents

I

Il est des soirs où l'on s'écoute se parler
Comme à soi-même avec sa voix la plus lointaine ;
Soirs de candeur qu'il faut écouter s'égoutter
Avec ferveur, ainsi qu'une chère fontaine.

Mais d'autres soirs, soirs d'indolence, on s'apparait
Indifférent et comme étranger à soi-même :
On fume du tabac d'Orient, on se plaît
A suivre la fumée inconsistante et vaine.

Tu peux ouvrir alors ces sonnets ambigus
Où par instant ma nonchalance se complut...
Puisse un vers devenir le doux vers qu'on remembre !

— Du moins regarde-le lentement s'étirer,
Et si tes doigts, soudain, frôlent le cendrier,
Baisse les yeux pour regarder tomber la cendre.

II

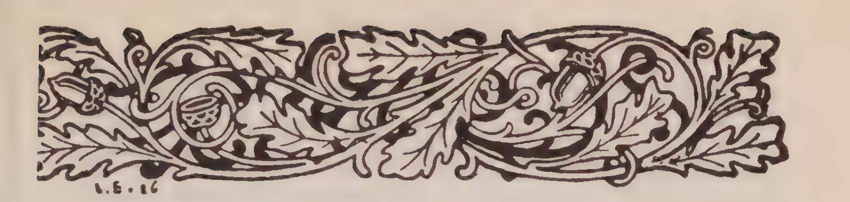
Au centre du bassin le blanc jet d'eau tremblant
Se pavane dans la douceur crépusculaire
Où s'en va seul Pierrot désopilant et blanc
Qui manque l'heure où l'on embarque pour Cythère.

Silence. Un souffle d'air et Vénus au couchant.
L'échine du jet d'eau tremble au baiser lunaire ;
Et si vous rejoigniez Pierrot tout en marchant,
Il dirait : « Bah ! qu'allais-je faire en la galère ? »

Mais si quelque hasard découpait un instant
Son profil au profil de tel marbre, en passant,
Vous vous demanderiez lequel est le plus blanc...

— Et j'ai fait ce sonnet dont les ondes se froncent
Sous le regard d'un fin croissant indifférent,
Un soir que je songeais aux questions sans réponses !..

Henry Dérieux



Les Chroniques

LITTÉRATURE

Han Ryner : *Jules Renard.* Paris, Figuière, 1910. — **Henri Bachelin :** *Les Sports aux champs.* « Les cahiers du Centre », 1911. — **Fernand Divoire :** *Metchnikoff, philosophe.* Paris, « Les Entretiens idéalistes », 1911. — **Gaël Valmont :** *Les Chorégies d'Orange.* Paris, Sansot, 1911.

L'excellente conférence de M. Han Ryner sur Jules Renard montre admirablement quel bon écrivain et quel brave homme fut l'auteur des *Coquecigrues.* Voici de la critique littéraire franche, avisée, exacte. Elle indique comment un humoriste qui, à l'encontre des romantiques, regardait l'univers par le gros bout de la lorgnette, a su devenir un classique qui ne se sert que de ses yeux.

M. Han Ryner a insisté fort justement sur la formation de ces « images rapetisseuses qui surabondent dans la première manière de Jules Renard », et il a rappelé judicieusement « les minuties amusantes du plus méticuleux humoriste ».

On ne pouvait mieux dire pour faire voir « le

naturel métamorphosé en artificiel ». Et le conférencier ajoutait : « Cette originalité excessive et forcée provient, pour une grande part, de la crainte d'être banal. L'humoriste est un homme qui, ayant beaucoup lu, a trop retenu ; il fuit, jusque dans les fossés et les fondrières, des souvenirs obstinés. ».

Est-ce que tout cela ne s'applique pas encore parfaitement, non seulement à Jules Renard, mais à ses disciples actuels. Et pour parler de cette plaquette amusante et tarabiscotée de M. Henri Bachelin : *Les Sports aux champs*, peut-on ajouter un meilleur commentaire ?

Lisez les *fables* de M. Bachelin, vous sourirez à la première, mais devant tant d'ingéniosité forcée vous serez las bien vite, et bientôt agacé. Vouloir être spirituel à tout prix, quelle gageure !

A notre tour, comme le bouvreuil, nous chanterons :

Héron ! Héron ! petit patapon...

Et nous ne nous étonnerons pas si l'auto de l'auteur demeure en panne, puisqu'il la chauffe au *pétrole*. Trop d'esprit nuit !

Ajoutons que lorsqu'il sait demeurer simple, M. Bachelin est un de nos meilleurs conteurs.

M. Fernand Divoire, esprit inquiet et attachant, a conduit sa muse parmi les souffrances sociales, et sa raison chez les représentants de la métaphysique moderne. Aujourd'hui il réfute, presque mot pour mot, les écrits philosophiques de M. Metchnikoff. Cette attitude ne serait pas pour nous surprendre chez un monomane de l'analyse, un Faguet par exemple, qui s'attache à cent médiocrités plutôt que

de lire Claudel ou Viélé-Griffin. Mais les études de M. Divoire trahissent plutôt les confessions d'un esprit qui cherche pour lui-même la vérité ; aussi s'étonne-t-on de le voir se fixer un instant aux rêveries d'un savant notable, mais que nul n'a jamais envisagé que comme un bien piètre penseur.

M. Divoire, il est vrai, vise plus haut que M. Metchnikoff. En montrant quelques « erreurs matérielles du matérialisme », il entend convaincre de « l'impuissance philosophique de la science ». La science n'est plus une religion, le bréviaire de Renan est fané, et les aéroplanes n'abolissent pas l'infini et son tourment dans l'âme de l'homme.

M. Gaël Valmont défend éloquemment le mur d'Orange contre le drame romantique et la pacotille de Jean Aicard. Les œuvres classiques : les tragiques grecs, Racine, Beethoven, sont le seul répertoire qui conviennent à un théâtre antique de plein air. Voilà qui est excellemment dit. Mais les oripeaux de Jules Bois ne ressuscitent pas Euripide.

François Serzais

André Gide : *Nouveaux Prétextes.* Paris, Mercure de de France, 1911.

Il y a dix ans environ que des camarades me vantaient la substantielle nourriture littéraire des livres de M. André Gide. J'en feuilletais quelques pages, mais trop distraitement, avec une hâte maladroite sans doute, puisque j'y rencontrais une inquiétude de pensée, une obscurité de doctrine qui me rebutèrent.

Bientôt cependant je lisais *Prétextes,* et, en 1905, les articles que M. Gide donnait à *l'Ermitage* rénové.

Mais pour moi, comme pour bien d'autres, *la Porte étroite* et les critiques parues dans *la Nouvelle Revue Française,* seules forcèrent véritablement mon attention.

Les *Nouveaux Prétextes* réunissent justement ces articles que j'avais parcourus dans les revues avec un intérêt si pressant pour les réflexions de ce remarquable esprit.

Il ne doit y avoir que M. André Gide et M. Remy de Gourmont pour noter, en quelques pages si brèves, tout l'essentiel qu'il importe seulement d'avoir dit sur un livre ou sur un auteur.

Mais Gourmont aurait-il cette émotion que laisse percer le récit où Gide nous retrace les dernières heures de Philippe ? Gourmont aussi n'eût jamais écrit : « Si la Grèce, parmi ses artistes, ne compte aucun Lacédémonien, n'est-ce point parce que Sparte précipitait aux oubliettes ses enfants chétifs ? »

Bien au contraire.

Aussi ne sommes-nous pas surpris d'entendre André Gide reprocher à Gourmont son scepticisme négateur.

Tout ce livre est extrêmement attachant, et ce qui aux yeux de certains peut sembler injuste, n'y ajoute qu'un nouvel aiguillon pour notre curiosité et notre pensée personnelle. Car ce n'est pas le mérite le moins grand de ce recueil de réflexions que de susciter si intensément les nôtres. Et les amateurs de théories littéraires goûteront cette morale, « dépendance de l'esthétique », et où vient aboutir toute véritable œuvre d'art.

H. M.

Francis Carco: *Instincts.* Paris, « Le Feu », 1911.

Cette première plaquette d'un jeune auteur de talent réunit ces rapides croquis, ces notations vivantes que nous lisions dans les revues sous la signature de Francis Carco.

Nulle surcharge, une petite photographie réaliste, le choix du détail seul trahit l'écrivain doué.

Dans le domaine du sentiment intime, Carco a de même traduit dans ses vers dépouillés de toute littérature les plus exquises impressions. Qu'il nous les livre bien vite dans un semblable et charmant petit volume ! H. M.

LES ROMANS

La jeunesse sociale de Jean Venables. Paris, Falque, 1910.

L'anonyme, qui a signé le récit des années d'apprentissage de Jean Venables, a désiré sans doute autant d'ombres sur sa pensée que sur son individualité. Par instant, on jurerait, à lire ce petit livre, un manuel d'anarchie, et la conclusion n'est qu'un acte de soumission à l'ordre établi.

Il est bien veule souvent et bien contradictoire ce Jean, qui ne « pouvait comprendre qu'on connût une vérité sans qu'elle devînt une règle de vie. » Une bibliothèque trop éclectique trahit son dilettantisme sans ressort. Il manque, à ce jeune présomptueux, la confiance en soi, réfléchie et obstinée. Ce n'est point s'affranchir suffisamment que de gagner une fois le maigre salaire d'un ouvrier quand on est millionnaire, et qu'on retourne, dès le lendemain, à ses millions.

Elle fut piètre la jeunesse sociale de Jean Venables ; elle ne semble pas l'avoir préparé à une existence haute et féconde. Le talent, un peu lentement descriptif, du narrateur n'en demeure pas moins attachant et digne qu'on attende avec sympathie son œuvre prochaine.

PIERRE ABRILEU.

Edmond Jaloux : *L'Eventail de Crêpe.* Paris, Laffitte.

Edmond Jaloux a ce rare privilège d'être avant tout un poète, qui réussit le plus délicieusement à rendre sensible son rêve capricieux et troublant, et de joindre à ce don enviable des qualités si précises qu'on peut le mettre à coup sûr encore au rang de ceux dont on peut dire qu'ils sont nés romanciers.

Son domaine, le plus à lui, c'est ce pathétique né du conflit de deux amours contrariés, et dont *l'Eventail de Crêpe* apporte un nouvel et très émouvant exemple.

Nous retrouvons, dans ce livre, le charmant héros romantique que nous connaissons bien. C'est ce jeune homme désabusé, sceptique, parfois brutal, cultivé et las, qui se nomme tour à tour Luc d'Hermany, Roger de Cabre et Robert de Clausel, et que nous nous plaisons encore à imaginer, vieilli, dans *Le reste est silence*, et nous entretenant de ses mélancoliques souvenirs, après nous avoir conté la crise intense de *l'Eventail de Crêpe,* qui fait le sujet du récit d'aujourd'hui.

Sous le nom d'Edouard du Puget, nous le voyons défaillir entre l'amour reposant qu'il éprouve pour une pliante jeune fille et la fougueuse amitié amoureuse que lui inspire une jeune femme, amie d'enfance

retrouvée, que naguère il avait rêvé d'épouser. Et le roman retrace une fois de plus cette course éperdue après le bonheur qui vous fuit sans cesse !

Edmond Jaloux pare toujours de nouvelles trouvailles exquises de poète le même sombre pessimisme byronien que toutes ses œuvres illustrent. Celle-ci est une des plus délicates et des plus tendrement désespérées.

H. M.

Duclos : *Histoire de Madame de Selve.* Introduction par Emile Henriot. Paris, Grasset, 1911.

C'est une charmante idée que d'avoir réédité le dénouement de ces *Confessions du Comte **** qui jouirent au XVIIIe siècle d'une célébrité presque égale à celle de *Candide* ou du *Temple de Gnide*, au temps où Charles Duclos passait pour l'égal de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau.

Ce petit ouvrage, qui forme aisément un tout complet, est très attachant et méritait bien d'être tiré de l'oubli. Et Duclos lui-même, qu'aimait Stendhal, à qui du reste il ressemble par plus d'un côté, est beaucoup trop et injustement oublié.

M. Emile Henriot a consacré plus de la moitié des pages de son petit livre à nous parler de lui, et nous ne nous en plaindrons point : D'abord à cause de Duclos dont la figure est vraiment originale et sympathique ; ensuite à cause d'Emile Henriot, chroniqueur très fin, d'une érudition subtile et étendue, qui excelle à bien situer en quelques pages dans son cadre et dans son époque un personnage d'autrefois,

et qui a réussi, particulièrement ici, un essai dont l'agrément ne le cède en rien à la solide utilité.

H. M.

Camille Santerre : *Dies iræ.* Paris, Sansot, 1911. — **Edgar Poë** : *Les lunettes.* Paris, Sansot, 1911.

Le roman soigné et d'une affreuse tristesse de M. Santerre sauve par des dons d'observation exacte et la sobriété du récit une aventure aussi banale que désespérée. Une âme jeune et idéaliste y veut proclamer sa confiance dans la vie tout en s'attendrissant, comme il y a quatre-vingts ans Louisa Mercœur et Anaïs Ségalas, sur une jeune et poétique poitrinaire.

Les lunettes dévoilent une face encore mal connue du talent étrange et puissant du génial Poë. La traduction de M. Georges Clerbois est alerte et souple.

F.

LES POÈMES

Francis Jammes : *Les Géorgiques Chrétiennes.* Chants I et II. Paris, Mercure de France, 1911. — **Amédée Prouvost** : *Pages choisies et inédites.* Paris, Grasset, 1911. — **Julien Ochsé** : *Profils d'or et de cendre.* Paris, Mercure de France, 1911. — **Camille Schiltz** : *Vibrations.* Paris, « Les Tablettes », 1911. — **Valentine de Saint-Point** : *L'Orbe Pâle.* Paris, Figuière, 1911. — **Mario Meunier** : *Sappho,* traduction nouvelle. Paris, Figuière, 1911.

Une condition importante de beauté, et peut-être aussi sa plus sûre garantie, c'est une profonde harmonie entre la vie du poète et son œuvre. Et nous

savons bien que jamais cette harmonie ne fut plus absolue que chez Francis Jammes, puisque chez lui elle se réduit à l'unité.

Aujourd'hui a sonné pour le poète cette heure où s'établit l'équilibre des aspirations, des désirs et des puissances de réalisation. Francis Jammes entreprend une œuvre nouvelle : nous n'en avons encore que le début, mais il n'est nullement besoin d'en connaître davantage pour affirmer, sur l'énoncé du titre et dès que les premiers accents nous ont frappés, sa haute signification.

Quelles que soient la valeur absolue de leur ensemble ou la place qu'elles tiendront dans l'œuvre totale du poète, ces *Géorgiques Chrétiennes* marquent l'étape culminante, le sommet d'où le voyageur contemple longuement le chemin parcouru, la route nouvelle où il va s'engager, pour prendre une nette conscience de sa destinée et de ses volontés.

Jammes sait ainsi sa place exacte dans l'univers, et avec simplicité il l'indique dans ces vers :

Avant que le premier de mes chants ne s'achève
Vers Dieu mon cœur plus lourd et plus grave s'élève.

Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.

Maintenant il me faut du calme pour écrire,
Car ma barbe blanchit autour de mon sourire.

J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur,
Il est le fruit que donne au bel été la fleur.

Mon fruit plus que ma fleur pèse, mais est utile.
Ma charrue fit souvent les champs d'autrui fertiles.

Les critiques gonflés pourront tour à tour dédaigner ou railler, les poètes pilleurs pourront aussi ignorer ou sourire, il fait sans retourner la tête son œuvre désormais « dans la paix du Seigneur », *sachant bien ce que les champs d'autrui doivent à sa charrue.*

Et c'est là ce que nous devons ne jamais oublier.

Jammes a ouvert son poème par une ardente prière :

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,
Puisque sans Vous l'homme n'a rien et ne sait rien...

C'est Vous qui des soupirs du travail qui halète
Tirez des mots d'amour que scande le poète.

Notre père des Cieux, considérez ces gens
Et montrez-Vous pour eux tel qu'un maître indulgent.

Père des moissonneurs, voici Votre faucille ;
Comme des champs de blé Vous tranchez les familles.

O Père des meuniers ! voici Votre moulin :
Cet univers qui tourne et qui sommes Vos grains.

Père des boulangers, pétrissez votre argile,
Multipliez les pains dont parle l'Evangile.

Alors seulement il entreprend de chanter les travaux de la terre. Et nul poète, depuis Virgile, n'a décrit en termes plus exacts et plus évocateurs les fenaisons, les moissons, les vendanges et partout la beauté grande et simple de la vie :

Comme il est grand ce soir le chant des vendangeurs !
Dit-il, le vin nouveau leur a porté au cœur.

Pour que, répondit-elle, à leur âge on soit ivre
Il n'est besoin de rien que de se laisser vivre.

C'est l'acceptation chrétienne de sa destinée qui dicte à Francis Jammes ces accents apaisés. Hier encore il sanglotait sous le poids de douleur passagère, il était tout près de maudire la vie. Maintenant son sourire refleurit dans celui de sa fille. Il sait que le perpétuel recommencement est une loi divine :

Qui dira que la mort interrompt ce que j'aime ?
Déjà le blé fauché d'hier, on le resème.



Amédée Prouvost, qui est mort, il y a quelques mois, à l'âge de trente-et-un ans, fut un poète sobre et sincère. Il publia trois volumes qui témoignent d'une progression constante dans la pensée et dans l'expression. Les meilleures pages en sont rassemblées dans ce livre, qu'un soin pieux nous donne aujourd'hui avec les quelques vers inédits que laissa le poète.

Après avoir exprimé son *âme voyageuse* et ses premiers désirs d'infini, Prouvost tressa avec sûreté, à la gloire de sa ville natale, une guirlande de sonnets exacts, métalliques et neufs. *Le poème du travail et du rêve* magnifie, en effet, le labeur humble et grandiose de la vie moderne. Il chante Roubaix :

Ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire,
Ville des énergies et des âpres labeurs,
Voici que l'incessant effort des travailleurs
Te ceint du vert laurier des fécondes victoires...
Ville des artisans, ô ma ville natale !

Et il célèbre les usines et les forges, les machines aux énormes volants, les faubourgs affairés et la campagne triste en ses gros labours. C'est à leur piété que

ces accents empruntent leur noblesse et leur couleur. Tout ce livre sérieux et grave méritait bien que le vœu suprême du poète soit exaucé, et que la divinité qu'il implorait lui

Accorde le baiser de la Terre divine !

Les *Sonates au clair de lune*, qui suivirent, expriment les intimités de son cœur sensible :

La sonate pleurait ses accords à la lune,
L'âme de Beethoven flottait dans le salon...

En face de la musique et de la mer, des bois et des musées, obstinément sa pensée se revêt de douceur et d'un halo de songe ; sa vie intérieure drape ces brumes tendres pour que l'amour en soit encore plus câlinement paré. Il veut goûter sa sensation, non pour en épuiser tous les aspects, mais pour en harmoniser le sens.

Sa femme et sa fille lui inspirent des vers exquis :

Tes cheveux dénoués flottant sur ton épaule,
Vaporeux et pareils à des rameaux de saule,
Et, contemplant ton front en la blancheur du lit,

Ton front calme, incliné vers l'enfant qui rayonne,
Je crois voir le profil de mère et de madone
Qu'en ses fresques peignait Sandro Boticelli.

Les derniers poèmes que nous lisons précisent cette attitude tendre et fière. L'acceptation de la souffrance et un élan vers Dieu les revêtent en face de la mort d'une émotion consentie, douloureuse et cependant sereine.

***

M. Julien Ochsé prend soin de toujours choisir ses mots avec quelque méprise. Il est le poète de l'im-

précis, de l'indéterminé, de toutes les sensations subtiles et fugaces. Il chante ainsi les heures et les fleurs oubliées, le miroir du printemps et les formes de la pluie :

Le soir calme s'étend sur le jardin mouillé,
On est comme attristé de larmes étrangères,
Et soudain le silence apparaît dépouillé...
L'averse lui prêtait une âme mensongère.

Et ce talent voilé et d'une douceur un peu floue connaît ses limites et son charme. Il les suggère avec la mollesse chantante qui lui appartient, et des images légères et flottantes :

O sentiments inachevés où l'on devine
Un baiser qu'on désire et qu'on ne donne pas,
Un voyage entrevu là-bas,
Dans le bateau fuyant d'un nuage lilas
Qui tourne sous le vent autour de la colline !

M. Ochsé réussit à fixer un instant, dans ses vers, l'apparence fugitive de *ce que jamais on ne verra deux fois.*

M. Camille Schiltz souhaiterait, pour sa part, ne point seulement embrasser des formes, mais d'étreindre encore des idées. Mais

..... L'Idée,
C'est la nymphe au corps décevant,
Qui, sous l'eau, glisse ou flotte au vent
Et qu'on n'a jamais possédée.

Ainsi déjà Mikhaël se désespérait de sentir que ses vers décevaient sans cesse son rêve :

..... L'Idée,
Lorsque je l'ai saisie entre mes bras humains
N'a plus son charme amer de vierge impossédée.

Aussi M. Schiltz cherche-t-il surtout à faire tenir dans ses rimes impeccables de claires et franches vibrations. Vibrations de paysages lunaires et vibrations d'une âme qui espère et se souvient : les vers de cette première plaquette sont tendrement nuancés et artistement émus.

La prose poétique de Mme de Saint-Point livre le journal de sa pensée. La nature entière, et surtout la mer insondable, ne sont que prétextes à dévoiler les voix contradictoires de son âme. Elle dit :

Pourquoi, alors que dans mon jardin ne poussenl que des fleurs blanches, des fleurs chastes, des fleurs lunaires que la nature seule a semées, dans mon esprit pousse-t-il d'ocre, d'or, de soleil, le souci.

Et qui l'a semé ?

« Mon souci ! C'est le secret de mon cœur », a écrit Sappho.

Et voici précisément M. Mario Meunier, qui a traduit les quelques fragments qui seuls demeurent pour nous de Sappho de Lesbos. Un gage de la valeur de cette traduction nous vient de l'opinion de M. Meunier, que la sensibilité poétique vaut mieux que l'érudition pour atteindre l'âme même de la poètesse. Et dans l'introduction qui ouvre son petit livre, il s'y montre en outre historien élégant et psychologue avisé.

HENRI MARTINEAU.

REVUE DES REVUES

M. JEAN-MARC BERNARD à son tour (**La Petite Gazette Aptesienne**) critique avec âpreté M. Henri de Régnier et en profite pour faire l'apologie de l'Ecole Romane. Là, en effet, est le secret de la question : Moréas m'apparait un très grand poète, donc Régnier est une mazette. Ne peut-on aimer les poètes avec goût et mesure sans tomber dans de telles injustices ?

Pour excuser un artiste aimé, la sécheresse devient de la sobriété, le guindé de l'élégance, et quelques métaphores de riches images : tandis que tout aussi facilement on retourne de bout en bout le procédé à l'égard de celui qu'on prétend dénigrer.

Evidemment M. de Régnier n'est pas parfait et ses énumérations n'ont pas toujours « le mérite d'une gradation logique ». Mais à ce titre que vaudrait ce vers de Baudelaire :

Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets ?

Il faut laisser à M. Faguet le soin de juger les poètes, en moraliste, en grammairien ou en insensible.

Pour notre part, lorsque quelques jeunes gens bien fougueux reprochent à M. de Régnier de n'être pas *classique* et le trouvent *indigne de l'Académie*, nous n'oublions pas cette belle « lettre aux Académiciens » que MM. Eugène Marsan et Maurice de Noisay publièrent dans *les Guêpes*, en avril 1909.

Ils pensaient et disaient que l'Académie s'honorerait en accueillant le poète des *Jeux rustiques et divins*, et ils eussent été heureux d'entendre M. Jules Lemaître lui faire ce compliment : « Tandis que vous marchiez chaque jour à plus grands pas dans les voies de la belle poésie, vos opinions littéraires se rapprochaient de plus en plus de la vérité... Au commencement, les novateurs croyaient avoir de vous d'assez bons gages, vous ne ménagiez pas les doctrines classiques ; à deux ou trois ans de là, vous vous rangiez librement aux doctrines classiques comme à des lois faites par vous. »

***

Dans **les Marges** (mars), M. Guillaume Apollinaire donne de charmants souvenirs sur Jean Moréas. Tous ces propos de Moréas, si avisés, si mesurés, contribueront à faire dans l'avenir à ce poète une légende incomparable et que ses livres même embelliront moins que le rappel d'une existence exceptionnelle.

Les Guêpes consacrent à *Boileau* un copieux numéro de Mars. Qui peut ne pas s'intéresser à Boileau ? Les uns l'aimeront pour son amitié à l'égard de Racine, de Molière et de La Fontaine, et pour la sûreté, la raison de ses conseils et de ses jugements ; les autres goûteront chez lui ces vers pittoresques qui se trouvent si nombreux dans son œuvre et qu'admirait Hugo. Et tous liront avec joie ces

guêpes qui, parlant de Boileau, n'en gratifient pas moins de leurs cuisantes piqûres quelques uns de nos contemporains.

Nous avons reçu le premier numéro des **Marches du Sud-Ouest** qui commence une enquête sur *la personnalité de M. Vielé-Griffin* et publie un poème de FRANCIS EON :

Emu de ses couleurs, prisonnier de ses lignes,
A ce pays vivant, j'ai demandé ma loi.
Enfin la nuit le tient. Me croirai-je moins digne
Si j'ose désormais ne me chercher qu'en moi ?

Les Feuillets (mars) publient une nouvelle agréable, bien qu'un peu romantique, *Laurence* par FRANÇOIS FOSCA. Et dans **Les Facettes** (avril) TRISTAN DERÈME écrit cette confession, dont nous nous enorgueillissons :

... et le soir quand tu vas t'attabler au café,
Pour lire le *Divan*, la *Phalange* ou les *Marges*...

Nous avons lu aussi trois poèmes de LÉO LARGUIER dans **les Marches de l'Est** (15 mars) ; on y découvre, suivant la parole du poète, des étincelles

D'astres mystérieux en ses vers sans défaut...

De bien beaux vers encore de la Comtesse DE NOAILLES dans **la Revue Hebdomadaire**, nous détachons du dernier poème ces strophes ardentes :

Si vous parliez, Seigneur, je vous entendrais bien,
Car toute voix humaine pour mon âme s'est tue,
Je reste seule auprès de ma force abattue,
J'ai quitté tout appui, j'ai rompu tout lien.

Mon cœur méditatif et qui boit la lumière
Vous aurait absorbé, si, transgressant les lois,
Comme le vent des nuits qui pénètre les pierres
Votre verbe enflammé fût descendu sur moi !

... Mais jamais rien à moi ne vous a révélé
Seigneur ! ni le ciel lourd comme une eau suspendue,
Ni l'exaltation de l'été sur les blés,
Ni le temple ionien sur la montagne ardue,

Ni les cloches qui sont un encens cadencé,
Ni le courage humain, toujours sans récompense,
Ni les morts, dont l'hostile et pénétrant silence
Semble un renoncement invincible et lassé...

La Revue Critique publiait dans un de ses derniers numéros un trop court article de M. ANDRÉ DU FRESNOIS sur *M. André Hallays*, un *Gérard de Nerval* par M. HENRI LAGRANGE, et d'excellentes critiques de MM. HERLUISON et GILBERT sur Racine, en réponse au livre informe de M. Masson-Forestier. **Les Marches de l'Est** (15 février), de leur côté, par la plume autorisée et fine de M. GEORGES GRAPPE, prouvent abondamment l'empreinte très forte de Port-Royal sur le jeune Racine. On y voit M. Masson-Forestier tronquer les citations et déformer les textes. Mais ce sauvage mérite-t-il une autre critique que l'épigramme que nous empruntons à René Dumaine *(Les Guêpes)* :

Lorsqu'il déracine Racine
Sans en laisser plus rien entier,
En le voyant chacun devine
Que ce Masson est forestier ;
Puis, de sa besogne accomplie
S'il fait un livre à sa façon,
En le lisant chacun s'écrie :
— Ce Forestier est un maçon !

Mais nous avons lu dans le même numéro des Marches un érudit essai de M. RENÉ LAURET : *Nietzche et la culture Française*, que **la Plume** devrait bien joindre aux réponses qu'elle reçoit sur l'influence allemande (Les réponses faites à ce jour à cette enquête sont souvent remarquables, et les commentaires qui la parent sont toujours d'une louable précision et d'une lumineuse clarté). Dans la Plume précisément (février), dont nous ne saurions trop louer la partie périodique abondante et variée, M. A. BRÉART nous entretient de *l'influence de Nietzche.*

A signaler encore dans **Pan** (janvier-février) *Galathée*, fragment d'un poème qui s'annonce très beau, par FERNAND DIVOIRE, et *Louis Mercier*, étude littéraire, par ARMAND PRAVIEL dans le numéro de février de la **Revue des Poètes**. — Dans **Les Hommes du Jour** (15 avril) un portrait intime très réussi de *Adolphe Brisson*. — **La Revue des Poètes Belges** a consacré son fascicule de février à *Fernand Séverin*, poète élégant et harmonieux ; et **La Vogue Française** continuait son anthologie en consacrant son numéro du 15 février à *Maurice Magre*. Nous regrettons seulement que le premier livre du poète, cette *Chanson des hommes*, si ardente et si pure, ait été trop sacrifié au dernier, *Les lèvres et le secret,* plus affiné sans doute mais d'une moins fière envolée.

Enfin le dernier numéro de **La Vogue Française** (15 avril) nous est précieux entre tous. Il est consacré à GÉRARD D'HOUVILLE, ce si bel écrivain qui force à la fois l'admiration des classiques, des romantiques et des symbolistes, réconciliés un instant pour une louange commune.

Nous nous livrons au plaisir sans mélange de goûter :

> Le beau rythme secret de deux strophes égales ;
> Ce qui pour d'autres cœurs est inutile et vain...

Les citations nombreuses et choisies sont ordonnées et commentées avec autant d'intelligence que de flamme par Charles Moulié.

ACHEM.

NOTES.

On lisait dans les *on dit* de l'*Intransigeant* du 9 mars dernier :

« M. Gabriele d'Annunzio commence à donner lecture à ses intimes du *Mystère de Saint-Sébastien*. Le poème dramatique écrit **en vers de huit pieds, à la façon de la Chanson de Roland**, est terminé. »

Si « les Treize » qui rédigent *la boîte aux lettres* avaient seuls le monopole des nouvelles littéraires, de semblables hérésies nous seraient sans doute évitées.



Vient de paraître *aux éditions du* DIVAN :

Poèmes par POL SIMONNET un vol. in-18, 3 fr.

Le Gérant : G. CLOUZOT

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot.

Trois Poèmes

Pour une Voyageuse

Je songe à vous ce soir, vous êtes en voyage.
La mer déroule autour de vous l'horizon bleu,
Et le charme inconnu du nouveau paysage
Occupe votre cœur en retenant vos yeux...

Vous oubliez. Demain vous serez en Toscane,
Et le parfum léger des grenadiers en fleurs
Etourdira vos sens et le plaisir profane
Détournera de moi vos yeux et votre cœur...

Maintenant, sous l'azur du ciel Adriatique,
Mollement accoudée au bastingage clair,
Vous regardez la nuit d'un œil mélancolique,
La calme nuit descendre et s'unir à la mer.

Vous oubliez. Mon cœur n'est plus auprès du vôtre,
Et ce n'est pas mon front que presse votre main.
Votre plaisir n'est plus celui qui fut le nôtre,
Pour la première fois vous attendez demain...

Vous attendez demain et le bonheur qu'il porte,
La nouveauté du ciel, des arbres et de l'air.
Ma tendresse pour vous déjà vous semble morte
Puisque vous n'êtes plus où nous avons souffert.

Puisque vous espérez que vous serez heureuse
Sur la rive où mes pas ne suivront plus vos pas,
Et puisque vous pourrez, d'une bouche oublieuse,
Mordre des fruits que je ne vous offrirai pas...

— Si vous ne m'aimez plus, allez, je vous pardonne,
Allez, rêvez, vivez, aimez, cherchez ailleurs
Un plaisir différent de ceux que je vous donne...
Je vis du Souvenir qui me remplit le cœur !

La belle Maîtresse

Son nom est Clélia. Le lieu de sa naissance
Est une île où mûrit la mangue et le cédrat.
Le regret que donne l'absence
Fait briller son regard d'un mol et chaud éclat.

Elle monte à cheval comme une Centauresse,
Rit, court, joue au tennis avec agilité
Et cède à la voix qui la presse
De la mélancolie ou bien de la gaîté.

Rien ne peut résister à son impérieuse
Ardeur. Elle a raison toujours et contre tous,
Et la destinée envieuse
Est contrainte à plier et se mettre à genoux.

Le plaisir du moment, l'occasion fugace
Commandent son désir variable et mouvant.
Et, comme l'eau mire la face
Du nuage, elle suit le nuage et le vent...

L'amour n'est pas pour elle accompagné d'orages,
Ses yeux n'ont pas de pleurs, son cœur n'a pas d'ennuis,
Car sa sérénité partage
La volupté des jours et le repos des nuits.

Elle est aimée. Elle est belle et jouit de l'être.
Un éternel printemps fait sa maturité.
La joie en ses yeux fait paraître
Le triomphe constant et sûr de sa beauté.

Je l'aime. Elle consent à être ma maîtresse.
Elle a mon cœur. Je suis son tendre et jeune amant..
Et tout le prix de ma jeunesse
Est de la contempler, à ses pieds, en l'aimant !

D'un cœur qui se tait

Vous n'entendrez pas un reproche de ma bouche,
Aucun pleur de mes yeux ne mouillera vos mains.
La douleur dont je saigne est muette et farouche,
Ce que j'aurai souffert, vous l'oublieriez demain !

Du moins, je n'aurai pas gâté votre victoire.
Je saurai taire encor le mal que m'auront fait
Et votre insouciance et la courte mémoire
D'un cœur que j'ai voulu par mes soins satisfait.

Vous avez méconnu l'attention constante
De mon regard subtil à prévenir vos vœux,
Mon désir de vous plaire et de vous voir contente,
L'ardeur qui dévorait mon cœur, et de quels feux !

Vous avez, d'une main enfantine et cruelle,
Enfoncé dans ce cœur votre ongle étincelant,
Vous avez de mon rêve ingénu coupé l'aile,
Vous n'avez pas compris ce qui me fait tremblant.

Vous ne m'avez pas dit d'une voix sourde et basse,
Les mots que j'attendais et que j'ai mérités.
Le ciel s'obscurcit moins du nuage qui passe
Que mon cœur n'a souffert de vos légèretés.

Pourtant je n'ai rien dit, j'ai retenu ces larmes
Dont vous fûtes la juste et l'indigne raison.
Pour ne paraître pas le vaincu qui désarme
J'ai souffert en silence et j'ai bu ce poison

Nouveau d'être celui qui ne peut pas se plaindre.
C'est pourquoi sur vos mains ne coulent pas mes pleurs
Dont le sel ronge encor ma bouche qui doit feindre
Et laisser ma blessure au tombeau de mon cœur !

EMILE HENRIOT.

Le visage du printemps

Ce soir il faut qu'il arrive quelque chose, parce que le ciel est trop beau.

Il va paraître. Je le veux aller attendre à l'extrémité des sables, sur les varechs. Je goûterai le printemps dans l'amertume de la mer.



Je sais une place déserte de petite ville. Je la vois dans mon âme. Je la vois qui allume, à l'heure du crépuscule, son unique reverbère. O mars, mars fantasque et brusque, je songe au frémissement oublié que ta brise y a fait courir.



Qu'il y ait quelque part un balcon auquel tu ne t'accouderas plus, il ne faut pas, à l'instant où le ciel se pâme de tendresse, que les larmes t'en viennent aux yeux.



Voulais-tu donc cueillir, et puis voir la fleur se faner dans tes mains ? Tu ne l'auras tenue que droite sur sa tige et parfumée.



Je veux qu'un buste fier se pose sur des hanches qui appellent les mains.... Et voici que les premières douces journées soufflent à toute femme que son cœur vaut qu'elle en fasse don. Votre visage est si pur ! Désirerai-je qu'un intime mystère lui envoie ses fumées ?

***

Tu ne m'abuseras pas, tendre et amer avril, car j'appellerai à moi tous les poëtes qui t'ont regardé sans broncher. Je suis bien sûr qu'une journée pareille à celle-ci, qui est exquise, a dicté à Gérard de Nerval :

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau,
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau...

Et je revois celle qu'il revoyait :

La rose qu'elle tient, c'est la rose trémière.

***

Sur mon front, avec les feuilles, ont reparu tous les souvenirs. Lourd, trop lourd printemps, te laisserai-je me parler d'une amie ?

***

Elles sont dans nos cœurs, les jeunes pousses ! Et tout va recommencer... Mais on ne verra que plus de fard sur leurs lèvres et plus d'ombre sous mes cheveux. Et il y a quelqu'un qui, de toute façon, ne peut revenir.

HENRI CLOUARD

Poèmes

1. Ceux que je hais

A Albert Moinet.

Ceux que je hais ? D'abord, les menteurs. Rien n'est lâche
Comme de simuler un vaste amour des gueux
Quand on se sait la peau sensible à la cravache :
La paix ne gîte pas au fond des cœurs peureux.

Ceux que je hais ? D'abord, les menteurs. Rien n'est triste
Comme un amour lassé qui se traîne, nerveux,
Et, quand sonne au destin l'heure des durs aveux,
Recule chaque fois, puis chaque fois insiste.

Ceux que je hais ? D'abord les menteurs. Rien n'est vil
Comme d'aller petit, besogneux et cupide,
Glanant sournoisement ses quelques grains de mil
Derrière un moissonneur dont on sait le front vide.

Ceux que je hais ? D'abord les menteurs. Rien n'est laid
Comme un œil qui se ferme au feu de la lumière :
Celui pour qui la nuit sans astre est coutumière,
Met du crime en son âme et dans tout ce qu'il fait.
Ceux que je hais ? Tous ceux qui s'en vont sans scrupule ;
Esprits forts, ennemis du soleil qui les brûle ;
Pîtres se connaissant, dont l'orgueil envieux
Fait craquer la poitrine et s'obscurcir les yeux ,
Ceux qui, se remuant dans des ronds invisibles,
Sacrent leurs vanités avec des airs risibles ;
Les meurtris sans courage et sans foi ; ceux qui vont
La joie étincelante aux lèvres, sur le front
Le sceau de la tristesse éternelle ; les fourbes
Qui savent le secret des détours et des courbes ;
Les faiseurs d'antichambre et les diseurs de mots
Qui flattent le visage et déchirent le dos.
Ceux que je hais ? Tous les menteurs !
Et toi, toi-même,
O le meilleur de mes amis, puisque je t'aime,
Sens-tu quelle faiblesse il faut à mon cœur las
Pour le mal que tu fais et que je ne vois pas.

11. Envie

Le luxe, la beauté, la gloire me font mal !
Je voudrais vivre en paix, loin de toute lumière,
Travaillant dans ma nuit fatale et coutumière,
Ignorant l'espérance et l'amour et le mal.

Je voudrais, absorbé par l'affreuse routine,
M'oublier à jamais sans connaître l'ennui,
Croire en un dieu précis et, m'endormant en lui,
Mourir, rouage obscur de la grande machine.

Oh ! vivre ainsi !... Qui donc ne me l'a pas permis ?
Qui donc m'a fait une âme inquiète et hautaine ?
Qui, devant la richesse et la gloire inhumaine,
Fait mon cœur, gros d'envie et de haine, insoumis ?

Je ne vous cherche pas, vous qui troublez ma vie,
Gloire, luxe, beauté ! C'est vous, vous qui venez !
Et je vous vois et c'est fini !... Sonnez ! Sonnez !
Carillons d'or, mon âme est heureuse et ravie !

Sonnez ! Et que m'importe ma douleur, après ?
L'illusion m'a fait des heures merveilleuses...
Sonnez ! Sonnez encore !... Encore un peu, menteuses !...
Tant pis pour mon repos détruit par les regrets !

JACQUES NOIR

Le culte de Gœthe

Tout est dit, semble-t-il, à propos de Gœthe. Depuis le soir d'Erfurt où, par ces mots : « Vous êtes un homme », Napoléon salua le héros qu'il sentait appartenir à sa race, des commentateurs sans nombre ont passé. Ils n'ont fait que paraphraser le jugement de celui qui s'y connaissait en hommes, et nul admirateur du sage de Weimar ne saurait prétendre à mieux qu'à s'inspirer de ce thème en l'amplifiant.

Oui tout est dit concernant Gœthe, mais est-ce pour cela que, même en Allemagne, on semble déjà l'oublier. Dans Heidelberg, la ville universitaire par excellence, j'ai vainement tenté de me procurer son image. Elle était absente des vitrines, où, près du masque contracté de Beethoven, le chef casqué de fer de Guillaume proclamait l'avènement d'une jeune Allemagne bien faite pour inspirer à l'univers qui pense le sincère regret de l'Allemagne qui n'est plus.

Je me suis donc pour aujourd'hui contenté d'acquérir chez un libraire une petite édition des poésies lyriques de Gœthe et j'ai pris le chemin qui mène au vieux château.

Le soleil de juin, s'abaissant vers un horizon de forêts teintait de pourpre à mes pieds le ruban moiré du Neckar. Ayant enfin gravi les escaliers multiples qui montent à la terrasse, je m'étais assis sur un banc en attendant l'heure du concert annoncé et je regardais s'écouler la foule. — Des bourgeois graves aux yeux immobiles derrière leurs lunettes cerclées d'or, des étudiants aux casquettes multicolores, aux visages balafrés de coups de latte, des femmes un peu dépourvues de grâce, allaient et venaient devant moi et je m'étonnais de n'éprouver point ce sentiment de dépaysement ressenti déjà par delà tant de frontières, à bien peu d'heures quelquefois de ma terre natale... La nuit allait tomber sur les forêts d'alentour, rendant leur mystère au domaine des elfes et des ondines avec lesquels les contes de Schmidt ont familiarisé notre enfance. L'orchestre s'était mis à jouer donnant un rythme à mes rêves et je songeais à l'Allemagne de jadis, à celle que je ne saurais ne pas aimer, parce qu'elle a plus qu'aucun pays du monde contribué à former mon âme actuelle.

Des maîtres patriotes dont peut-être le chauvinisme a dépassé la mesure ont eu beau bercer

mes jeunes ans de récits guerriers qu'animait la haine de l'allemand, je ne puis oublier que la Germanie reste la terre nourricière d'un Mozart et d'un Beethoven et que dans les pages les plus belles d'un Renan, d'un Amiel ou d'un Villiers transparait, épuré, l'idéal que, de Kant à Hegel, proclamèrent les penseurs allemands...

La musique jouait. Les pierres fauves du bourg en ruines renvoyaient aux échos des rives du Neckar les fanfares de cor de la Tétralogie. Les leit-motifs de Wagner redisaient les rêves d'héroïsme qui tour à tour ont passionné l'élite des deux races qu'on voudrait ennemies...

« Le « Culte des héros », n'est-ce point à l'heure présente l'idéal le mieux propre à satisfaire les aspirations de ce monde moderne où les vertus de résignation qui font les saints et les martyrs ne sauraient plus guère trouver leur emploi. D'aucuns pourront crier sans doute au sacrilège devant cette affirmation qu'entre tous les héros nul n'est plus capable que Gœthe d'être donné comme maître aux hommes d'aujourd'hui. « Laissez Gœthe, diront-ils, à l'Allemagne quand la France a tant de grands hommes et quand le dernier siècle nous offre Napoléon. »

Mais Napoléon est-il bien cet éducateur propre à former les âmes que nous vante un Stendhal. Napoléon, en un âge s'affirmant moins résolument pacifique que le nôtre, put s'imposer comme maître ; les contemporains ne sauraient

guère voir en lui qu'un thème à rêveries mélancoliques. Napoléon n'est point émouvant au soir d'Austerlitz et jamais il ne possède mieux les cœurs qu'au moment où du perron de Fontainebleau, saluant ses compagnons d'armes, il va connaître l'amertume de l'exil.

Ceux qu'éblouit Napoléon, professeur d'énergie, sont des romantiques qu'éblouit le côté théâtral de l'existence ou d'étroits réalistes à qui demeurent étrangères les sources de la vraie grandeur et de la vie profonde. En vain les héros de Balzac ou de Stendhal invoquent-ils Bonaparte ; ils bornent leurs rêves de puissance à conquérir de l'or et à séduire des femmes, ce qui reste, somme toute, un assez médiocre idéal.

Gardons Napoléon comme thème de méditations et résistons aux Homais qui le dénigrent parce que l'héroïsme guerrier vaut, à tout prendre, mieux encore que la veulerie contemporaine, mais cherchons ailleurs un maître qui nous puisse montrer les voies d'une puissance moins illusoire que celle que symbolise un trône.

Si Gœthe, mieux qu'aucun autre, nous semble propre à réaliser cet idéal de maîtrise, ce n'est d'ailleurs point qu'aucune de ses œuvres réalise l'absolue perfection. Il est dans notre propre littérature, des chefs-d'œuvre qui valent bien Werther ; et Faust, comme au reste tant

d'œuvres géniales, déroute et confond en plus d'un passage, les mieux intentionnés de ses lecteurs. L'exemple n'est pas rare d'artistes dépassés par une œuvre qui, restée sans lien apparent avec leur vie, semble être née d'eux-mêmes en quelque jour heureux et presque indépendamment de leur volonté. Gœthe nous offre, au contraire, ce spectacle d'un homme supérieur à son œuvre, quelle que soit la puissance incontestablement géniale qui se manifeste en celle-ci.

Il faut pour juger Gœthe à sa vraie valeur, de tout l'ensemble de son œuvre et de toutes les manifestations de sa pensée extraire la substance. Nous avons alors devant nous le plus parfait exemplaire d'humanité qu'ait peut-être produit la terre et c'est à ce titre qu'il nous apparaît non seulement, tel qu'il apparaissait à Carlyle, comme un héros parmi les écrivains mais le meilleur maître à proposer aux hommes d'à présent.

Un tel idéal, il est vrai, ne saurait contenter les fortes têtes de notre âge. Aussi l'Allemagne a-t-elle depuis Gœthe inventé « le surhomme » pour l'ébahissement de nos esprits d'avant-garde qui, trompés par quelques beaux éclairs de lyrisme, ont cru voir luire le flambeau de la Vérité suprême au travers des nuées chaotiques où vaticinait Zarathustra.

Comme si Gœthe n'avait pas d'avance énoncé

tout ce qui mérite de vivre dans l'œuvre du fou génial que fut Nietzsche. Mais il est plus aisé de goûter l'outrance et l'hyperbole en toute matière que la saine mesure et la simple harmonie.

Aussi nos contemporains flottent-ils, ballottés de Tolstoï à Nietzsche, qui représentent les deux pôles de la morale présente, sans paraître se douter que la synthèse existe qui concilie, selon la dialectique hélégienne, la thèse de Tolstoï et l'antithèse du porte-parole de Zarathustra.

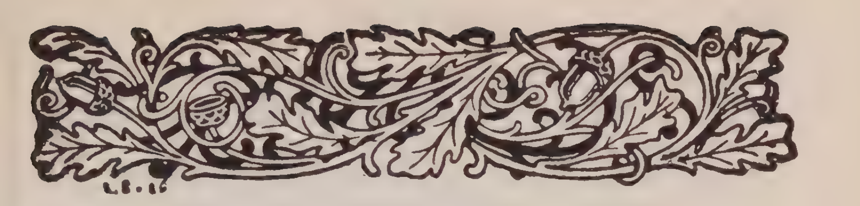
Tolstoï, chrétien de l'Eglise primitive, encore qu'excommunié par le Saint-Synode, et négateur de l'art encore qu'auteur du plus beau des romans modernes, dénie toute valeur à l'individu pour n'en attribuer qu'au prochain, sans pouvoir nous convaincre qu'une somme de non-valeurs puisse fournir un total positif. En face de Tolstoï, Nietzsche, apôtre du classicisme, encore qu'ignorant les lois essentielles de l'équilibre, ramenant tout à l'individu, supprime en lui avec la pitié et l'amour, les facteurs de toute action un peu haute et de tout réel héroïsme et s'affirme en définitive moins *surhumain* qu'*antihumain*.

Mais les deux thèses absurdes de Tolstoï et et de Nietzsche trouvent leur conciliation dans la sagesse de Gœthe. A l'être humain qui comme Faust tend à se réaliser en sa plénitude, l'altruisme apparaît comme le naturel complément du développement individuel. Pour qui fait

abstraction des doctrines d'école touchant l'essence même de la loi morale, il est de toute évidence que le bonheur du prochain apparaît à tout homme normal comme le complément le plus souhaitable et même comme la condition de son propre bonheur.

JEAN MARIEL

(A suivre)



Les Chroniques

LES POÈMES

Francis Viélé-Griffin : *Sapho*. Paris, « L'Occident », 1911. — **Pol Simonnet** : *Poèmes*. « Le Divan », 1911. — **Hélène Picard** : *Nous n'irons plus au bois*. Paris, Sansot, 1911. — **André Mary** : *Le Cantique de la Seine*. Paris, Emile-Paul, 1911. — **L. Cubélier de Beynac** : *La Naissance du Verbe*. Paris, « Les Poèmes », 1911. — **Jeannine Vade** : *Des Paroles et du Silence*. Paris, Sansot, 1911. — **Alphonse-Georges Hamonno** : *Le Tisseur de Rêves*. Paris, Sansot, 1911. — **R. de Manoël-Saumane** : *L'ombre du Temple*. Paris, Falque, 1911. — **Emile Cottinet** : *Le Livre lyrique et sentimental*. Paris, « Pan ». — **Emile Henriot** : *Petite Suite italienne*. Paris, Dorbon, 1909. — **Emile Henriot** : *Jardins à la Française*. Paris, « Les Marches de l'Est », 1911.

M. Francis Viélé-Griffin donne, à la bibliothèque de *l'Occident*, une très belle édition de ce poème en trois parties, *Sapho*, que nous avions lu dans les derniers numéros de *la Phalange*. Cette œuvre importante est sans doute une des plus achevées et des plus représentatives de M. Viélé-Griffin.

Je regrette d'y rencontrer encore des périodes d'une langue indocile et capricieuse, un rythme d'un artifice obscur, une harmonie trop indécise et trop souvent brisée, et seulement l'intermittente apparition d'une pensée directrice. Tous ces défauts, je l'ai dit déjà, empêchent le poète, souvent remarquable, qu'est M. Viélé-Griffin, d'être pour quelques-uns le maître incontesté que des disciples fervents voudraient qu'il soit pour tous.

Je me devais ces réserves. Avec la même sincérité je goûterai maintenant d'abondantes beautés :

Au seuil de ce triptyque, Mnécédice, rêveuse, s'abandonne au charme de l'heure enchanteresse :

... Avant la nuit venue,
avant la lune froide et nue,
avant les flambeaux qu'on allume,
que l'heure est pâle et fine !
Ce fut une claire journée...

Une semblable légèreté, une grâce aussi fine se retrouvent à toutes les descriptions qui embellissent ces pages. Devant le désir brutal d'Alcée, comme en face de la mort sur les rochers de Leucade, Sapho exprime la gravité d'une pensée tour à tour ardente, mélancolique ou sereine, et toujours retenue.

Vous qui regardez en arrière,
vous qui retournez sur vos pas,
à qui d'avoir vécu ne suffit pas ;
voici votre île, revoici le passé ;
voici le sable où poser vos pieds nus
dans la trace à peine effacée
des sandales légères que vous chaussiez à l'aube
au départ matinal vers l'inconnu...

A peine si la voix de Sapho tremblera de passion au moment où elle va s'abîmer dans la mer :

Prends-moi, dieu brutal,
époux quotidien d'une aube pâle ;
j'ai peur de l'ombre à la douceur mortelle,
j'ai peur de Séléné, ta sœur, elle est trop belle ;
je suis lasse des jeux, des chants, des danses lentes,
du baiser des amants, du rire des amantes ;
j'ai horreur de la nuit ; je hais l'éclat des lampes !

Tout ce poème est d'une noble ordonnance et d'une inspiration élevée et pure.

*
* *

M. Pol Simonnet, qui prépare un volume de vers important et choisi, *Le Livre de l'Eté,* a pensé qu'avant de livrer au public ce recueil soigneusement composé, il devait réunir, pour quelques amis et pour quelques critiques, les premiers *poèmes* de son adolescence.

Il n'y dissimule pas ce qu'il doit à ses devanciers, et de nombreuses épigraphes empruntées à Henri de Régnier prouvent sa reconnaissance.

Evidemment, ce sont là des vers de la seizième année, mais ils ne témoignent pas que d'une facilité rare, d'une virtuosité étonnante. On y découvre les dons les plus essentiels, un pathétique naturel, une mélodie constante, un enchaînement perpétuel.

Un goût très jeune, très véhément pour la nature, nous est révélé ; parmi la douceur des jardins, le poète retrempe

Son âme, sa candeur et ses doux yeux d'enfant.

Et la sensualité ardente et grave que nous rencontrons en ces vers n'est pas qu'un reflet littéraire :

Le matin, son ciel pur, son humide tendresse,
Ou le large midi ruisselant de clarté,
Ne valent pas cette heure où l'ombre gagne et baisse.
Sans un beau soir, un jour n'acquiert pas de beauté.

Ainsi que celui-ci dure en ton souvenir :
Qu'il s'y grave à jamais, l'air est bleu, la nuit glisse.
Tu devines, l'Amour va doucement venir,
Sous la fraîcheur, déjà, quelques roses fléchissent.

... Et l'herbe est embaumée où ta chair s'est offerte...
Comme un parfum divin persiste entre tes bras...
De volupté encor, tes deux mains sont ouvertes.
C'est le plus beau des soirs dont tu te souviendras !

Ecoutons encore ce *carpe diem ;* aimons-en l'élégance et la limpidité ; et sachons découvrir plus que des promesses certaines dans ces strophes ailées :

L'ombre s'amasse au front du plus haut chêne, vois.
L'heure hésiterait-elle en son cours trop rapide ?
Mais non. Le sable croule au sablier qu'il vide
Et ce beau soir encor va glisser devant toi.

Jouis. Espères-tu que pour être en ta vie
Silencieux et grave il ne sera compté,
Et parce qu'elle est d'or qu'aussi le temps oublie
De frapper la minute où nous avons aimé ?

Non. La rose s'effeuille aux tourmentes d'automne.
Elle sème au gazon sa pourpre et sa clarté
Et l'arbre dans le vent dépouille sa couronne
Sans plus se souvenir de sa maturité.

Profite, vis tes jours et cueille avidement,
Et ne t'arrête pas dans ta course farouche.
Une autre briserait cette branche qui tend
Le beau soir parfumé comme un fruit à ta bouche.

Mme Hélène Picard a droit à moins d'indulgence, ce n'est pas une débutante. C'est un de nos meilleurs poètes féminins ; elle en a le charme et les défauts, parfois charmants et souvent agaçants. Sous des rapprochements gracieux, un abus de l'énumération, un don inouï du développement, elle cache souvent une absence absolue de composition et parfois même d'idées. Elle écrit couramment :

Tu crus à la bonté, car tu croyais aux roses,
Au désespoir, car tu croyais aux violons...

Ces vers ne sont-ils pas d'une gentillesse niaise et fausse ?

Voilà ce que donne l'amoncellement formidable de six mille vers sur des chansons et des souvenirs d'enfance. Et pourtant, que de fraîcheur, d'ingénuité dans tant de notations légères :

Jamais, ailleurs, je n'ai trouvé cette douceur
Qu'avait, chez toi, l'acacia fleuri, ma sœur,
L'acacia qui parfumait le grand silence...
Jamais, ailleurs, je n'ai revu cette beauté
Qu'avaient, chez toi, les jours dès le premier été...

Le monde entier se résout en sensations pour Mme Hélène Picard ; et ces multiples sensations variées, papillonnantes et sans cesse renouvelées, composent le plus brillant et le plus rare kaléidoscope.

J'ai parcouru peut-être un peu vite les églogues et

les élégies de M. André Mary ; du moins, j'ai gardé son livre à portée de ma main. Je le reprendrai cet été. Je sais bien que, par les soirées de ce printemps brumeux, sa sagesse peut être profitable :

Lorsqu'ainsi la pénombre adorable convie
Aux tendres entretiens l'amant insoucieux,
Au cœur du solitaire, ah ! qu'il est précieux,
La pipe en main, de boire une vieille eau-de-vie.

Mais je préfère en savourer lentement tout le charme, couché dans l'herbe, au bord d'une rivière, durant les après-midi torrides d'août,

Et contre le tronc gris d'un vieux saule chenu
Que découpe sous moi l'eau morte de l'écluse,
Jouer de ma détresse et d'un charme inconnu
Comme d'une insolite et douce cornemuse...

Tous ces poèmes vibrants, sincères et avisés forment un des livres les plus attachants que j'ai lus cette année. M. André Mary est un poète exquis.

M. Cubélier de Beynac, également, mériterait une plus longue étude que les quelques lignes où je puis seulement signaler son recueil probe et sévère. Le goût de la philosophie et des sujets austères s'y révèle. M. de Beynac fait de la préhistoire en poésie comme M. Cormon en peinture. Je préfère, pour ma part, ces sonnets où la précision n'abolit pas l'angoisse passionnée et qui tentent d'indiquer quelques relativités de l'amour. L'ensemble est un bel exemple de conscience artistique.

Ce même exemple de conscience nous est donné par M[me] Jeannine Vade, dont les accents ont constamment

plus d'élévation que d'harmonie. De toutes ces pages, aucune *ne crie le mensonge*, et l'on est pris par leur charme intelligent

Où pleurent de petites plaintes sans fierté.

Le poète a donc raison de s'écrier :

Et mon enthousiasme écrasé par le monde
Et ma sincérité,
Ont composé l'offrande orgueilleuse et profonde
Que je te fais, Beauté.

Qu'importe, maintenant, si ces vers, *nés du cœur,* n'ont ni toute la beauté, ni toute l'ampleur désirées, ils révèlent mieux qu'un talent assoupli : une âme vibrante.

M. Hamonno entreprend lui aussi de dévoiler une âme diverse et changeante, mais ses poèmes capricieux ne trahissent encore que la jeunesse et l'inexpérience.

Je préfère l'accoutrement gréco-latin de M. de Manoël-Saumane, qui sait se draper avec élégance et une grâce amusante dans des oripeaux bien frippés. « Sur des pensers antiques », l'auteur écrit des vers prestes, malicieux, d'une agréable musique et d'un curieux mouvement. Moins de Faunes, de Priapes, de Melissa ou de Cypris, et le talent souple et avisé du poète nous ravira tout à fait.

J'ai reçu également des recueils de poèmes de MM. Cottinet et Henriot, recueils parus il y a quelques mois déjà, mais dont l'intérêt est constant. M. Cottinet, dont l'inspiration semble plus intellectuelle que poétique, transpose élégamment et avec une pointe d'ironie voilée les sentiments d'un jeune psychologue

ennemi des lois. Sa conception de l'univers et du rapport des choses est d'une attrayante personnalité ; et parfois, à travers un lyrisme attendri, éclatent les notes forcenées de la passion juvénile.

M. Henriot, lui, est un épicurien. Je veux dire qu'il aime et qu'il sait goûter la vie et l'univers. Il se plaît également à voyager, et l'Italie lui cause le même ravissement qu'à son cher Stendhal. Dans des vers délicats qui ont toute la nonchalance des lettres intimes ou des confidences amicales, il fixe le souvenir fugace de ses impressions. Avec Jean-Louis Vaudoyer et après M. Henri de Régnier, Emile Henriot nous donne ainsi de charmantes épigrammes vénitiennes et de délicieux crépuscules romains, amollis encore par la présence de l'amour.

Comme je vous envie, ô voyageur ! Mon âme
Est restée en ces lieux qu'ensemble nous aimâmes,
Et votre lettre excite en moi un souvenir
Si vif et si précis qu'il fait presque souffrir.
— Adieu, mon triste cœur est plein de nostalgie
Et mon regret vous nomme, ô soirs de l'Italie !

Il est vrai qu'il demeure, pour promener nos rêveries, ces beaux jardins français aux larges perspectives que chante le poète dans ses sonnets symétriques et mesurés comme eux.

HENRI MARTINEAU

LES ROMANS

Louis Thomas : *L'Espoir en Dieu.* Paris, Dorbon aîné, 1910.

M. Louis Thomas a entrepris de nous raconter *Les*

Années d'apprentissage d'un jeune homme de notre temps. Dans l'*Espoir en Dieu*, il décrit avec une clairvoyante minutie l'état d'âme de son héros au cours d'une année de service militaire.

Au sortir du lycée, cette existence nouvelle que mènent les étudiants, et que nulle transition n'avait préparée, grise notre bachelier : il jouit de sa liberté comme des charmes complaisants de son amie, jusqu'au jour où il échoue à son premier examen. Il pense alors secouer sa veulerie au régiment, et s'engage. Favorisé d'une extrême facilité pour les obligations du service, il mène de longs mois de quasi oisiveté qu'occupent des lectures, des promenades et surtout ces crises sensuelles, que le dégoût suit bien vite, avec la maîtresse qui l'a relancé.

Voilà toute la banale aventure. Elle convient à souhait ; les mêmes événements extérieurs ont occupé chaque année plus d'un millier de jeunes gens semblables. Le vrai mérite de ce livre dont le cadre est à la fois sommaire et scrupuleusement exact, est d'être un livre d'analyse. Analyse minutieuse, ai-je déjà dit, et volontairement un peu sèche, âpre, frénétique, amère, où se décrit avec complaisance l'âme sincère d'un jeune homme sans croyances, les lâchetés d'une vie sans ressort, la fièvre d'une intelligence lasse et avide.

Bien des peintures en sont d'une exceptionnelle crudité. Nous entendons les expressions osées d'un jeune écrivain qui entend dépouiller de tout lyrisme précisément ces actes vulgaires qu'on recouvre à tout propos du manteau pompeux de la poésie.

C'est un livre d'exception, de la lignée des romans

un peu secrets d'un Restif avec quelque chose de l'incisive profondeur de Laclos. A tout prendre, œuvre spéciale qu'il ne faut guère comparer, écrite par un ouvrier qui parle sachant ce qu'il veut dire et qui toujours, malgré çà et là un peu de rhétorique, le dit avec élégance et clarté.

H. M.

Charles-Louis Philippe : *Faits divers.* « Les Cahiers du Centre ». 1911.

Les Cahiers du Centre continuent leur œuvre méritoire en publiant un choix des anciens articles de Charles-Louis Philippe. Ces pages sont excellentes pour bien juger du talent de l'auteur de *Marie Donadieu*, pour en retrouver les racines, pour en suivre l'évolution.

Le titre est exact : ce sont des « faits divers », mais écrits par le plus passionné de littérature qui fut. C'est là qu'on voit bien l'influence de Dostoïevsky, et le cœur inquiet et tendrement douloureux de Philippe.

F. S.

Pascal Forthuny : *Isabel ou le poignard d'Argent.* Paris, Sansot, 1911.

M. Pascal Forthuny a écrit avec beaucoup de talent « un plaidoyer pour l'Espagne mourante ». Ce livre renferme quelques pages d'une vraie beauté, âpre et touchante. Il a le grand mérite de ne pas étaler de complaisantes descriptions et de ne chercher *la couleur locale* que dans l'âme de ses héros. Mais je ne saurai goûter une fable incohérente, mystérieuse et d'un si violent parti-pris.

F. S.

Louis Alibert : *Loïk.* Paris, Falque, 1911.

« Oh ! quelquefois, cet amour des pauvres, des humbles pour des femmes belles et fortunées, cet amour *silencieux*, âpre, sans espoir !... » cette phrase empruntée au roman et que l'auteur lui-même a transcrite en exergue de son livre, en est tout le sujet. Au demeurant c'est un intéressant drame marin et pittoresque. L'île d'Ouessant est très artistement vue et décrite, et joue tragiquement le rôle principal dans cette histoire d'amour.

F. S.

LITTÉRATURE

Eugène Montfort : *En flânant de Messine à Cadix.* Paris, A. Fayard.

Il y a bien des manières de voyager. Peut-être en est-il autant de bonnes qu'il y a de motifs à se mettre en route. Et dévorer l'espace en automobile, en aéroplane, ça peut être parfait pour le spleen ; de même qu'on satisfait à toutes les règles du snobisme en admirant, avec les Cooks, à une heure déterminée, un paysage, un tableau ou quelques ruines.

Mais je crois bien que pour avoir *la nostalgie de tous les pays qui ne sont point le vôtre, comme de toutes les époques où l'on n'a point vécu*, pour vouloir *passionnément être de partout et de toujours*, et cela en connaissance de cause, en goûtant bien ce qu'il y a de *charmant* et de *mélancolique d'être un étranger*, il faut faire comme M. Eugène Montfort, il faut savoir flâner.

Savoir flâner, c'est être un rêveur qu'émeut autant un beau soir qui tombe sur l'Adriatique que le souvenir de Virgile, c'est être un artiste qui attendra patiemment la marche du soleil et l'heure propice pour qu'au fronton d'un palais des ombres ajoutent leur puissance d'évocation, c'est être un poète qui saura choisir dans les impressions qui l'assaillent en foule, qui ne retiendra que l'utile et qui saura en tirer toute l'émotion juste et convenable.

Voilà précisément ce qu'est M. Eugène Montfort, et aussi un des meilleurs prosateurs de notre temps ; il est donc tout simple que son livre soit attrayant, varié, pittoresque comme les pays qu'il décrit. Et j'en aime peut être surtout les pages fouillées qu'il y a écrites sur *Naples la belle et les Napolitains*. Là encore il nous convainc que la réalité est plus belle que la légende.

H. M.

Gaston Sauvebois : *L'équivoque du classicisme*. Paris, l'édition libre, 1911.

La question du classicisme est à l'ordre du jour. Nous avons dû souvent signaler des articles de revues qui touchent à cette brûlante question, et nous aurons encore souvent à le faire. Mais ici nous avons le plaisir de trouver tout un livre, net et coordonné, sur ce problème actuel. Toute la première partie, qui est en quelque sorte l'historique et l'exposition de la question, est d'une très ferme concision. M. Sauvebois y dévoile les plus solides qualités critiques : une érudition discrète, une sobriété sans lacunes, une enviable clarté.

Mais pour dissiper ce qu'il appelle assez heureusement l'équivoque du classicisme, il entre dans des distinctions où nous ne pouvons malheureusement le suivre, et dont nous n'admettrons jamais pour notre part les conclusions. Après les théoriciens de la *Revue critique* et des *Guêpes*, M. Sauvebois redit : « Politique d'abord », mais, lui, saute de l'extrême droite à l'extrême gauche. Nous y gagnons d'y entendre quelques utopies verbales, dont, sous toute autre plume, nous nous serions réjouis.

Notons seulement avec quel éclectisme flottant l'auteur de ce livre range parmi les classiques contemporains, pêle-mêle : Hugo, Vigny, Baudelaire, Flaubert, Renan, Leconte de Lisle, Zola. Cette énumération est encore plus choquante que le petit palmarès de complaisance où M. Sauvebois cite, en appendice, ses amis du jour comme devant prendre rang parmi les classiques de demain.

F. S.

B. Reynold : *Les moutons noirs*. Paris, Figuière, 1911.

Mlle Reynold a appelé son beau drame, âpre et vibrant, une *tragédie*. Les personnages y sont moins courbés sous la main pesante du destin qu'accablés par toutes les mystérieuses craintes des âmes frustes et naïves ; aucun d'eux ne saurait mentir à son sang ; et le conflit de leurs désirs pose naturellement devant nous une de ces crises passionnées dont vit le véritable théâtre. Et si la vaniteuse inconstance d'une petite fille futile et jolie ne semble plus un sujet bien neuf, cette terreur mystérieuse du paysan breton qu'épouvante l'idée que son corps, après sa mort, ne reposera

pas en terre bénite sait, après avoir en quelque sorte suscité toute l'action, renouveler encore les motifs, toujours un peu convenus, de l'émotion.

Sans vaine concession à la mode régnante ce livre probe et sincère, mérite de prendre place parmi le petit nombre des œuvres théâtrales modernes qui ont su s'évader du vaudeville galant comme de l'habituel mélodrame. H. M.

Guy de la Batut : *La lueur dans la nuit*. Paris, Ficker, 1910.

Ce drame sans doute sincère est assez pénible et maladroit. Des brumes scandinaves sans doute symboliques, et la sanglante horreur des tragiques grecs : en résumé une indigeste cuisine. O.

Hector Fleischmann et **Pierre Bart** : *Lettres d'Amour inédites de Talma à la Princesse Pauline Bonaparte*. Paris, Fasquelle, 1911.

Les historiens et les amateurs d'inédit se réjouiront sans doute de la publication de ces lettres qui dévoilent une intrigue insoupçonnée jusqu'à ce jour. Les simples curieux trouveront également à glaner dans ce livre riche de renseignements divers sur un des plus célèbres comédiens qui ait jamais existé, et où des notes nombreuses et des éclaircissements très complets donnent au texte, un peu maigre de cette correspondance *unilatérale*, une portée plus grande. F.

REVUE DES REVUES

C'est avec une joie bien vive que nous avons vu, dans **La Revue critique des Idées et des Livres** (10 et 25 avril), M. Henri Clouard rendre à Charles Maurras tout ce que la critique des lettres lui doit. Nous faisons

ardemment des vœux pour que toutes ces belles pages, disséminées dans divers journaux et revues par Charles Maurras, soient enfin réunies en volume. Ce jour-là seulement, le grand public et beaucoup de jeunes littérateurs, — ceux qui n'ont pas eu, comme Henri Clouard et comme nous-mêmes maintes fois pour nos lecteurs, la féconde patience de feuilleter d'anciennes collections, — verront ce qu'est la vraie critique littéraire.

Nous ne pouvons donc qu'approuver, avec le plus heureux empressement, avant d'y revenir plus longuement un autre jour, ces lignes parfaites de M. Clouard au terme de son étude :

Tel est le conseiller et le guide dont personne ne continue la fonction dans les lettres françaises, bien que nos critiques littéraires soient légion. Mais l'influence personnelle de notre maître en littérature reste considérable. Nous voyons bien que de jeunes poètes et de jeunes critiques ne cessent de se référer à ses jugements. D'autres empreintes, qui sont cachées, se révèlent profondes à la moindre occasion : n'est-ce pas l'autorité de Maurras qui préside aux disputes perpétuées autour de ce qu'on appelle une Renaissance classique ? Il a secrètement amendé beaucoup de natures bien douées ; il a imposé partout quelques éléments de son goût.

L'Occident (dans le numéro paru ces jours derniers et daté d'août 1910) publie quelques pages remarquables de M. ADRIEN MITHOUARD : *La Revanche de Boileau* ; TANCRÈDE DE VISAN, dans un article sur la *Poésie d'Henri de Régnier*, y prend le contrepied des critiques de M. Henri Clouard (qu'il a seulement le tort de ne pas nommer, puisqu'il s'occupe visiblement tout le temps de lui répondre), et porte à notre goût un plus juste jugement ; enfin, l'éloge de *Willy* y est prononcé avec sagesse, charme et profondeur par FRANCIS DE MIOMANDRE. Et ce nom nous est l'occasion de dire combien les *Petits Dialogues Grassois* parus dans **La Nouvelle Revue Française** (avril et mai) sont ingénieux, imprévus et spirituels.

Les Heures chinoises, de GILBERT DE VOISINS, parues dans **La Revue hebdomadaire** (29 avril), sont de petits poèmes en prose délicats et nostalgiques, qui voilent, sous un style choisi mais très simple, les plus profonds élans d'une âme passionnée. Jamais la hantise des cieux inconnus et l'avide tourment des voyages n'ont, depuis Baudelaire, emprunté des accents plus pénétrants :

Quel goût m'a mené jusqu'ici ? Pourquoi désirer le nouveau, s'il ne sait vous consoler dès le jour même où vous touchez sa

rive ? Là-bas, je songeais, durant les soirs d'hiver, à des randonnées héroïques sur des continents baignés par un océan que je ne connaîtrais point..... J'ai tant rêvé de ces choses que je ne puis les vivre, et, maintenant que l'occasion vient d'accomplir un de ces projets, je n'ai plus en moi la flamme qui éclairerait les paysages, qui animerait les formes, qui, dans la statue, me montrerait l'âme de son sculpteur et, dans cette pagode, la présence de son dieu.

Nous avions lu, signés de LUCIEN CHRISTOPHE, dans diverses revues, de petits poèmes généralement faciles et parfois agréables, mais qui ne retenaient guère l'attention' quand le dernier numéro de **La Phalange** (avril) nous offrit, du même auteur, deux poèmes importants et notables. Sans doute des critiques difficiles y trouveront encore de juvéniles défauts, des réminiscences trop littéraires et quelques indignes faiblesses çà et là parmi la musique des vers. Mais je veux affirmer plus haut l'enchaînement continu d'une harmonie réelle, le tremblement délicieux d'une voix pure :

Un silence divin comme un suprême adieu
Se suspend au feuillage immobile des arbres
Et la blancheur glacée et sereine des marbres
Evoque autour de moi l'immensité des dieux.
L'espace est plein d'une présence fraternelle.
A ma voix hésitante une autre voix répond,
Mais tu t'inquiètes peu des choses éternelles,
Toi qui restes, songeuse, accoudée au balcon.

Comme la goutte d'eau pèse à l'herbe qui luit,
La douceur de cette heure à ton front est trop lourde :
Tes yeux, comme un miroir, interrogent la nuit
Et tu es agitée d'une tristesse sourde.
Tu t'étonnes que nul n'ait encore connu
Jusqu'en ses profondeurs ton âme nuancée ;
Un aveu tremble au bord de ton geste ingénu...

Je signalerai maintenant un très bel article de ROBERT VALLERY-RADOT (**La Plume,** avril) sur *La Maison pauvre* de l'exquis poète André Lafon, et un poème en prose paru dans **La Revue du Temps présent**, où GEORGES VALLERY-RADOT fait naître la plus poignante émotion au moyen de la plus admirable simplicité.

ACHEM

Le Gérant : G. CLOUZOT

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot.

Sub tegmine fagi

(fragments du « livre des traductions »)

Se compose doncques celuy qui voudra enrichir sa langue, à l'imitation des meilleurs auteurs grecs et latins, et à toutes leurs plus grandes vertus, comme à un certain but, dirige la pointe de son stile ; car il n'y a point de doute, que la plus grand'part de l'artifice ne soit contenue en l'imitation : et tout ainsi que ce fut le plus louable aux anciens de bien inventer, aussi est-ce le plus utile de bien imiter, mesme à ceux dont la langue n'est encore bien copieuse et riche.

JOACHIM DU BELLAY.

1

Qu'ai-je à faire, bavard, de vos préceptes vains ?
Apprenez-moi plutôt à goûter de ces vins
Qui réjouissent l'âme et parfument la bouche ;
Ou mieux, enseignez-moi les déduits inconnus
Auxquels s'abandonnaient Adonis et Vénus
Sur les épais gazons qui leur servaient de couche.
Raoul, emplissez donc la coupe que je tiens ;
Et toi, souple amoureuse aux fraîches lèvres, viens !
Puis, tes voiles tombés, permets que je te touche.

Endormons notre cœur dans les plus doux plaisirs :
La mort, bien assez tôt, calmera nos désirs,
En posant sur nos fronts sa caresse farouche.

(*Anacréon.*)

2.

Ne t'inquiète pas du destin qui t'attend !
Ne va pas consulter l'oracle décevant :
Qu'importent les printemps qui te restent à vivre ?
Si même cette nuit, dont la douceur t'enivre,
Devait être pour toi la dernière des nuits,
Sache ne point pleurer sur tes rêves détruits.
Mon Clouard, que la vie, à ton cœur, soit sacrée ;
Mesure ton espoir à sa brève durée :
Le temps, comme le sable, échappe à notre main.
Cueille le jour, sans nul souci du lendemain.

(*Horace.*)

3.

Asseyez-vous, mon cher Monier,
Sous ce plaisant et frais ombrage.
Ecoutez le vent printanier
Agiter le jeune feuillage ;

Et regardez, dans le gazon,
Cette source qui vous invite...
Autour, des prés ; à l'horizon,
Tout l'azur qui se précipite !

Qui pourrait voir un tel abri :
Cette eau, ce saule et ces prairies,
Sans laisser un peu son esprit
Se perdre en calmes rêveries ?

(*Anacréon.*)

4.

Cruelle, que Vénus combla de tous ses dons,
Le jour où tes cheveux moins épais et moins longs
Ne viendront plus frôler tes épaules moins blanches
Ni ruisseler à flots sur tes reins et tes hanches,
Voyant dans le miroir ton visage vieilli :
— Ah ! pourquoi, diras-tu, n'ai-je pas accueilli
L'Amour qui réclamait autrefois ma chair nue,
Ou pourquoi la beauté ne m'est-elle rendue ?

(*Horace.*)

5.

...D'une main maladroite et lasse, je caresse
Le contour de tes seins humides de sueur.
Déjà, par les volets mal clos, une lueur
Matinale surprend notre double paresse.

Voici que tu t'endors, amie, avec le jour.
Dehors : des cris aigus d'oiseaux, dans le silence.
J'étire longuement tout mon corps... Somnolence...
Et je me grise de l'odeur de notre amour.

6.

Tu jurais autrefois, dans tes pleurs et tes cris,
De demeurer fidèle amante ;
Mais toujours les serments de femme sont écrits
Sur le vent et sur l'eau courante..

(*Catulle.*)

7.

Je la méprise et je l'adore !
Ne me demandez pas comment
Cela se peut ; car je l'ignore,
Hélas ! et je sais seulement
Que je la hais, tout en l'aimant !

(*Catulle.*)

8.

Je puis enfin penser à toi sans te maudire :
Le calme est revenu dans mon cœur déchiré.
Aujourd'hui que je peux, comme autrefois, sourire,
Je ne sais plus si j'ai pleuré.

JEAN-MARC BERNARD.

Les débuts de la Fanfarlo

L'orchestre préluda.

Assis sur le devant de la loge, je contemplais la salle, remplie d'une foule étincelante et parée. Les tentures pourpres, aux franges dorées, les cordons aux lourds glands de soie, les cariatides de marbre noir exaltaient les chairs lumineuses des femmes, leurs bijoux, leurs chevelures, leurs yeux.

A ma gauche, la princesse de Cadignan regardait devant elle de ses larges yeux fixes ; au souffle de son éventail de laque rouge volaient les plumes vertes de son turban. A ma droite résonnait le rire heureux de la Sanseverina, que raillait le comte Mosca ; Fabrice rêvait dans un coin. Plus loin, c'était Esther Gobseck, dite la Torpille, toute ensevelie sous des fourrures, où brillaient ses épaules pâles ; aussi, sous la frange enfantine de ses cheveux épais, ses yeux fiévreux. Elle jouait avec

les perles de son cou : et lorsque le vieux Nucingen lui parlait à l'oreille, elle se détournait et regardait Lucien.

On ne voyait de Madame de Mortsauf que son dos, nu et royal ; mais ne suffisait-il point, pour la reconnaître, du frisson qui courait parfois sur cette chair blanche ; et surtout, la tache vineuse qu'y laissèrent les lèvres de Félix de Vandenesse.

Toute dorée, Dorothée alanguissait sa beauté créole et parfumée sous d'étranges soies blanches, brodées de dragons violets ; et chaque fois qu'elle remuait ses voiles, on respirait l'odeur du benjoin, de l'ambre, et de la fourmilière, en été.

Dans une baignoire se dissimulaient d'Albert, et la blonde Rosette ; entre eux, le beau Théodore ; souvent, mordant ses lèvres minces, il regardait en face. La Fille aux Yeux d'Or, parée comme une idole, souriait vaguement de ses yeux de métal ; et derrière elle, dans l'ombre, de Marsay et Madame de San Réal causaient à voix basse.

Sur le rebord d'une des grandes avant-scènes, mélancolique, sa perruque rousse sur les yeux, et jouant avec un bouquet de tulipes, Fantasio s'était négligemment accoudé. En face de lui, le père Ubu laissait pendre sur le velours rouge son nez monstrueux ; il considérait les femmes, et ses petits yeux de goret brillaient comme des chandelles.

On entendait, à travers le son des instruments, le bruit des conversations et des rires. Le chef

d'orchestre grimpa derrière son pupitre ; et les trois coups frappés, la toile se leva lentement. Le décor représentait un jardin, avec des tonnelles et des arcs de verdure ; des figurantes y évoluaient, vêtues de costumes bizarres, ou bien presque nues. Quelques-unes, sous leurs paillettes sombres et pressées, semblaient des insectes ; d'autres, de beaux fruits. Certaines, en travesti, étonnaient ; et d'autres, grasses, roses, agitant mollement leurs mains peintes et potelées, faisaient penser à des bouquets. Le rouge de leur bouche éblouissait jusqu'au malaise : et leurs cils étaient si chargés de fard qu'elles n'avaient plus de regard, mais une sorte de reflet noir et velouté. Elles s'entrelaçaient, se courbaient, se séparaient. L'illogique de leurs costumes était une volupté de plus ; l'espace et le temps aboli, le cœur s'abandonnait aux plus merveilleux rêves.

Il se fit un remous ; les figurantes s'écartèrent en bruissant comme des roseaux. Une petite danseuse apparut. Presque nue sous des voiles transparents d'un rose évanoui, elle s'avança jusqu'au bord de la scène en tourbillonnant.

Dressant ses bras minces, elle s'étira sur place ; les muscles de ses jambes se gonflèrent. Ses hanches d'enfant ondulaient, comme ondulent les bateaux amarrés dans les ports ; vers quelles Atlantides pourraient-elles nous porter ! Elle mimait la volupté ; et semblait alors revêtir le visage secret dont l'obscur désir nous tourmente. Elle mimait

l'amour ; écartant ses voiles, le passé montrait la face ambigüe, que lui font le regret et la honte. Tantôt bondissante, et tantôt pâmée, elle retenait tous les rêves entre ses doigts fins, les serrait entre ses doigts palpitants ; et les mains ouvertes en parsemait le monde. Un dernier tourbillonnement la jeta à genoux ; le tumulte de l'orchestre s'apaisa graduellement, se tut. Aux applaudissements du public, elle tendit un visage lassé, une bouche entrouverte. Dressé hors de l'avant-scène, rouge et gonflé de désir, le père Ubu lança à ses pieds une liasse de billets ; elle s'en saisit et jeta vers Fantasio le plus tendre, le plus délicieux regard. Il ne le vit point, gravement occupé qu'il était à laisser choir, dans l'ouverture épanouie du tuba, les pétales, alternativement rouges et jaunes de son bouquet de tulipes.

Janvier 1910. FRANÇOIS FOSCA.

Je pars...

Je pars pour longtemps... La tristesse
De te quitter tombe sur moi,
Je frissonne sous sa caresse,
Elle a pris mes doigts dans ses doigts.

Je pars pour longtemps... Je te laisse
Debout, dans le printemps qui rit...
Je m'en vais sur le rail qui blesse
D'un cri d'argent l'après-midi.

Je m'en vais... Comme un parfum bleu
Le ciel dort sur la plaine entière :
Jamais reverrai-je tes yeux
De neige, d'or et de lumière.

Guy Lavaud.

LES GRANDS HOMMES
ET LEUR VALET DE CHAMBRE

Une heure chez M. Mirbeau

Je suis allé trouver M. Octave Mirbeau pour solliciter une préface, car le sort le plus misérable attend les livres qui paraissent sans une préface de M. Octave Mirbeau.

Mon frère de lait vient de terminer son premier roman ; je ne pouvais moins faire que mettre à son service mes faibles moyens et tâcher de réunir autour de son œuvre toutes les conditions d'un heureux début. L'histoire qu'il a écrite est celle de ses années d'adolescence. Elles se sont écoulées dans la paix d'un village maritime du Boulonnais, et comme aucun événement n'en troubla le cours, le récit en est d'une simplicité sublime. Mon frère de lait gardait les vaches dans les prés qui bordent l'estuaire d'un petit fleuve, et que l'on nomme prés salés. Son troupeau était modeste, mais les bêtes avaient des noms charmants. La plus vieille s'appelait Tasie, diminutif d'Anastasie, prénom

qui, je le suppose, était à la mode dans sa jeunesse. Je n'ai jamais connu l'origine du nom de Bajolu, que portait avec grâce un petit bœuf; mais une particularité visible de la robe expliquait suffisamment l'appellation de Blanchefesse, attribuée à une génisse. Le pâtre avait griffonné ses impressions tout en surveillant les ébats de ce peuple ruminant. Quand il me montra son manuscrit, il me parla de corriger certaines fautes d'orthographe, mais je le dissuadai d'en rien faire et c'est l'ouvrage brut, orné seulement de ces signes indubitables du génie, que j'ai soumis à M. Octave Mirbeau.

Le valet de chambre m'introduisit dans un petit salon tout odorant de fleurs violentes, où j'attendis l'illustre écrivain. Les peintures dont les murs étaient ornés renforçaient encore la sensation que l'on recevait des calices généreux, et la chaude intensité de ces tableaux, plus ardemment coloriés que les fleurs, marquait bien que la nature n'est qu'un piètre ouvrier, auprès des artistes que sait distinguer le goût de M. Octave Mirbeau. C'était là une atmosphère propice au génie : ma faible cervelle ne laissait pas d'en être un peu incommodée. Pour distraire un commencement de mal de tête, je feuilletai les *Souvenirs de François*, valet de chambre de Guy de Maupassant, dont le volume, récemment paru, s'étalait à portée de ma main sur un guéridon de laque. C'est à ce moment que M. Octave Mirbeau entra.

M. Octave Mirbeau accepta tout de go ma proposition. Comme je l'avais espéré, le spectacle des incertitudes orthographiques de mon frère de lait l'induisit en un délire enthousiaste. Nous parlâmes du dernier livre auquel M. Octave Mirbeau avait accordé l'honneur d'une préface :

— Euh ! Euh ! bien surfait, dit M. Mirbeau. De la lavasse, monsieur, ni plus ni moins. Un chef-d'œuvre ? Ai-je dit cela ? Parbleu ! si l'on pense à ce que produisent mes chers confrères : œufs pourris, crème tournée, viande en décomposition. Quel métier, ah ! quel métier ! Mieux vaut ramasser des bouts de cigare, Monsieur.

— Cependant, Maître, ne croyez-vous pas que... (et ici, je nommai quelques-uns de nos écrivains les plus réputés).

— Non, Monsieur, je ne crois pas ! et soudain, M. Octave Mirbeau écuma. Ses yeux lançaient la foudre hors de son visage tourmenté comme un ciel orageux. Quoi ! vous osez me parler de cet académicien, ce cuistre miteux, maupiteux et calamiteux ? Il déshonore notre profession, Monsieur. Sachez qu'il a l'audace de représenter, dans ce qu'il appelle ses drames, des nobles qui ne vivent pas de rapines, des politiciens qui n'ont pas été au bagne, des maris qui n'exploitent pas la beauté de leur femme, et des jeunes filles sans amants ! Et celui-là, vous l'appelez un poète, ce chantre essouflé de Versailles, ce raccommodeur de vieilles guitares ! Versailles ! Versailles ! Nous

savons bien qu'à Versailles les gentilshommes se mouchaient dans leurs doigts, nourrissaient dans leurs perruques un peuple de parasites, mangeaient comme des porcs et..., parfaitement, Monsieur, sur les marches des escaliers !

Le domestique ouvrit la porte et vint remettre une lettre à M. Octave Mirbeau.

— Voulez-vous attendre un instant, lui dit M. Octave Mirbeau, subitement radouci. Et avant d'ouvrir la lettre, il m'adressa encore quelques mots :

— Vous aviez bien raison, cher Monsieur, quoi que l'on puisse dire, il est certain que notre temps compte beaucoup de bons écrivains et de vrais artistes. Je le sais, je le sais : il m'est arrivé d'être dur pour quelques-uns de mes contemporains, mais j'avais des raisons que je croyais bonnes, c'est mon excuse. Et j'eus quelquefois dans ma pensée de la haine pour les idées ou les actions d'autrui. Mais elle n'a jamais pénétré jusqu'à mon cœur.

J'admirai la richesse infinie de cette âme et comment les sentiments les plus opposés se succèdent chez M. Octave Mirbeau. Il parlait avec douceur et presque avec onction. Tantôt il tenait abaissées ses paupières et tantôt dirigeait un regard brusque et qui paraissait scrutateur mais qui sans doute n'était que distrait sur le valet de chambre demeuré près de la porte, attendant les ordres.

— Vous me parliez du *Journal d'une femme de chambre,* reprit M. Mirbeau. (En vérité je ne me souvenais pas d'en avoir parlé.) Eh ! bien, c'est un livre que je renie, car il est plein d'injustice pour mes compagnons de labeur. Mais un autre motif me le rend plus détestable encore. C'est le rôle que j'y ai donné aux serviteurs. Calomnie, Monsieur, pure calomnie. J'ai su depuis les apprécier mieux.

M. Octave Mirbeau s'aperçut qu'il tenait une lettre à la main. Il me demanda la permission de l'ouvrir, jeta sur la feuille un coup d'œil rapide et dit au valet de chambre d'une voix pleine d'aménité :

— C'est bien, Joseph, je vous remercie, il n'y a pas de réponse. Et quand Joseph eut quitté la pièce, M. Octave Mirbeau se promena quelques instants de long en large, puis s'écria :

— Ah ! oui, il est rudement campé, j'ose le dire, le gent de lettres du *Journal d'une femme de chambre* ! C'est que je le connaissais bien, le bonhomme, et je sais ce qu'elle vaut, sa morale de confessionnal et sa sociologie de sacristie ! Moi qui vous parle, Monsieur, je l'ai vu athée, votre défenseur du trône et de l'autel ! En ce temps-là, il pratiquait l'adultère mondain et, de toutes ses maîtresses, il exigeait un mouchoir brodé qu'il exposait chez lui, sur une étagère, après avoir écrit dessus, à l'encre, le nom de l'ex-propriétaire.

M. Octave Mirbeau réfléchit une minute, puis il sonna et Joseph parut à nouveau.

— J'avais oublié la lettre pour le directeur du bureau de bienfaisance, lui dit M. Mirbeau. Je vous la donne sur-le-champ, c'est très pressé et se tournant vers moi :

— Vous m'excusez ? ajouta-t-il.

Il écrivit quelques mots, ouvrit son portefeuille et en tira discrètement des billets qu'il glissa, avec la lettre, dans une enveloppe. Il se leva et, tenant toujours la lettre à la main, s'approcha de moi.

— Je suis tout à fait de votre avis, me dit M. Mirbeau (sans que j'en eusse exprimé aucun) et rien n'est plus touchant que ces souvenirs sur le maître écrits par le serviteur, témoin de toute sa vie. Au moins, mon cher Maupassant aura connu un véritable dévouement. Quelqu'un l'a compris : qui de nous peut se dire compris ? Le monde ne voit que nos gestes, ne lit que nos livres, n'entend que nos discours apprêtés. Il croit que c'est le meilleur de nous que nous lui donnons. Erreur, lamentable erreur. Pour moi, si je vaux quelque chose, je suis seul à le savoir. Quelle amertume ! Qui pourrait effacer la mensongère image que le public se forme de nous ? Il faudrait pour cela avoir vécu dans notre intimité, assisté, en quelque sorte, à nos pensées les plus secrètes, deviné notre véritable nature ; conditions très difficiles à réaliser. C'est pourquoi un

livre comme celui-ci est une bien grande consolation.

M. Octave Mirbeau avait posé la main sur le livre du guéridon, et méditait profondément. Je regardai Joseph et constatai que lui aussi tenait les yeux fixés sur les *Souvenirs de François, valet de chambre de Guy de Maupassant*. Enfin M. Mirbeau secoua la tête et chassa d'un geste de la main sa rêverie mélancolique.

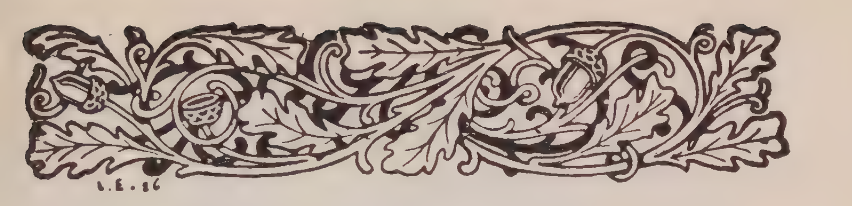
— Ah ! Joseph, que je suis distrait ! Tenez, voici la lettre pour le bureau de bienfaisance.

— Vous avez là, Maître, dis-je à M. Mirbeau, après le départ de Joseph, un vieux serviteur de fort bonne mine. Qui sait, qui sait si vous n'avez pas trouvé en lui un autre François et si...

Les sourcils de M. Octave Mirbeau rejoignirent soudain la racine de ses cheveux, ce qui plissa son front et arrondit ses yeux, devenus plus brillants. Sa bouche eut une moue ingénue et tout son visage exprima l'étonnement que l'on ressent lorsque l'on se trouve brusquement en présence d'une pensée bien éloignée jusque là de votre esprit.

— Tiens, dit-il, tiens... je n'y avais ma foi jamais songé !

ANDRÉ DU FRESNOIS.



Les Chroniques

THÉATRE

Le Divan eût pu, dans son programme, inscrire la phrase impertinente de Maurice Barrès : « Cette gazette, étant littéraire, s'occupera rarement des théâtres. »

Mais quand un de nos collaborateurs, M. JEAN-LOUIS VAUDOYER, vient de faire représenter, au Théâtre des Arts, à Paris, une pièce en deux actes, *La Nuit Persane,* qui est de la poésie toute pure, nous saisissons avec joie l'occasion d'entretenir nos lecteurs de ce spectacle charmant.

La Nuit Persane est une fantaisie légère et gracieuse qui fait penser à Banville et à Verlaine. Un marivaudage exquis s'y exprime en « vers tendres, aisés, sinueux, d'une grâce recherchée, où l'émotion s'allie sans peine à des réminiscences choisies ». Quel plaisir de voir les personnages de la comédie italienne se mouvoir dans le cadre de rêve des mille et une nuits.

Hassan, prince de Perse, s'ennuie. La princesse Jasmyde, qui l'aime et qu'il aime, s'ennuie aussi. Un vieux conteur, dont les histoires connues ne la peuvent

plus divertir, l'engage à tromper le prince qui, par malheur, entend le conseil. Le conteur paiera de sa vie de tels propos si, avant la fin de la matinée, il n'a découvert un divertissement.

Le hasard complice et la mer, qui baigne les terrasses du palais, amènent justement le plaisir attendu. Un radeau, chargé de personnages singuliers, vient d'échouer sur la grève. L'un d'eux, jeune seigneur à perruque blonde, est amené aussitôt devant le prince par le conteur qui l'annonce ainsi :

— Mais leur chef m'a suivi, fort gracieux, et s'offre,
Si je l'ai bien compris, à plier devant vous
Ce que le singe aussi doit nommer ses genoux.

LE PRINCE

Ce conteur a-t-il bu ?

LÉANDRE (*entrant, un peu dépenaillé, mais plein de superbe.*)

Il a bu moins que nous :
Pendant deux jours, la mer fut notre seul fiasque !

LE CONTEUR (*au prince*)

Le maître du radeau.

LE PRINCE

Je vois bien.

LÉANDRE (*à part, voyant le prince*)

Quelque masque !
Je tombe ici, sans doute, au temps du carnaval.
Il a de beaux colliers. Son manteau n'est pas mal.
Celui que je portais, l'an dernier, à Venise,
Avait cette couleur, mais une frange grise.

(*Au prince.*)

Mon cher masque, peux-tu m'enseigner où je suis ?

(*Il se présente et dit, assez vite :*)

Je voyage en oisif : chevalier et marquis,
On me connaît à Lucque, à Vérone, à Vicence.
Vénus et son oiseau, Cupidô qu'on encense,
Sculptés et peints, portaient le toit de mon berceau.
Mon blason est un dard perçant un cœur ponceau.
Pour les uns Lélio, pour les autres Léandre.
J'ai quitté mon palais de Strâ, que j'ai dû vendre,
Car j'avais contre moi les maris de l'endroit.
Mais leurs femmes, déjà, m'ennuyaient. — On me voit
A Rome, où je me bats contre un neveu du Pape ;
La garde me poursuit : à son nez je m'échappe,
Et je trouve à Palerme, à partir préparé,
Un navire à trois ponts, ou quatre — et tout doré.
Nous filons au petit matin. Ciel sans nuage.
Les regrets de chacun nous suivaient à la nage.
Des îles, les parfums venaient nous embaumer.
Les Sirènes chantaient la nuit, pour nous charmer.
Nous relâchons d'abord sur les côtes d'Espagne,
Où l'ombre du sultan qui vainquit Charlemagne
Nous engage à venir chez les Turcs. Nous partons :
Famagouste, Tunis, Chypre où les vins sont blonds ;
Puis la Grèce, Monsieur : les divines Cyclades ;
Cythère, où nous trouvons les Grâces bien malades ;
Lesbos, où je ne descends pas ; Athène, enfin,
Dont le port taquin a le singe du dauphin...
— J'ai comme compagnons deux valets, une amie.
Sa suivante, et enfin, je hais l'économie,
Le docteur bolonais, toujours malade en mer,
— Il me l'avait caché. — Mon habit a souffert :
J'en ai d'autres, plus beaux, dans une malle pleine.
Elle est chez ce bon vieux, grâce à qui, hors de peine,

— L'orage nous a pris au large de Corfou.
Je puis te saluer, masque au costume indou.

LE PRINCE

Vous parlez bien et vite. Ici, dans nos usages,
Nous parlons lentement, pour avoir l'air de sages...

Ainsi voilà, à la Cour de Perse, Silvia et Léandre, Arlequin, Colombine, Brighella et le docteur bolonais.

Naturellement, la plus simple intrigue se noue. Le prince Hassan s'éprend de Silvia, la princesse Jasmyde écoute Léandre. Arlequin et Brighella courtisent Leïlah, la tendre suivante de la princesse ; Colombine agace un nègre magnifique et le docteur enseigne au conteur la science des plantes.

Nous sommes dans un pays enchanteur ; ce ne sont que flûtes, jets d'eau et rossignols. Chaque couple, devant nous, exhale sa langueur ou chante son plaisir :

LÉANDRE

Comme les rossignols sont amoureux ce soir !
Ils ont vaincu les vents, les jets d'eau et les flûtes,
Et le chœur bienheureux que leurs voix exécutent
Tresse au-dessus de nous comme un toit de chansons.

JASMYDE

Léandre, écoutons-les, et suivons leurs leçons :

Chacun de ces oiseaux est épris d'une rose.
Tandis que le parfum de la fleur monte à lui,
Pour convaincre, il invente un poème inouï
Où tremble son cœur pur et sa voix virtuose.

Il submerge le bois sous les transports qu'il ose.
La terre en est troublée et le ciel réjoui,

Et, par son chant, comme la fleur épanouie,
Il enfle son amour jusqu'à l'apothéose.

Parfois, la rose étant rebelle à ses accents,
Le rossignol, navré, redouble ses présents :
Il fait pleurer tout le jardin, tant il est triste.

Et l'on trouve au matin, souvent, mort de douleur,
Mais brûlant d'un désir dont la flamme persiste,
L'oiseau qui, pour cercueil, a l'insensible fleur...

Des baisers et des serments s'échangent. Silvia est bien près de rester en Perse, attachée par des chaînes de diamants et de perles ; Jasmyde bien près de fuir avec Léandre. Mais nous savons bien que Silvia et Léandre ne se peuvent quitter. Il leur suffit d'évoquer le passé, de rappeler des souvenirs et de rejouer en quelque sorte leur éternelle comédie, pour que le charme des anciens jours amollisse leurs cœurs :

LÉANDRE

Au cœur de la lagune,
Sur le campo San Stin, non loin du Rialto,
Se trouvent trois maisons faites pour l'imbroglio
Classique. L'une au fond est presque luxueuse ;
Sous le balcon forgé la porte est sourcilleuse.
Ton père Pantalon, que l'on nomme parfois
Géronte et plus souvent Cassandre, tous les mois,
Au pène et au loquet ajoute des serrures.
Soins superflus ! A l'aube, il découvre aux ferrures
Quelque bout de dentelle, un lambeau de ruban
Dont il reconnaîtra le zinzolin changeant
Aux nœuds qu'à son habit de velours rose porte
Le séduisant voisin dont il heurte la porte
Côté cour, ou mieux, contre qui côté jardin,
Il va chercher le procureur que Mezzetin

Rosse, raille, meurtrit, embobine et désarme.
On se bouscule. Un peu de désordre. Vacarme ;
Spectateurs dans la rue et bourgeois aux carreaux ;
Près d'Arlequin tremblant, Briguelle est un héros ;
Et pour qu'au gré de tous se termine l'affaire,
Avec son greffier sourd, arrive le notaire,
Que toujours deux témoins accompagnent à pic :
Union. Baise-mains. Compliment au public.

SILVIA (*presque malgré elle*)

Mais parfois Pantalon, au lieu d'être mon père,
Est un barbon dont l'appétit me désespère :
Il veut toujours, demain, m'épouser. Je le hais.
Industrieux, léger et beau, toi, tu me plais.
Je te vois grâce à Colombine, ma complice.
Nous trouvons, pour tromper Cassandre et sa police,
Quelque tour merveilleux qui ne rate jamais ;
Lorsque soudain, tartare, algonquin ou maltais,
Un pirate survient, qui conte que ton père
Est mon barbon, auquel tu fus volé naguère :
Cassandre avec un pleur verse son million ;
Musique ; cris ; et, de rechef, tabellion.

Léandre et Silvia fuient ensemble. Délaissés, le prince et la princesse s'aperçoivent qu'eux aussi sont nés l'un pour l'autre.

Ainsi se termine cette comédie, où M. Jean-Louis Vaudoyer a su artistement unir Venise à la Perse, le rêve élégiaque à la folie, le rire du plaisir aux yeux embués de l'amour.

H. M.

LITTÉRATURE

Jacques Bainville : *Louis II de Bavière.* Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1911.

Les lecteurs de notre âge, — et M. Bainville est de bien peu notre aîné, — ne sauraient oublier le succès de la première édition de ce livre. Tous ceux qui aimaient Barrès, le rêve héroïque et les belles fièvres des âmes ardentes fêtèrent ce roi Wagnérien qu'un auteur de vingt ans faisait revivre devant nous. Cette nouvelle édition, qui fut complètement refondue, réveille nos sentiments d'alors, et nous admirons mieux encore, avec l'exacte psychologie du héros, la mesure et le ton si juste qu'a su garder M. Bainville sur un sujet si fougueusement déréglé. H. M.

Robert Scheffer : *Plumes d'oies et Plumes d'aigles.* Paris, « Pan », 1911.

Les petits pamphlets de M. Robert Scheffer, — car, sauf deux, toutes les *figures littéraires* de son livre sont de cruels pamphlets, — ont ces qualités primordiales : la franchise, le courage et la rapidité du trait. Sans doute quelques réserves s'imposeront pour chaque lecteur ; mais certaines sympathies froissées ne m'empêcheront pas de dire que ce recueil alerte et méchant est une œuvre amusante et souvent de justice, H. M.

Vicomte Joseph de Bonne : *La lumière de Sicile.* Paris, Perrin, 1911.

Un noble amateur, instruit et distingué, a rédigé les souvenirs appliqués d'un voyage en Sicile. Palerme,

Syracuse, Agrigente, Messine et Taormine ont toujours pour nos oreilles leur musique enchanteresse, et ces notes se lisent avec agrément.

P. A.

Edouard Deverin : *Flânes.* Paris, 1911. — **D.-J. Debouck :** *Vies agrestes.* Bruxelles. Vromant, 1911.

Il est vraiment trop de mode aujourd'hui de livrer au public de petits tableaux d'une observation minutieuse et d'une inspiration bien courte. Jules Renard amusa les oisifs, et fit réfléchir aussi quelques délicats. Mais malgré tout leur charme *les histoires naturelles* de M. Debouck nous semblent des redites, et sa *campagne* fragmentaire nous est également connue.

Les croquis de M. Deverin sont aussi d'un rêveur et d'un artiste. Il sait voir avec netteté et sentir avec une acuité précieuse. Son petit livre se lit avec plaisir. Mais ne conviendrait-il pas de conserver dans les tiroirs ces excellents exercices littéraires ?

P. A.

LES ROMANS

Pierre Mille : *Caillou et Tili.* Paris, Calmann-Lévy.

Si nous devions, à propos de chaque nation, citer les écrivains contemporains qui en résument le mieux les qualités essentielles, nous citerions, sans nul doute pour notre pays, Anatole France et quelques autres, mais nous n'aurions garde d'oublier Pierre Mille.

Où trouver, en effet, si l'on s'en tient aux livres d'une véritable tenue littéraire, un type plus français

que le soldat Barnavaux tour à tour héroïque et blagueur, enthousiaste et ironiste, alliant le plus lucide bon sens à la plus sincère générosité? Caillou et Tili, les deux derniers venus dans l'œuvre de Pierre Mille, sont encore deux petits français bien typiques, bien que le monde dans lequel ils nous transportent soit fait pour déconcerter un peu les lecteurs habitués à suivre, par « la vaste terre », les traces du nomade Barnavaux. Heureusement, l'auteur s'est glorieusement tiré d'un sujet entièrement neuf où l'on pouvait craindre qu'il ne trouvât pas l'emploi de ses qualités habituelles, et l'attrayant manuel de psychologie infantile qu'il nous présente n'est pas moins fertile en observations étonnamment justes qu'en peintures d'une pénétrante poésie. Il y a dans ce livre des pages délicieuses sur le printemps, sur la vieillesse, sur l'aube de l'adolescence, sur l'âme puissamment imaginative en même temps qu'exquisement sensible des enfants.

Pierre Mille, d'ailleurs, ne fait pas qu'analyser, il conclut aussi et il serait à désirer que les maîtres qui, trop souvent, sous prétexte de discipline, s'emploient à détruire chez l'enfant les qualités innées les plus précieuses, relussent de temps à autre l'épisode du canard et de la poule, sur lequel s'achève le volume. Mais il est des qualités de finesse psychologique qu'on n'acquiert pas, non plus que le don de s'exprimer dans cette langue à la fois simple et limpide qui passe pour caractéristique des livres français et qui appartient tout au moins, sans conteste aux livres de Pierre Mille.

JEAN MARIEL

Gustave Hainaut : *Une crise religieuse.* Paris, Sansot, 1911.

Ce roman d'une prolixité et d'une confusion déconcertantes a les mérites de sincérité et de *vérisme* qu'on attend d'une autobiographie. On regrette la puérilité des idées religieuses du héros : une âme assez vulgaire, en somme. Un effort réel, mais manqué ; un roman, même d'idée ou d'observation, doit être une œuvre d'art toujours.

P. A.

Alice Berthet : *Les expériences d'Asthénéia au jardin de la Connaissance.* Paris, Gastein-Serge.

En dépit de Han Ryner, qui a sans doute ses raisons, — ce livre nous ferait haïr l'hellénisme, la sagesse et les femmes, — toutes choses excellentes d'ailleurs ! Mais ne généralisons pas si vite.

F. S.

HISTOIRE

Réquisitoires de Fouquier-Tinville, publiés avec une introduction, des notes et des commentaires par **Hector Fleischmann**, Paris, Fasquelle, 1911.

M. Hector Fleischmann s'est attaché à la réhabilitation de Fouquier-Tinville. En marge de ses éloquents plaidoyers historiques, il a déjà publié bien des papiers inédits propres à éclairer ce procès.

Aujourd'hui il publie un choix des réquisitoires du célèbre accusateur public, et les fait suivre des mémoires justificatifs que rédigea Fouquier-Tinville durant sa détention.

Ces pièces suffiront-elles à reviser l'opinion presque unanime sur le farouche terroriste ? Même après avoir lu ce livre il est permis d'en douter, mais non de l'intérêt historique considérable de cette publication.

P.

LES POÈMES

Daniel Thaly : *Le jardin des Tropiques.* Paris, « Le Beffroi », 1911. — **O. W. Milosz** : *Les Eléments.* Paris, « l'Occident », 1911. — **Marcel Millet** : *Le Compagnon aux Images.* Paris, l'édition libre, 1911. — **J.-F. Louis Merlet** : *La Chanson des mendiants.* Paris, l'Edition libre, 1911. — **Pierre-Charles Jablonski** : *Au Réveil de la Vie.* Paris, Figuière, 1911. — **Baronne Marie de Blonay** : *La Moisson du Passé.* Paris, Sansot, 1911. — **André Lamandé** : *La Madone Brisée.* Paris, « la Revue des Poètes », 1911. — **Omer de Vuyst** : *Petites Scènes.* Bruxelles, « Le Thyrse », 1911. — **Cha-Cha Vana** : *Œuvres complètes.* Paris, Dorbon ainé.

Il est peu pour nos cœurs nostalgiques, avides, en rêve tout au moins, d'aventure et d'horizons nouveaux, de poésie plus capiteuse et plus attachante que celle qui célèbre les mystérieuses et tièdes Antilles en fleurs.

Ce goût de l'exotisme qui nous a fait chérir tant de vers de Baudelaire et de Françis Jammes, et dont les strophes harmonieusement sonores de Pierre Camo réveillaient l'intensité, est particulièrement ravivé et satisfait à la lecture des poèmes de Daniel Thaly.

Les amis du *Divan* connaissent déjà cette poésie

ardente et triste : jalouse de la beauté inviolée de ses archipels, mais que parfois le souvenir furtif des paysages européens attendrit. Ce très beau poème, *l'Ile en feu*, pris au hasard, montrera mieux que des commentaires superflus le talent chaleureux et sincère de ce très pur poète :

Soleil, voici ton ciel et voici tes royaumes :
Les horizons bleuis dans ta chaude clarté
Et l'archipel où fleurit l'île aux purs aromes
Dans le ruissellement de ton plus bel été.

Sur ses monts éblouis, inconnus de la neige,
Vibre un azur pareil à celui de la mer,
Et les hautes forêts que leur ombre protège
Sont les verts paradis des voyageurs de l'air.

C'est ici que tu fais chanter sur les rivières
Les tiges des bambous et des filaos bleus,
Et que les hauts palmiers aux colonnes sévères
S'endorment dans l'éther des mornes lumineux.

Tu traînes tes rayons sur ses gorges sauvages
D'où la voix des torrents frissonne vers l'azur,
Quand, parmi la splendeur mouvante des feuillages,
La force végétale éclate dans l'air pur !...

Mais c'est pourtant au cœur de cette île embaumée
Que la fièvre croupit dans les marais dormants,
Et que, sous les reflets de sa flore charmée,
Se cache le venin sinistre des serpents.

Et c'est aussi sous son beau ciel plein de lumières,
Où, comme un fleuve d'or, de l'aube au soir, tu luis,
Que les cyclones fous, répondant aux cratères,
Troublent de leurs échos le silence des nuits...

. . . .

M. Milosz prend prétexte de quelques éléments de la nature pour ordonner son rêve et animer son désir. Il dit à la lune avec une mélancolique noblesse :

Comme une pâle main se pose avec amour
Sur un beau front en proie à l'amère pensée,
Permets que je caresse, ô ma sœur délaissée,
Ton visage attristé par la fuite du jour.

Et sa pensée se déroule aussi mélodieuse et toujours choisie au cours de ces poèmes un peu froids comme un diamant choisi, et sans tache comme lui.

La poésie de M. Millet est déconcertante, souvent vulgaire, sans retenue, sans choix, elle offre néanmoins presque à chaque page des qualités descriptives toujours attrayantes et souvent charmantes. Trop d'influences, trop d'amitiés complaisantes et point assez de travail et du noble souci de l'art. Tel quel ce volume cependant se lit avec joie, car on y découvre, en plus d'un talent souple, des yeux qui savent voir et une âme qui sait comprendre et surtout sentir.

Ce sont peut-être précisément les qualités sociales du livre de M. Merlet, qui plaisent tant à M. Emile Verhaeren, qui me causent à moi le moins d'enthousiasme. Un appel à la justice comme au bonheur universel, des pleurs sur la douleur du monde et des cris de pitié gâtent à mon sens des vers parfois chanteurs et expressifs.

M. Jablonski nous livre de petites notations qui veulent se dépasser elles-mêmes et qui sont puériles d'être mal élucidées. Mais surtout leur rythme pénible et vague déçoit plus dans les pages qui prennent la

forme de vers que dans celles qui se servent d'une prose ordinaire et où émergent çà et là des impressions fraîches et agréables.

Et parce qu'une comtesse, et qui a du génie, a publié des vers, nous allons voir tout le Gotha et toutes les gothons nous inonder de leurs productions. Aujourd'hui la baronne Marie de Blonay écrit des lignes de ce goût :

Mais fuyez l'homme à la Barbe
Bleue à son menton,
Plus mauvais que la rhubarbe...

Même dans une ronde enfantine, la rime est imprévue. Mais on peut citer au hasard :

T'avoir, te posséder... oh ! quelle plénitude !
Quelle fleur merveilleuse au bord de mon sentier,
Quels accents pour charmer la morne solitude
Et quel bonheur, enfin, qu'on ne craint pas entier !

Quelle aménité exiger d'un critique qui vient de passer deux heures sur de semblables grâces ?

La scène dramatique en vers de M. Lamandé, ainsi que les trois que nous offre M. de Vuyst, peut bien être supportable à la scène. Mais dans un fauteuil le spectacle ne vaut pas le prix du billet. J'ai repris Musset.

Du moins ai-je fini ma soirée en riant un peu aux drôleries de Cha-Cha Vana. La mode est à ces mystifications qui ne trompent plus personne depuis Adoré Floupette. Hier Kangourou, Mlle Meister et aujourd'hui Vana, c'est trop. Evidemment un jeune homme

spirituel s'est amusé à ce dernier livre. Mais les meilleures plaisanteries ne doivent pas s'éterniser. Je supplie l'auteur de ces blagues, M. A. M. P., qui a du talent et qui l'a bien montré, d'en faire à l'avenir meilleur usage.

H. M.

REVUE DES REVUES

M. André du Fresnois, dans **La Revue critique des Idées et des Livres** (25 mai), consacre à *Jules Lemaître* un article copieux dont nous voudrions parler plus longuement si la place ne nous manquait. Cette très belle étude envisage rapidement, mais en traits nets et profonds, toute la complexité souple et forte de l'auteur des *Contemporains*. En voici du moins la conclusion émouvante :

Il est aussi difficile de donner une idée détaillée d'une œuvre comme celle de Lemaître, que de décrire toutes les teintes d'un ciel mouvant de nos climats. Rien ne peut suppléer à la lecture pour connaître cette pensée complexe, nuancée, glissante, et qui embrasse à la fois tous les aspects des choses. . . . .

Et pourtant, ces beaux paysages que sont les livres de Lemaître ont, malgré leur diversité, je ne sais quoi par où ils se ressemblent entre eux et diffèrent de tous les autres. Un paysage, c'est toujours de la terre, des arbres, de l'eau ; mais c'est surtout la lumière répandue sur tout cela. Reprendre les livres de Lemaître sur les rayons de la bibliothèque, c'est comme si l'on allait revoir un lieu familier, dont la nostalgie vous étreint, et tout enveloppé d'une lumière douce et bienfaisante aux yeux. Ils correspondent à un état de notre sensibilité. Ils ne laissent jamais déçus ceux qui cherchaient en eux une expression concrète du génie de notre race. Et si nulle formule ne peut expliquer leur charme, il ne cesserait d'être senti que le jour où le nom de la France n'évoquerait même plus un souvenir.

Nous trouvons encore, sous la plume de M. André du Fresnois, dans **La Grande Revue** (28 mai 1911), un article de la plus haute importance touchant la *Conversion de Huysmans*. En plus des qualités spéciales de leur auteur, c'est-à-dire cette clarté, cette finesse, ce sens critique si juste que nous avons souvent loués en lui et qui sont si rares de nos jours — l'intérêt considérable de ces pages, pour la

genèse de *Là-Bas*, provient de ce qu'elles s'appuient sur des documents inédits : les lettres de Huysmans à Mme de C...

Au même numéro de la même revue, nous lisons également, avec le plus vif plaisir, les pages de M. PIERRE HEPP sur une *Académicienne au XVIIIe siècle* : Rosalba Carriera, pastelliste italienne dont la carrière fut exceptionnellement brillante et qui aurait eu la gloire de convertir au pastel notre célèbre La Tour. Rosalba fut reçue à l'Académie Royale de peinture le 9 novembre 1720.

Les Tablettes consacrent leur numéro de mai à *Francis Jammes.* Nous nous réjouissons au *Divan* de cet hommage auquel nous nous associons pleinement. Des fragments choisis de l'œuvre du poète et des vers inédits sont précédés de nombreuses et toutes louangeuses opinions : nous remarquons surtout la page exquise de COLETTE WILLY, celles de CH. DE BORDEU, EDMOND PILON, ALBERT-FLEURY et le poème de MICHEL ABADIE. Oui, tous les rires de ceux qui n'entendent pas Jammes ne nous empêcheront pas de répéter la parole de Gide : Quand on le lit, il semble que lui seul est poète.

A lire dans **Les Feuillets** (mai) un noble fragment de poème par RENÉ DE WECK et sur *Les Délices de l'Italie* des notes de JEAN-LOUIS VAUDOYER aussi délicieuses que leur sujet.

JEAN-MARC BERNARD parle avec admiration et piété, dans **La Vogue française** (1er mai), de *Louis Le Cardonnel,* trop méconnu de nos jours. Et sa critique encadre le plus heureusement du monde de beaux vers du poète.

Des vers agréables aussi dans **Poésie** (printemps 1911), par EDMOND PILON, TRISTAN DERÊME et GEORGE GAUDION. M. JEAN FLORENCE y disserte avec éloquence sur *L'Art et la Vie*, comme il parle sagement de *L'Amour* dans le numéro 1 de la deuxième série de **La Belgique française.** Ce premier numéro d'une revue rénovée est d'un heureux effet.

ACHEM

Le Gérant : G. CLOUZOT

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot.

Nostalgies Françaises

Aux plus beaux yeux de France.

I. L'Adieu

Tandis que le printemps voluptueux ramène
Sous le ciel de Paris le sourire des fleurs,
Je pars, seul, loin de vous, le cœur chargé de peine,
Vers des climats lointains et des ciels sans douceur.

Mais, tout me parlera de vous dans le voyage :
Et les vols éperdus qui planeront sur l'eau
Et l'horizon où passera dans un halo
Votre profil, vague et lointain comme un nuage.

Les brises de la terre, où flottera parfois
L'odeur mélancolique et lointaine des bois,
Du jeune Avril m'apporteront une caresse.

Et, sous le grave azur des soirs harmonieux,
Mes yeux s'attendriront à regarder sans cesse
La mer dont la couleur est celle de vos yeux.

Paris. Avril 1908.

II. Sous le ciel des Antilles

Qui m'eût dit, par ces jours débordants de lumière
Où mes yeux pouvaient voir presque chaque matin
Votre jeunesse en fleur dressant dans un jardin
La belle pureté d'un marbre de Falguière,

Que plus tard vous croisant par une froide nuit
Dont le vent animait la neige et la tristesse,
Je sentirais soudain se fondre mon ennui
Et fleurir à sa place une immense tendresse ?

Qui m'eût dit qu'aujourd'hui je pleurerais vos yeux
Et votre pur profil un peu mélancolique
Par delà les déserts des grands océans bleus,

Et que sous les beaux soirs d'une île des Tropiques
Les brumes de la mer et de l'éloignement
Me rendraient votre charme encor plus émouvant ?

III. L'Aveu

Par ces soirs antillais si vastes et si bleus
Où les flots apaisés expirent sur les grèves,
Si de tous les regards qui sont chers à mes rêves,
Les vôtres sont ceux là qui m'émeuvent le mieux,

Ce n'est pas seulement parce que sur la terre
Nul front ne fut jamais plus beau que votre front,
Que votre fraîche voix rêve dans le mystère
Et qu'un automne coule en vos beaux cheveux blonds.

C'est encor et surtout qu'à travers les magies
Des prismes de la mer et de la nostalgie
Je vous aime bien mieux, ô charme de mon cœur,

Vous que j'ai dû quitter par un soir de tristesse,
Alors qu'en un printemps tout chargé de tendresse
L'arbre de mon amour était à peine en fleur.

IV. L'Inutile Paradis

Beaux pays reflétant le triomphe suprême
D'une riche nature aux vibrantes couleurs,
Océans toujours bleus, forêts toujours en fleurs,
Paysages heureux, ce n'est plus vous que j'aime !

Je préfère à présent aux arbres toujours verts
Ceux des ciels tempérés dont l'éclat s'humanise
Quand aux jours vaporeux où sanglotte la bise
L'azur prend la couleur des yeux qui me sont chers.

Ce soir, pour apaiser la peine dont je souffre,
Au lieu de ces palmiers coupant un ciel de soufre
Sur qui flambent les feux de l'éther aveuglant,

Que ne puis-je en un parc où rêve le silence
Suivre des yeux sur l'eau rêveuse d'un étang
Le vol des feuilles d'or d'un peuplier de France.

V. Matin de Juin

Les colibris frôleurs pillent les flamboyants,
Des bougainvilias violâtres et roses
Allument sur la mer des jardins ondoyants
Des îlots où le vent met des métamorphoses.

Le soleil s'est levé. Les montagnes sont roses.
Un rayon jaune anime un grand eucalyptus
Qui dans l'air enivré par les fleurs d'un cactus
Balance doucement son feuillage morose.

Le vol d'un large oiseau traverse le ciel vert
Et je serais heureux de vivre en ce jour clair
Si soudain mon amour ne souffrait de l'ivresse

De préférer sous l'or de ce jour radieux
Aux matins lumineux que Juin fleuri caresse
Les crépuscules flous qu'on voit dans vos yeux bleus.

VI. Nostalgie de l'Automne

Reverrai-je aux clartés d'une après-midi blonde
Fontainebleau rêver au miroir des étangs,
A Versailles tourner de nostalgiques rondes
De feuilles qu'on croirait des souvenirs flottants ?

Reviendrai-je jamais m'asseoir sur une roche
De la belle forêt qui rêve à Chantilly
Aux mois où sous le vent plus frais dans un taillis
La plainte d'un oiseau dit que l'hiver approche ?

O mon charmant Amour, que ce doute est cruel !
Surtout lorsqu'en un songe où mon cœur vous admire
J'associe au regret d'un adorable ciel

D'Octobre sur un parc engourdi de silence,
Le solennel regret de votre beau sourire
Dont le charme est celui de l'automne de France.

VII. Septembre

Voici le plus doux mois des climats tempérés :
Septembre blond, propice aux tristesses sans cause,
Septembre où sur les bois et les parcs mordorés
Le ciel plus pur s'émeut de la mort d'une rose.

Mais ici c'est toujours le même été vainqueur :
Nulle ombre n'a voilé le visage des choses ;
Rien ne fait pressentir les suaves chloroses
De la saison si chère aux angoisses du cœur.

Ce soir, qu'un crépuscule attendrissant se lève
Sur le lointain pays que regrette mon rêve
Reflété par les eaux mauves de ses étangs,

J'évoque longuement l'automne aux brumes grises,
Où pour ceux qui n'ont plus d'espoir dans le printemps
Les deuils de la forêt et du cœur s'harmonisent.

VIII. Devant la Mer

Pour distraire mon cœur qu'un souvenir tourmente,
Je suis allé m'asseoir sur un morne élevé
D'où l'on entend, mêlée à la brise odorante,
La plainte qu'aux rochers dit le flot apaisé.

D'ici, je vois la mer luire à perte de vue.
Nostalgique, un vapeur s'éloigne à l'horizon.
A mes pieds Roseau dort dans la lumière crue ;
Je distingue le toit blanc de notre maison.

L'odeur des citronniers voyage par les grèves
Et le regret des yeux qui sont chers à mes rêves
Sous l'azur matinal est un peu moins cruel.

O mon cœur, qu'ils sont purs ces calmes paysages
D'où je vois se dissoudre en la clarté de l'air
L'aquarelle éphémère et molle d'un nuage !

DANIEL THALY

Roseau (Dominique) (1909-1910).

Charles Demange [1]

Charles Demange est mort à Epinal, le 21 août 1909. Il avait vingt-cinq ans. D'un peu loin, il nous semble d'abord un déraciné : mais non point tant d'une terre natale qu'il n'a cessé de chérir, que d'une croyance assez sûre *(axiome, religion, ou prince des hommes...)* et qui lui eût donné la force de vivre. Il ne sut point porter le poids accablant de son désir.

Des renseignements plus précis, il est vrai, rehaussent singulièrement, en en dévoilant toute la complexité, cette attachante physionomie.

Charles Demange n'était guère que l'auteur d'un petit livre, lorsque le bruit de sa mort tragique nous parvint. Mais ce petit livre — émouvant et d'une cruelle beauté, en dépit de quelque recherche, — autant qu'une illustre parenté, nous faisait attentif aux gestes de ce jeune homme prédestiné. Dès lors, nous le plaçâmes au rang de ces jeunes victimes du destin dont l'infortune

(1) Charles Demange : *Le Livre de Désir*. Paris, *Mercure de France*, 1909. — Charles Demange : *Notes d'un Voyage en Grèce*, H. C., 1910. — *Le Souvenir de Charles Demange*. Paris, *Mercure de France*, 1911.

accroît le charme de leurs livres : Maurice de Guérin, Jules Tellier, Jules Laforgue, Jean de Tinan, Olivier de la Fayette...

Des mains pieuses depuis nous ont livré des pages inachevées, de simples notes... Et ces fragments, hâtivement improvisés, où des éclairs soudains illuminent profondément la nuit d'une pensée en suspens, nous ont bien prouvé que Demange méritait cette place et ces compagnons choisis.

Voici le temps où nous allons, une fois encore, rappeler un anniversaire et raviver des regrets. Nous rouvrirons ses livres pour admirer combien Charles Demange tire de lui-même ces illuminations imprévues qui, à propos d'une réminiscence, transfigurent un sujet et la façon de l'envisager, et combien, suivant la parole de son ami M. Léon Bernardin, il « associait les villes et les paysages à sa vie ».

Une épigraphe de Sophocle au seuil du *Livre de Désir* est là, en quelque sorte, pour nous donner le ton : *C'est toi-même, garçon trop sensible, qui te condamnes à souffrir.* Nous ne serons donc pas étonné devant la douloureuse angoisse de ce petit recueil où sont analysées les impressions d'un adolescent trop tendre et qui ne saurait goûter impatiemment la vie que les yeux délicats d'une amie ne la lui reflètent :

Comme à l'entour du moindre geste, l'espace aussitôt s'organise !

On devine dans ces pages la plus grande sincérité ; on y rencontre les souvenirs rapides d'une petite enfance lorraine, ainsi s'explique la formation du héros qui n'est autre que l'auteur : tout le volume n'est que la transposition de ses sentiments. Nous aimons y voir la subtilité de Stendhal, gonflée des émotions de René...

Au matin, monsieur, le grand souci c'est de connaître si le brouillard tombe ou s'élève. Il en dépend que la journée soit lumineuse. Ainsi de l'éveil de l'âme... Mais des prières, ne fût-ce que d'autrui, s'associent à l'aurore. A la jeunesse, si elle hésite, qui donc s'associera ?

. . . .

Quand nous découvrons l'amour, ses jeux si précis, nous ne gardons du monde que de vagues impressions, je ne sais quelle chaleur, quelle lumière... Nous nous connaissons dans l'âme une sécurité, mille délicatesses qui ne se nomment pas plus que les traits du visage et les rides aux paumes de nos mains.

. . . .

Inquiet de désir, d'impatience, soucieux de tout atteindre, sans que, pour l'en approcher, on lui abîme rien, Jean ne se laissait pas conduire. Maladroit encore à se mêler dans la vie, il ne paraissait guère la discerner à Rome sous tant d'abandon et de magnificence.....

C'est là un des livres les plus curieux sur Rome ; et tous ceux qui connaissent bien la ville éternelle et sont imprégnés de notre sensibilité moderne

ont reconnu à la synthèse de Charles Demange les plus hauts mérites d'acuité, de justesse et d'harmonie dans le raccourci de sa vision fiévreuse.

Un malaise intolérable reste au lecteur avide de lumière et de perspective quand il a fermé ces pages. Jean, le héros de cette inquiète histoire, suit partout un désir effréné, il cherche à satisfaire une sensibilité souffrante par les débauches de son imagination. Nul point d'appui, nul guide qu'une énergie désemparée : *il se débat.*

Nous n'insisterons pas sur les obscurités d'un style recherché, où des incorrections sont voulues pour mieux exprimer la tension de nerfs trop exquis. Et si une extrême concision de pensée rend le récit des amours de Jean et de Dorietta assez peu clair, on doit justement lui appliquer ce que M. Charles Maurras disait, en 1894, du premier livre de Barrès :

> Ça été le chef-d'œuvre de l'écrivain adolescent de n'avoir point éclairci, quand il l'eût pu faire aisément, cette obscure génération de désirs, d'amours et de songes qui travaillent à composer la sensibilité d'un homme jeune aux alentours de la vingtième année. Ajouterai-je que cette indécision donnait au livre un nouveau charme ?

Oui, sans doute, un nouveau charme pour le premier livre d'un adolescent, mais les œuvres futures devaient montrer plus de hardiesse et de perfection.

Hélas ! nous ne connaîtrons désormais que la première ébauche de ces œuvres en préparation que la mort a laissées inachevées. Ainsi, ces *Notes d'un Voyage en Grèce*, qui sont des « instantanés d'émotion ». Et cependant, on y découvre un accent si personnel et si vif, qu'à propos d'elles un jeune homme, précisément de l'âge de Charles Demange — et un de ceux aussi qui montrent le mieux de semblables dons heureux et une semblable et perspicace vivacité d'esprit, — M. André du Fresnois, a pu écrire ces lignes :

Ces *Notes d'un Voyage en Grèce* sont véritablement des notes, et l'on y pourra trouver l'expression spontanée d'une sensibilité très riche et d'une intelligence déjà et singulièrement mûre. Pour ma part, je préfère à tout ce qu'avait écrit Charles Demange quelques-unes de ces pages, où, en dépit de phrases inachevées, la personnalité de l'auteur apparaît complète. On le voit qui subit les contacts du monde et en tire des sensations aussitôt transformées au laminoir de l'esprit. A coup sûr, la version définitive de cet ouvrage eût constitué l'un des livres les plus originaux que nous possédions sur la Grèce, ou plutôt à propos d'elle.

Dans ces pages, en effet, que la Grèce dicta à Charles Demange, on saisit tout ce que sa culture avait d'étendue et de profondeur. Quel beau livre vraiment eût été ce voyage si l'auteur avait pu lui donner sa forme achevée ! Comme on sent que cette méditation, à propos des vestiges hellènes, eût débordé son cadre et embrassé l'univers entier !

Mieux que tout commentaire, quelques citations aideront ici notre pensée, qui est de faire partager notre admiration pour Charles Demange en le faisant mieux connaître :

> C'est un thème insolent et dur, difficile à supporter, que la jeunesse : son chant, qui ne retombe pas, est le plus analogue au sommet de l'Acropole.
>
> On peut bien accumuler les rocailles à l'entour de ce rocher ; les Romains l'ont fait ; et nous sentons bien que tous nos voyageurs y ont passé leur séjour...
>
> Je me souviens qu'à un carrefour de Morée, au sommet d'un col, on me signala l'endroit maudit : depuis cinquante ans, tout passant y chargeait de pierres le cadavre d'un méchant homme.
>
> Moi je laisse aux agoyates, à ceux qui veulent conduire les bêtes et les hommes, qui ont donc besoin d'une moralité, le soin de recouvrir le crime ; mais je sens que, d'accumulations semblables, ma naïve jeunesse rebondit.
>
> Combien cela est singulier ! Depuis cent années déjà, la France envoie tous les ans quelques jeunes gens distingués en Grèce : tous se mettent de graves habits de professeur ; ils font bien leur métier, ce qui est de la jeunesse : mais ils ne disent pas quels chevreaux ils furent sur tous ces rochers...
>
> Qu'on est heureux, ici, d'être un arbre sans fruit encore : on bénéficie du soleil ; mais nul poids ne vous pèse : on ne se prête pas à faire sa courbe encore...

Après cette affirmation d'une frémissante et orgueilleuse jeunesse qui ne craint rien tant que

d'être asservie, ces prémisses volontaires de tout le drame déréglé qui se jouait dans ce cœur, relisons maintenant ces phrases plus intimes encore où s'exhale la détresse d'une âme impuissante à se comprendre elle-même :

J'ai passé de longues après-midi, sur les bords d'une vanne large, haute, qui s'épandait sans murmure au bas de vignes et de minces peupliers : où, dans quelle province française ? qu'importe. — Je ne suis point de ceux qui consentent à suivre des esclaves parfumées ; tout ce que l'on me présente m'éloigne autant qu'un parfum violent sur un beau corps qui, tout à l'heure, m'attirait. — Je consens que l'homme serve la femme, et son propre cœur : il ne doit demander aux choses que deux ou trois minces contacts ; nulle diversité n'est qu'en lui ; et ceux qui disposent avec trop de soin de multiples images, peuvent bien nous émouvoir plus aisément : ils ne nous enrichissent pas — toute vraie richesse est dans le cœur de l'homme ; il ne doit aimer dans les êtres que des allégories. — Les misérables qui veulent ce qu'ils appellent de la logique, du continu dans nos âmes ; et, pour cela, organisent le monde !... J'ignore s'il est un ordre dans le monde ; je devine surtout qu'à ce compte, il en est mille : d'ailleurs, ne savons-nous pas que la chose la plus universelle, la lumière, varie, et qu'il est des saisons ; des heures, dans les saisons... Il n'y a pas à considérer une foule où je ne connais personne, sinon moi.

Mais le lieu de l'espace que j'ignore le plus, c'est mon âme ; j'en suis plus assuré, parce que c'est là que, du moins, je possède d'abord quelque chose.

Qu'importent donc les signes multiples qui servent à l'exploitation du monde ? Chaque fois que je me suis créé une solitude, il ne me convient pas de la disperser sur leur langage trop large, leur langage commun.

Il ne faut point perdre de vue que ce sont là des notes, de simples notes écrites d'un seul jet, au crayon, sur un carnet de poche, alors que leur auteur n'avait que vingt-trois ans ! On comprendra ainsi ce qu'il peut y avoir de heurté, de confus encore dans ces lignes trop synthétiques. Mais comment ne serions-nous pas pris par ces accents fougueux, par ce beau romantisme énervant, et comment n'aurions-nous pas d'amitié pour cet ardent jeune homme qui tente de se dépasser lui-même, et à son tour d'être *un homme libre?*

L'âge sans doute eût apporté ces tempéraments indispensables, l'acceptation de ces hiérarchies nécessaires sans quoi la vie est impossible. Et, précisément, la vie devint inacceptable, car le temps tardait trop à apporter sa sagesse à tant d'avidité.

De magnifiques puissances de sentiment ont disparu : la lecture des pages laissées par Charles Demange nous le prouve sans conteste. M. Henri Massis, qui semble l'avoir bien deviné, nous aide maintenant à le mieux saisir à notre tour :

Demange était un idéaliste ; il a vécu uniquement selon les passions de son esprit ; il ne s'asservit à aucune réalité, repoussa tout ce qui aurait pu l'amoindrir. Nul être plus affiné. Servi par la plus rare culture,

il aimait à s'entourer de mythe, de fiction. La musique imaginaire des beaux noms l'enchantait. Soucieux d'embellir, il fallait toujours à sa rêverie un compagnon de qualité. A Rome, il se tournait vers Gœthe, Chénier, Lacordaire. Comme il désirait de plaire à ces morts glorieux ! Dans ce monde où il dura si peu, il ne voulut connaître que les rêves les plus nobles des hommes.

Il faut entendre ainsi le témoignage de tous ses amis qui disent à l'envie combien, en outre de son talent si fort, ce jeune homme savait prendre d'ascendant sur ses compagnons de route. On pressentait un maître. Et tous ces souvenirs qu'il a laissés évoquent une belle silhouette fière, enthousiaste et généreuse. Ce sont peut-être ces éléments de sympathie, spontanés et vibrants, qui lui font à nos yeux sa plus pure auréole.

HENRI MARTINEAU

Lettre à Raoul Monier

sur René Dumaine

Paris, 22 Mai 1911.

Mon cher Monier,

Je profite de ce que René Dumaine est en voyage pour vous parler de lui, à vous, Monier, qui êtes, de tout un groupe qui prétend le singer, celui qui lui ressemble le plus. Il a votre sourire et votre gravité ; il a votre modestie. Je me dépêche, avant qu'il annonce son retour, de vous dire tout le bien qu'ici l'on pense de lui : j'entends de sa personne, car pour son esprit, on le connaissait voici longtemps.

Nous l'avons vu aller et venir dans Paris, à travers cent spectacles, flâneur et attentif, et paresseux aussi, — sauf d'esprit. Effacé, silencieux le plus souvent, il parle de préférence avec soi; et, pour ses méchancetés, il les glisse avec un air ingénu. S'il improvise avec une étourdissante promptitude (entre deux stations du métro),

une pensée scrupuleuse lui fait tout de même tourner sa langue dans la bouche au moins sept fois, mais juste le temps qu'il faut : et l'épigramme, l'astucieuse ou cinglante épigramme a jailli. Dumaine fait un petit signe, les amis s'approchent, et il la leur récite comme si elle était d'un autre, d'un Ancien, de l'Anthologie.

Habile défense, cette réserve qu'il peut se permettre, ayant de quoi vivre avec lui-même, grâce à une immense et étonnante lecture ! Aussi n'est-ce pas un caprice personnel, non plus qu'une ardeur de cénacle qui lui dicte, mais la civilisation française, portée par un instinct de terroir français. Ainsi protégé et organisé contre ses contemporains, contre nos adversaires, qui sont bêtes, il les guette... Personnellement, il est sans haine, ce qui ne l'empêche point d'être juste, c'est-à-dire de venger, de punir. Ce philosophe est un logicien. Il arrive, quand il est question de nos luttes politiques, que sa douceur naturelle, froidement, réclame du sang.

Je ne m'étonne plus que ce soit lui qui ait nommé ces vaillantes *Guêpes*, que l'on dit mortes à l'heure qu'il est. Avec elles, il a ouvert une période de la littérature contemporaine. Certes, on travaillait déjà contre les barbares. Mais il importait de les ruiner, de les mettre sous nos talons, de les traiter en pitres et en esclaves. Ç'a été l'œuvre de notre ami. Il a été jusqu'à les tourner, eux, contre eux-mêmes, les obligeant

à se connaitre barbares, à sentir qu'ils se heurtaient aux dieux. Ils ont éprouvé que la colère et le mépris sont les plus alertes des muses. Emanées du sursaut de tout l'être, les épigrammes de René Dumaine, pleines de vie et de feu, auront été les servantes de la raison.

Je ne suis pas sûr que le Paris de 1911 soit capable de sentir toute la vertu d'une excellente épigramme. On sait, à Valence, qu'elle témoigne pour le génie de la France. L'épigramme française, ressuscitée par les *Guêpes*, c'est l'intelligence élancée à son plus haut point de liberté. J'y vois encore le signe qu'en art le *tour* surtout importe, qui est la marque de l'homme sur les choses. Trait mâle, qui agit, qui vole et qui blesse, et qui est capable, enfin, d'arrêter le plus effréné lyrique sur les pentes de la naïveté éloquente ! Je vous dis que cette petite revue, et dans ses pages les plus gaies, remettait chaque mois en mémoire des lettrés la bonne économie d'un écrivain de chez nous, et qu'il y a profit, « même en art », à n'être pas un imbécile...

Monier, nous ne le savions pas, que nous vous devions tant de reconnaissance.

Pouvions-nous davantage savoir qu'en repartant, vous nous laisseriez si tristes ? D'avoir vu plus d'une fois ensemble, avec Jean-Marc Bernard, le jour se lever sur la Cité, il faudra bien qu'un parfum demeure sur ce chef-d'œuvre de l'esprit et du cœur qu'est notre amitié. Odeur du Rhône

fier, vapeur de la Seine matinale, qu'elles restent flottantes sur nos libres conversations ! Continuons de nous promener à travers les livres comme nous fîmes, Monier, sur les quais sortis purifiés de la nuit, récitant de beaux vers et veillant à ne prendre au sérieux presque rien, pas même notre maîtresse de la veille, — hors les destinées assombries de la patrie et de la beauté.

HENRI CLOUARD

De la Tonnelle

Le vent balance les gourdes vertes et lisses
Qui pendent du treillis entre les liserons.
Le chat dort parmi les menthes et les mélisses.
L'or d'un rais de soleil brûle des moucherons.

L'eau fraîchit dans la gargoulette blanche
Qui s'enfle au bas rameau d'un olivier ;
Et je regarde au ciel de soie entre les branches
S'élargir la tache grise d'un épervier.

Léon VÉRANE.

Au Jardin

Croquis

Je vous vois au jardin, sous le tilleul, assise,
Heureuse de goûter l'ombrage. Une légère brise
Parfois agite l'arbre et fait sur vos cheveux
Filtrer un filet d'or, un rayon blond comme eux.
Mais vous le sentez bien ; votre mince paupière
Palpite et chaque fois se clôt à la lumière.
O belle paresseuse, ô calme et fraîche sieste.
Je goûte à l'aise ici votre grâce, vos gestes !
Heure délicieuse, unique où tout concourt,
L'air, l'ombre, la tendresse et la grâce du jour
A rehausser encore votre pure beauté.
Vos traits sont affinés, alanguis par l'été.
Je vous devine lasse, ardente, sans pensée.
Vous êtes là, si belle et blanche et renversée
Au dossier du fauteuil ; vous ne songez à rien.
Soyez insouciante. Il vous suffit si bien
D'être belle, d'avoir aux lèvres ce sourire
Et de savoir aussi qu'un indiscret admire
Votre coquetterie et le tendre abandon,
Où vous jette aujourd'hui l'amoureuse saison.

Pastel

C'est comme un pastel blanc, ce goûter au jardin !
Blancheur du jour, du ciel, de la nappe de lin.
C'est un délicieux goûter sous la tonnelle.
La porcelaine luit et l'argent étincelle.
Dans la lumière, les cristaux sont diaprés.
Tous les fruits du verger aussi sont préparés
Transparents et glacés par l'émail pur des coupes...
Alors, je vois venir votre gracieux groupe
Et l'allée est par lui un merveilleux chemin.
Quelques-unes de vous tiennent des fleurs aux mains.
Souriez, car vous êtes belles, ô jeunes filles.
Le charme de l'instant sur vos visages brille.
On sent que c'est à vous que le beau temps se doit :
Ses rayons, comme un miel, coulent entre vos doigts,
Et sa joie est sur vous comme là, sur ces roses,
Ce vol de papillons nuancés qui se pose.
O la folle gaité, j'entends vos rires clairs
Tinter dans le cristal translucide de l'air.
Maintenant au goûter la table vous assemble.
La lumière sur vous en réseaux ténus tremble.
Vos bras brillent, le jour baigne vos blancs cous nus
Et veloute les fruits juteux, pleins et charnus,
Que vont faire saigner, tout à l'heure, ces lèvres
Que, de son chaud baiser, l'été brûlant enfièvre.

Pol Simonnet.



Les Chroniques

THÉATRE

Paul Claudel : *L'Otage*, drame. Paris, « La Nouvelle Revue Française », 1911.

Que de pages il faudrait écrire si l'on voulait présenter dignement aux lecteurs le nouveau drame de Paul Claudel ! De même, il serait téméraire de tenter un trop bref résumé de l'œuvre entière du poète. Je me contenterai de reproduire l'essentiel d'une discussion, engagée récemment au sujet de l'auteur de *L'Arbre*, entre Auzias l'Aptésien et mon ami René Dumaine.

Tous deux, après d'assez longs tâtonnements, étaient tombés d'accord sur les principes qui régissent une œuvre classique. Heureux, ils se frottaient les mains, se croyant déjà prêts à s'embrasser, lorsqu'Auzias fit remarquer qu'il ne suffit pas seulement aujourd'hui de penser juste, mais qu'il importe surtout, une fois l'excellence de la doctrine reconnue, de réaliser des œuvres capables de nous survivre. Dumaine approuva bruyamment, sans se douter que, bientôt, ils allaient ne plus s'entendre. Car si, dans le passé, leurs admirations étaient communes, il n'en était pas de même

dans le présent ! Tandis, par exemple, que Dumaine découvrait en Claudel un des auteurs classiques de demain, Auzias, indigné, ne voulait voir en lui que le plus décadent des romantico-symbolistes !

J'entends encore Dumaine s'écrier :

— La personnalité de Claudel est si grande, Auzias, que vous ne retrouvez plus dans son œuvre les principes et la discipline que nous venons de reconnaître indispensables à la réalisation de l'œuvre d'art. Mais, parce que vous ne les découvrez pas, n'allez pas conclure, je vous prie, qu'ils ne s'y trouvent point ! En somme, pour les reconnaître, ce sont les points de repère qui vous manquent. Vous avez, sans difficulté, honoré le génie de Moréas, parce que le poète des *Stances* suivait un chemin connu, chemin dans lequel il s'est engagé plus loin que tout autre jusqu'à ce jour. Mais enfin, le début de la route vous était familier et votre seule logique vous permettait de comprendre que c'était bien sur le prolongement de cette route que le poète marchait. Claudel, lui, s'éloigne à travers champs ; il parcourt des terres qui n'ont pas été défrichées, dont les chemins, par conséquent, sont encore à tracer. Il est tout naturel, alors, qu'il emploie, « d'autre sorte », *les mêmes principes et la même discipline* pour arriver à son but. Il ne rompt pas avec la tradition ; il l'utilise pour une fin nouvelle : on le reconnaîtra plus tard.

Moréas, croyez-moi, vous cache trop Claudel. Les jugements de l'auteur des *Esquisses et Souvenirs*, vous les tenez trop pour définitifs. Ils représentent une face de la vérité, une face qu'il est nécessaire de considérer à notre époque d'anarchie ; mais ils ne sont pas

toute la vérité. N'oubliez pas que les plus justes juges, pressés par les nécessités de l'heure, se sont trompés souvent dans leurs verdicts, et que la postérité a su annuler les condamnations prononcées par eux. N'oubliez pas qu'un Malherbe, qu'un La Bruyère, qu'un Boileau n'ont jamais voulu accepter Ronsard et la Pléïade.

— Mon Dieu! sourit malicieusement Auzias, peut-être ne faut-il pas trop leur en tenir rigueur! Ils jugeaient en somme une œuvre déjà éloignée, écrite dans une langue qui ne se parlait plus à leur époque et qu'ils devaient considérer comme une ébauche de la leur.

— Raison de plus! reprit Dumaine, après un moment de réflexion. Raison de plus pour prononcer un jugement équitable! L'éloignement et l'espèce de vétusté de cette langue devait leur permettre de juger plus exactement et d'une façon plus objective les œuvres de leurs devanciers! Il est autrement difficile de se prononcer impartialement sur un livre tout récent. En toute sincérité, mon cher Auzias, dites-moi un peu ce que vous auriez écrit sur la *Divine Comédie*, si Dante avait été votre contemporain? Et, vivant sous Elisabeth, auriez-vous applaudi le théâtre de Shakespeare? Oseriez-vous me soutenir que les innombrables livres, publiés depuis par des commentateurs patients et des admirateurs enthousiastes, ne sont pas une des causes principales de votre admiration pour ces poètes? Le consentement universel, voilà ce qui consacre un écrivain. Mais, jusque-là, que de prudence il nous faut montrer dans nos éloges comme dans nos dénigrements!

Pour moi, voyez-vous, Auzias, toutes vos objections ne m'empêcheront pas de trouver, au milieu de

fautes de goût que je condamne, des pages vraiment admirables dans *L'Arbre* et dans *L'Otage*. Je vous avoue goûter beaucoup la philosophie qui se dégage de ces œuvres. Et j'aime ce théâtre, dressé entre ces deux arbres, l'Arbre Igdrasil, symbole de la vie humaine, et l'Arbre suprême, l'Arbre de la Croix, image du rachat de cette même vie.

Ah ! Dumaine, beau discoureur, que ne leur disais-tu tes raisons à tous les écrivains réunis le vendredi 12 mai, à la *Closerie des Lilas*, sous les ombrages de la terrasse ! Il y avait là : Raymond de La Tailhède, Emile Godefroy, Henri Dagan, André Mary, Louis Royer, Maurice de Noisay, André Salmon, Raoul Monier et Henri Clouard. Quels élans de sympathie tu éprouvais de Valence vers tous ces hommes... et pourtant, rappelle-toi la gène qui présidait à l'échange de vos idées. Heureusement, Salmon, le délicieux fantaisiste du *Calumet*, racontait ses tournées théâtrales !

Mais admire surtout la sagesse de Noisay qui, voyant l'inutilité des efforts pour établir un lien de cordialité, préféra se retirer tranquillement à l'intérieur de la *Closerie*, auprès de deux jeunes femmes, charmantes et faciles ».

JEAN-MARC BERNARD

LITTÉRATURE

Tancrède de Visan : *L'attitude du lyrisme contemporain*. Paris, « Mercure de France », 1911.

L'*attitude du lyrisme contemporain* est un titre singulièrement allèchant, et si le livre lui-même n'en tient point toutes les promesses, c'est qu'il n'est en quelque sorte qu'une illustration hors texte d'un livre

futur, une contribution si l'on veut à la thèse propre de l'auteur, et non point une étude générale qui en épuiserait le sujet.

Préparant un ouvrage sur les sources et les tendances du lyrisme contemporain, M. Tancrède de Visan a dû lire de très près certains artistes de notre temps qui lui semblaient à la fois les plus déterminés par notre sensibilité moderne et les propagateurs de notre actuelle façon de sentir, les plus suivis par la jeunesse.

On ne s'étonnera donc point que la douzaine d'études séparées que réunit ici un titre commun et prometteur ait une tendance marquée à n'envisager que sous un aspect spécial l'écrivain étudié. Cependant, il faut encore savoir gré à M. de Visan de n'avoir point trop schématiser sa pensée et d'avoir donné assez d'air à ses recherches pour que le lecteur puisse s'intéresser aussi à la figure même de l'auteur évoqué. Même, et je crois bien que c'est surtout par coquetterie, M. de Visan n'a point voulu tirer trop clairement ses conclusions et nous les livrer, comme il l'aurait pu, sous forme de résumé synthétique de son travail. Le lecteur, j'allais écrire l'élève, est prié d'extraire lui-même les conséquences à tirer de ce livre érudit, livre de critique allemande, sur des écrivains qui, tous sauf un, font profession d'écrire en français. Il est vrai que, pour quatre ou cinq des plus déterminés symbolistes dont il est question ici, théoriciens ou illustrateurs, il n'est point de trop d'appeler Hegel et toute la Germanie, voire même aussi quelques belges, à la rescousse. Je crois de plus en plus qu'il est des écrivains qu'il est bon de rendre tout à fait inintelligibles pour une cervelle française, avant d'oser proclamer leur génie.

Pour être à la hauteur de sa tâche, M. de Visan a dû étaler tout un appareil pédantesque, toute une phraséologie pompeuse et vide. Et cela est très fâcheux car ce livre renferme presque à chaque page des remarques pénétrantes, des rapprochements ingénieux et tout ce qu'il faudrait, avec plus de mesure, d'ordre, de clarté et je dirai de goût français, pour en faire un remarquable ouvrage de critique contemporaine, et sur un sujet neuf et le plus beau qui soit.

Remercions M. Tancrède de Visan d'en avoir rassemblé les éléments, et souhaitons-lui seulement, pour la réussite de son œuvre en préparation, de suivre la même évolution que les trois meilleurs maîtres qu'il analyse aujourd'hui : Adrien Mithouard, Maurice Barrès et André Gide.

HENRI MARTINEAU

André Gide : *Charles-Louis Philippe.* Paris, Figuière, 1911. — **Charles-Louis Philippe** : *La Mère et l'Enfant.* Paris, « La Nouvelle Revue Française », 1911.

Je ne puis insister sur la belle ordonnance, sur le mérite littéraire, sur le pathétique si sincère et sans emphase de la conférence de M. André Gide. Le portrait de Philippe est-il bien vivant, assez complexe ? N'est-ce pas plutôt une esquisse un peu trop sur un même plan ? Peut-être bien. Mais ces réserves je n'ai jamais songé à les formuler. Je ne fais que les reprendre après André Gide lui-même. Et vraiment cela importe peu, puisque l'on sent à chaque ligne le grand amour qui inspire l'auteur. Toute une partie, la plus vive et la plus noble de la sensibilité d'André Gide

nous est dévoilée dans cette brochure qui nous aide à connaître autant le peintre que son modèle.

Et voilà justement une belle réimpression de *La Mère et l'Enfant* où Philippe a raconté son enfance meurtrie. C'est un motif encore de regretter davantage, quand on a lu cette confession douloureuse, la mort du jeune écrivain et l'inachèvement de son œuvre.

H. M.

La Cabourne des Briffaulx de Maitre François Rabelais par **Un Bibliophile Saintongeais**. Niort, G. Clouzot, 1911.

M. Camille Beaulieu, qui se voile modestement sous le titre de bibliophile Saintongeais, a écrit une petite brochure pour prouver que sous la plume de Rabelais *La Cabourne des Briffaulx* signifie non point *le chapeau des moines* suivant la leçon communément admise, mais plutôt *l'estomac creux des goinfres*. Les raisons qu'il en donne sont nombreuses, variées et excellentes, elles s'accordent parfaitement avec le patois poitevin et vendéen où le mot *cabourne* est d'un usage fréquent pour signifier *creux*.

La version de M. Beaulieu me semble irréfutable : cette plaquette est un document de premier intérêt pour tous les amis des études Rabelaisiennes.

H. M.

Charles Brun : *Renée Vivien*. Paris, Sansot, 1911.

Cette étude, sobre et discrète, ne tente pas d'attirer le lecteur par des détails spécieux, mais analyse avec une claire compréhension l'œuvre et je dirai l'âme de Renée Vivien. M. Charles Brun entreprend ici avec justice la louange d'un de nos plus purs poètes.

H. M.

Marcel Henry : *Le théâtre à Montréal.* Paris, Falque, 1911.

Un théâtre de province qui donne le succès du jour et surtout celui de la veille : voilà le théâtre de Montréal. M. Marcel Henry en a suivi assidûment les manifestations, et le recueil de ses impressions montre un esprit littéraire et un bon sens avisé. F.

Albert Croquez : *Paul de Cassagnac.* Paris, Emile-Paul.

M. Croquez affirme une fois de plus ses qualités de fin lettré en traçant une biographie rapide et d'un haut relief de Paul de Cassagnac. F.

Charles de Saint-Cyr : *Nouvel essai sur l'intensisme en poésie.* Paris, Marcel Rivière.

M. de Saint-Cyr nous fait un cours érudit et sagace sur l'*intensisme* à travers les âges. Cette nouvelle classification est-elle bien nécessaire ? L'auteur semblait avoir assez de talent pour négliger le tam-tam. F.

LES POÈMES

Pierre de Bouchaud : *Le Luth doré.* Paris, Bernard Grasset, 1911.

Le nouvel ouvrage de M. Pierre de Bouchaud n'est pas un recueil de morceaux épars, que le seul artifice d'une pagination hasardeuse aurait assemblés. Il se développe dans un ordre rigoureux. Le poète quitte son sol pour y revenir ; mais auparavant il interroge les philosophies, l'amour et l'éclatante Italie ; troublé d'un souvenir précieux et jaloux, il pleure inconsolablement ses Morts. Enfin, renonçant à l'ambition

stérile d'une gloire vaine, il aboutit à la paix par le culte de la pensée, et au refuge de la vie intérieure, sous un ciel français.

Nous sommes en présence d'un poème continu. On en louera justement la correction distinguée et l'harmonieuse netteté.

...Maintenant, je ne puis confier à personne
Tant de secrets aveux dont se gonfle mon cœur,
De désirs infinis dont mon âme frissonne,
De souhaits dont le Dieu d'Amour guide le chœur.

Je parlerais, hélas ! sans me faire comprendre.
On blâmerait ma Muse, invoquant le passé,
De s'agenouiller seule ainsi devant la cendre
D'un bonheur sans éclat par la vie effacé.

Peut-être on sourirait des émouvantes larmes
Dont j'entoure à jamais maint humble souvenir...
Le regret des beaux jours pour moi n'est pas sans charmes.
Penser aux Morts, c'est les empêcher de mourir...

Et c'est pourquoi, mes Bien-Aimés, comme aux années
Où je foulais d'un pied heureux, sous les tilleuls,
Ma main dans votre main, le sable des allées :
Je viens auprès de vous parce que je suis seul.

Il n'est point de paroles plus dignes, ni de plus digne émotion.

F. E.

Nicolas Beauduin : *Les cités du Verbe.* Paris, « Les Rubriques Nouvelles », 1911. — **Hélène Seguin :** *Du soleil sur le toit.* Paris, « Bibliothèque du Temps présent », 1911. — **Jean-Paul Tort :** *La Veillée Solitaire.* Paris, Figuière, 1911. — **Charles Lemercier :** *Paysages et Tableaux.* Paris, « La Revue des

Poètes », 1911. — **Antony Puyrenier** : *Les Nuits Veuves*. Paris, Sansot, 1911. — **Charles Conrardy** : *Heures Antiques*. Bruxelles, Société Belge d'éditions. — **Pierre Ardouin** : *L'Ame du Donjon*. Royan, Florentin-Blanchard, 1911.

. Nous n'avons point à louer que la fécondité heureuse de M. Nicolas Beauduin. Son dernier livre nous révèle agréablement de plus neuves surprises. L'expression a dépouillé sa banalité courante, le vers est plus fluide, et le poème plus varié et plus chaud. Peut-être regrettera-t-on que cette souplesse plus grande soit payée parfois du prix de la clarté. Mais nous avons la sensation que M. Beauduin se cherche encore. Nous n'avons guère parlé de ses différents livres que comme d'essais successifs et toujours intéressants ; *les Cités du Verbe* aujourd'hui montrent sous un jour plus favorable encore les dons réels du poète :

Tes mots sont lourds du miel de ta tendresse.
Est-ce moi qui te tiens ! est-ce toi qui me presses !
Je ne sais plus... J'entends ta voix,
Ta voix de source qui caresse,
Tes cheveux ont l'odeur des corolles mouillées,
Tes mains, comme un bouquet de roses effeuillées,
Viennent se fondre entre mes doigts ..

Mademoiselle Hélène Seguin semble avoir une âme un peu sœur de celle d'Eugénie de Guérin : elle développe en vers les thèmes que celle-ci déjà notait dans la prose de son journal. Elle affectionne la méditation, elle affirme la volonté de louer Dieu dans son œuvre, elle se montre anxieuse de l'avenir et de la place qui lui sera assignée sur la terre.

Des élans de l'âme que la plume est inexperte à rendre dans toute leur profondeur, de jolis sentiments exprimés avec une émotion un peu fragile, voilà ce que nous trouvons dans le livre sincère et ému de Mlle Seguin.

Le talent de M. Jean-Paul Tort est plus souple et plus varié, d'un goût sans doute moins pur, mais de ressources nombreuses et certaines. Ces pages diverses de ton et d'inspiration promettaient un poète, tant la sureté des premiers accents nous émeut parfois. Hélas! l'auteur, nous dit-on, vient de mourir à vingt-quatre ans. L'arbre en fleurs est déjà flétri.

M. Charles Lemercier peut battifoler à son aise en célébrant les cochons roses : ses vers doivent être pris en considération. Ils ont déjà été patronnés par un évêque. Ferions-nous moins que de louer son onction, son esprit et le sens du pittoresque qu'il montre à peindre le pays de Caux, comme à celébrer certains tableaux connus?

Nous louerons de même l'inspiration variée de M. Puyrenier qui ne craint point souvent la plus plate banalité, mais dont parfois la verve enjouée trousse d'agréables strophes. Pourquoi ne sacrifie-t-il pas davantage aux exigences du goût et de la poésie ?

Pour juger M. Conrardy nous attendrons mieux qu'une plaquette de cent vers.

Le conte en un acte de M. Ardouin est d'un sujet bien puéril. C'est dommage, les tirades en sont alertes et joliment harmonieuses. Elles attestent le talent certain de l'auteur dont les poèmes au *Pays de Saintonge* ont gardé le parfum du terroir.

H. M.

LES ROMANS

Charles-Henry Hirsch : *Parfieu et Martin.* Paris, Fasquelle, 1911. — **Louis Dumont :** *L'Aube sur le Village.* Paris, Figuière, 1911.

Il n'est point besoin d'insister sur le talent de conteur de M. Charles-Henry Hirsch. Il a créé quelques types : Eva Tumarches, ou le Tigre et Coquelicot, et quelques autres que nous ne saurions oublier. Son dernier livre, *Parfieu et Martin*, renferme ainsi une vingtaine de contes qui sont presque toujours très réussis. Sans doute, pourrait-on leur reprocher un peu de hâte dans l'écriture ; mais on ne les lit pas moins avec plaisir. L'auteur fut parfois un peu pressé, mais nous-même !... Nous avons la littérature que nous méritons ; elle ne vaut malheureusement pas toujours celle de M. Charles-Henri Hirsch.

L'Aube sur le Village, ce titre est un symbole. L'auteur y voit un avenir heureux pour tous les hommes, et il prêche avant tout le droit de tous à la beauté et à l'amour libre. C'est fâcheux, toute cette démagogie de rapin cultivé qui ne suffit pas à rendre bien palpitant le panthéisme violent du conte bleu où la mort même est une idylle. Mais de nombreuses pages sont d'un poète sylvestre, abondant et coloré, tendre et fougueux. F.

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT, IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

La Présence Imaginaire

Que faites-vous, mon cher Amour? Vous êtes loin,
Je vous appelle et je vous nomme,
Et dans mon souvenir je regarde avec soin
Les détails de votre personne.

Je regarde vos bras charmants et, sur vos doigts,
Ce rubis, cette perle pure ;
Je regarde les plis réguliers et adroits
Que forme votre chevelure.

Sur votre front vos beaux cheveux sont disposés
A la façon d'un petit casque.
Ils limitent ainsi, pesants, nombreux, serrés,
Les traits de votre jeune masque.

Je regarde votre visage, tendre et doux,
Et votre chair délicieuse ;
Je regarde le sang précieux qui bat sous
Votre lèvre silencieuse.

Je regarde vos yeux, mon Amour, vos chers yeux
Dont l'innocence me fascine,
Dont l'azur singulier, rare, mystérieux
Surpasse ce qu'on imagine.

— Je vous regarde, mon Enfant, ah ! je vous vois.
Vous êtes loin, pourtant présente,
Et j'écoute le son léger de votre voix
Dans le chant de l'air qui vous vante.

Si cet air est, ce soir, si fin, si délicat,
C'est qu'il vous cherche et vous invite ;
Je reconnais dans la douceur de ce climat
L'indolence qui vous habite.

Ah ! restez près de moi, ma lointaine beauté !..
Un œillet jaune dans un verre
A le même parfum qui, lorsque vous parlez,
Circule, règne et persévère.

— Vous ne me quittez pas quand je ferme les yeux,
C'est vous qui décorez mes songes ;
Vous êtes ma raison de vivre. Je ne veux
Que vos baisers et vos mensonges !...

Mais, mentez-vous toujours quand vous dites m'aimer?
Et, lorsque la nuit vous enjôle,
Ne regrettez-vous point de ne pouvoir fermer
Vos bras autour de mon épaule ?

Ne vous dites-vous point : « S'il était là, pourtant ! »
Peut-être que dans la seconde
Où je l'écris, le pensez-vous ? Par quel semblant
Se peut-il que mon cœur réponde?...

— Nous nous aimons. Je veux le croire. Je le dis.
Et, dans l'ombre qui m'environne,
Devant votre fantôme émouvant et précis,
Je vous appelle et je vous nomme...

JEAN-LOUIS VAUDOYER

1908.

Le Culte de Gœthe

II

La Bonté de Gœthe

Gœthe a ses détracteurs et l'on regretterait qu'il n'ait point eu d'ennemis. Il faut à toute gloire solide la consécration de certaines haines, et le suffrage des médiocres risque de mêler à l'encens le plus pur un parfum de mauvais aloi.

Notre siècle a vu survivre aux ennemis de Gœthe des critiques qu'offensait encore son génie. Pour abaisser ce dernier, ils n'ont rien trouvé de mieux que de s'en prendre à la dureté du métal dans lequel fut taillée l'effigie sereine du sage de Weimar. Incapables d'imaginer un héros d'une pareille trempe, ils l'ont accusé de s'être placé hors de l'humanité. Nous retrouvons à tout propos ces mêmes mots sur leurs lèvres : la sécheresse, l'égoïsme de Gœthe.

Nul certes ne prétendra que Gœthe fut un

tendre, encore qu'en la froideur qui lui servait de défense, il y ait eu, de son propre aveu, plus d'impassibilité voulue que d'insensibilité native. Gœthe, cela reste acquis, fut peu prodigue de démonstrations affectueuses même envers ses proches, mais n'est-ce point la règle qu'en pareille matière les enfants ne rendent jamais qu'une bien faible part de ce qu'ils ont reçu?

Et si l'on peut regretter que Gœthe n'ait point plus aisément franchi la distance qui sépare Francfort de Weimar, devons-nous nous montrer plus sévères pour Gœthe que ne le fut la bonne « Frau Aja » qui n'en dut pas moins au succès de son fils le plus pur bonheur de sa vie.

Faut-il, avec certains, faire à Gœthe un crime de son attitude vis-à-vis des femmes qui l'aimèrent, que lui-même vraisemblablement aima et qu'il crut devoir fuir. Est-ce bien dans l'amour qui vit plus de sensualité que de désintéressement que nous trouverons jamais l'indice de la bonté vraie d'un homme. Combien de brutes ou de tyrans ont aimé jusqu'à l'oubli de l'univers sinon jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes. L'amour aboutit trop vite à l'indifférence, trop souvent aussi à la haine pour entrer en ligne de compte lorsqu'il est question de bonté.

Que Gœthe en Alsace ait fui Frédérique qui l'aimait sûrement et qu'il aimait peut-être lui-même, il y a là de quoi faire verser des larmes à quelques sentimentaux. Pourtant s'il est vrai

qu'en amour il n'est de sûre victoire que la fuite, pouvons-nous en vouloir à Gœthe de s'être dérobé, dès l'aurore de la vie, à des liens qu'il jugeait pouvoir entraver sa destinée. Laissons ceux qui, se plaisant à refaire selon leur propre règle l'existence des autres, décréter que Gœthe eût trouvé dans Frédérique une compagne plus digne de lui que Christiane Vulpius ; notons seulement que le mariage de Gœthe, accompli par reconnaissance au lendemain d'Iéna, s'il n'ajoute pas à la gloire du poète qu'il desservit d'ailleurs fortement dans la haute société de Weimar, atteste une fois de plus que même au détriment de ses propres intérêts, Gœthe fut accessible à la bonté.

Si l'amour en cette matière n'a jamais rien prouvé, l'amitié est d'un autre poids, car l'égoïsme ne l'alimente point. Or comment parler d'amitié sans avoir sur les lèvres les noms de Gœthe et de Schiller, évoquant la plus touchante de ces unions d'âmes dont le souvenir vit impérissable dans la mémoire des hommes.

Mais la bonté vraie, dira-t-on, n'est point encore celle qui se limite à nos proches ni même celle qui ne s'adresse qu'à quelques rares élus. Il est une bonté plus large et celle-ci de l'aveu même de Gœthe peut être considérée comme la plus essentielle des facultés humaines. Qu'on se rappelle le début de cet admirable poème *Le Divin* :

« Que noble soit l'homme, qu'il soit secourable et bon, car cela seul le différencie de tous les autres êtres par nous connus... »

Certes Gœthe ne sera jamais cher à ceux que séduit seulement l'hypersensibilité larmoyante de quelques professionnels de l'humanitarisme, plus portés d'ailleurs à tirer des maux d'autrui des larmes et de la copie qu'à leur chercher un remède.

Mais les âmes sensibles peuvent s'indigner de l'apparente froideur d'un Gœthe ; elles n'empêcheront point que la bonté qui se cache sous cet égoïsme de façade ne soit une bonté plus large et plus haute que celle que prise d'ordinaire la foule. Toute la bonté de Gœthe se révèle dans l'aventure de l'hypocondriaque Plessing qui l'obsède de ses lettres et de ses démarches, qu'il éconduit, mais qu'il trouve moyen de voir incognito, de réconforter et de remettre d'aplomb.

Faire le bien, à la façon de Dieu, sans vouloir de reconnaissance, sans se laisser aller à pleurer avec les tristes, sans se livrer, mais avec le désir et la volonté de voir régner partout l'équilibre et la santé morale, c'est là la bonté de Gœthe et c'est la bonté des forts. Ce n'est point celle que prisent le plus ceux qui souffrent et qui, plus que les services rendus, goûtent les larmes versées sur leur infortune,

mais si ce n'est la bonté la plus appréciée, c'est à coup sûr la plus efficace.

Les cœurs tendres, portés à pleurer avec tous ceux qui souffrent, sont trop souvent de futurs misanthropes. Se donnant tout entiers, ils ne sauraient se résigner à trouver des ingrats et fatalement ils sont conduits à se replier sur eux-mêmes en maudissant ceux qui déjà ne se souviennent plus de leurs bienfaits. La bonté sereine d'un Gœthe ne craint point de telles vicissitudes ; née de l'amour de l'eurythmie et de l'équilibre moral, elle se suffit à elle-même et plane au-dessus de toutes les ingratitudes comme de toutes les désillusions.

Aussi est-il permis, bien que son apparente rudesse rebute et froisse les âmes délicates, de voir en elle la bonté la plus souhaitable et de l'opposer à cette bonté maladive qu'émeuvent toutes les souffrances humaines, mais qui reste inefficace parce qu'elle veut bien pleurer, mais qu'elle ne sait pas agir.

JEAN MARIEL

(*A suivre*).

Poème

Les mille traits d'argent du Printemps ont blessé
Mon cœur qui t'oubliait, Nature, au fond des villes.
Ah ! tu ris, tu sens bon, car tes doigts ont pressé
Les senteurs du matin dans tes coupes d'argile.

La rosée étincelle aux pelouses. Le ciel,
Pulpe fraîche d'un fruit, se veloute au soleil.
Le vent joue aux transparences des jeunes feuilles,
L'air embaume comme un bouquet de chèvrefeuille,
Et dans un pur creuset les éclats, les couleurs
Sous de magiques doigts se fondent en douceur.

Douceur ! L'ombre des bois frémit de lueurs roses,
Des ailes froissent l'arbre en glissant, et se posent ;
Un bourdonnement d'or aux cîmes des genêts
Vibre. De mille élans l'air porte le secret.
Douceur ! Un voile traîne au sommet des collines,
Et le souple collier du fleuve vert s'incline.

Douceur : l'accord de l'air, du ciel clair, et de l'eau !
L'esprit s'envole, vif, et gai comme un oiseau ;
Et le cœur est chargé de rêves qui scintillent
Comme sous la rosée un buisson d'églantines.

Cécile Périn

Vers

Le fleuve, encor le fleuve immense et mugissant,
Son horizon, sa rade incurvée et pressant
Une gerbe de mâts ainsi que le bras souple
D'une glaneuse étreint les épis qui s'écroulent.
Le fleuve, ardente Vie et mirage éternel.
Voici des flots aussi nombreux et plus limpides,
Plus mouvants que l'azur innombrable du ciel.
Voici des vaisseaux lourds du parfum des Tropiques
Et pris dans la clarté d'un sillage plus blanc
Que le sourire ouvert sur les plus blanches dents.
Voici des voiles haut tendues, plus flamboyantes
Qu'un brasier. Et j'entends grandir avec l'éveil
Des marées, la rumeur de l'océan qui chante.
Des mouettes aujourd'hui traversaient le soleil
Et l'aile des oiseaux de silence et de neige
A mis dans le clair jour d'hiver transfiguré
Un rêve d'aubépine et de lys effeuillés.
O Fleuve, tout puissant maître des sortilèges !

Jean Martineau

Bordeaux.

Ce que nous devons
A NIETZSCHE

Rien ne nous affermit davantage que le spectacle de ces grands esprits, toujours malheureux, toujours souffrants, que rien n'arrête dans leur effort pour atteindre le but qu'ils se sont fixé. Nietzsche fut de ceux-là ; et sa vie nous est un grand enseignement.

Mais il nous intéresse peut-être davantage par son influence, par les appropriations, plus ou moins heureuses, qui nous ont été données de ses doctrines et de sa philosophie.

Cette philosophie n'est pas une, elle n'est pas simple. Les écrits de Nietzsche formés d'apologues et d'aphorismes cousus bout à bout, ne présentent pas comme ceux d'un Spinoza, d'un Kant ou d'un Schopenhauer un corps de doctrine qui se puisse apprendre, résumer et répéter à la manière d'une leçon d'enseignement supérieur. C'est pour cette raison que le succès de Nietzche a été lent, et c'est pour cela que ses disciples s'acccrdent encore moins entre eux que ceux de n'importe quel philosophe. Il y a pas mal de choses dans Nietzsche, et les commentateurs ne se sont pas gênés pour ajouter encore beaucoup à ce trésor.

Il résulte de cette richesse de vues et de ces alternatives diverses de la pensée nietzschéenne, que nous avons une grande variété de disciples de Nietzsche, qui tous ont raison de se dire les disciples du maître, et dont la plupart déforment étrangement sa pensée en ne faisant état que d'une de ses parties, la moins importante parfois et souvent la plus bizarre.

C'est comme cela que nous avons eu le nietzschéen goujat, qui voulait marcher sur les pieds de tout le monde pour aller acheter deux sous de beurre chez l'épicier du coin. « N'aie point de pitié, disait Nietzsche ; la pitié est une vertu d'esclave. » Et le monsieur aux souliers débordants prenait des attitudes de boxeur pour bien montrer sa force.

« Sois maître de toi-même ; domine-toi », disait Nietzsche. Et l'on nous inventait des femmes extraordinaires, qui n'avaient pas de nerfs, pas de faiblesses, des femmes qui savaient ce qu'elles voulaient, et qui nous ennuyaient beaucoup.

Il y avait aussi le snob, qui avait lu *Ainsi parlait Zarathoustra,* qui n'y avait rien compris, et qui répétait : « Nietzsche ! Nietzsche ! » en se frappant le front.

Et puis il y avait le Nietzschéen qui était russe, le plus terrible. Complètement fou, il multipliait les grands gestes, se lançait à travers le monde, disait qu'il l'allait conquérir, et au bout de six mois revenait à sa faiblesse, à sa vide mélan-

colie, dont la lecture de *la Volonté de Puissance* ne l'avait tiré que pour un inutile effort.

Mais la plupart des Nietzschéens avaient surtout vu dans Nietzsche l'ennemi de la morale chrétienne, l'immoraliste, le destructeur d'idoles. Et ces messieurs pensaient faire une application de la doctrine de Nietzsche en ne s'occupant — comme ils l'avaient toujours fait d'ailleurs — que de femmes et d'argent, le pain et la boue de chaque jour. Curieux animaux qui s'avisaient qu'ils étaient hommes, et qui étaient ravis d'avoir la permission de s'en enorgueillir. C'étaient les pourceaux de l'Ecriture, mais des pourceaux qui se regardaient dans une glace, et qui se trouvaient beaux.

Cette fureur de Nietzschéisme, après nous avoir donné ces différents genres de folie, commence à s'éteindre. On n'ose plus se dire disciple de Nietzsche ; la mode est passée.

Je trouve que l'on est bien ingrat. La philosophie de Nietzsche a eu son influence rapide, brusque, énervante parfois, mais qui aporté ses fruits, qui en portera encore, et qui en a porté de trop beaux pour qu'on ne les décrive point après avoir dit les travers qu'elle engendra tout d'abord dans l'âme de quelques sots.

Nietzsche par sa réaction contre le Kantisme, a beaucoup servi les jeunes gens raisonnables de notre génération. Je souhaite qu'il continue à guider d'autres esprits, avides de clarté.

Nietzsche nous a mis en garde contre le moralisme abstrait, les impératifs moraux sans rapport avec la réalité ; il nous a repliés sur nous-mêmes ; il nous a enfermés dans notre faiblesse, et il nous a appris à tirer d'elle toute notre énergie. C'était un bain de glace, mais on en sortait avec la dureté et le tranchant de l'acier.

Parmi ces jeunes gens d'aujourd'hui à qui l'on reproche leur sans-façon, leur sans-gêne, leur cynisme et leur âpreté au gain, il en est beaucoup qui ont lu Nietzsche ; ils ont appris de lui une certaine dignité, le dégoût des plaintes, des lamentations, l'amour de l'énergie patiente et volontaire. Ce sont là d'estimables qualités.

On me dira que l'on pouvait trouver ailleurs un semblable enseignement, qu'un Corneille, un La Rochefoucauld, un Taine nous ont montré ce que c'était que le stoïcisme à la française, la vertu, le courage actif et contenu. C'est bien possible ; et Nietzsche était (il l'a dit lui-même) par certains côtés un disciple de la France. Mais puisque après le Kantisme absurde, après l'humanitarisme et les lamentations d'un Tolstoï, il nous fallait un professeur d'énergie, qu'importe que nous l'ayons cherché ici ou ailleurs. Nietzsche s'est trouvé là, à notre portée ; il a eu pour lui l'attrait de la nouveauté ; nous avons bien fait de nous servir de lui.

Louis Thomas

Emotions Chantées

Beauté des Routes

Il est des coins de paysages
Plus suaves, plus attachants
Que des songes et plus touchants
Que les plus aimés des visages !

En Provence, il est des villages
Sous les cyprès, gardiens des champs ;
D'autres décorent les penchants
Des collines presque sauvages.

Et, sous le ciel pur et tremblant,
Des colonnes en marbre blanc
Surgissent au centre des plaines.

Dans les charrettes, blés et faux
Ont, le soir, des airs triomphaux,
Le long des grand'routes romaines.

Ruine

Sculptés dans la roche blanchâtre
Qu'effritèrent les vents marins,
Les restes de l'amphithéâtre
Montrent leurs portes, leurs gradins.

On entend la flûte du pâtre
Dans le silence où, plus divins,

Brillent des colonnes d'albâtre
Et des torses de dieux latins.

C'est, sur cette terre brûlée
Que vécut, jadis Apulée,
Il vit ce ciel, goûta cet air...

Qu'il m'émeut, ce théâtre antique
Couvert par le sable d'Afrique,
La scène regardant la mer !

Hercule

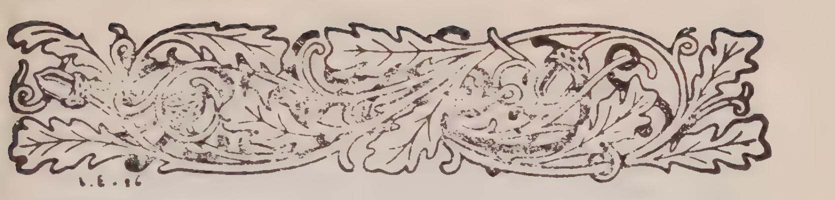
J'ai vu des soleils magnifiques,
Comme d'éclatants boucliers,
Suspendus entre les piliers
De deux colonnades doriques.

Elles composaient des portiques,
Des rayons d'or les reliaient
Et, sur des fragments d'escaliers,
Se montraient des marbres antiques.

Des lierres fleuris, noblement,
Descendaient d'un entablement
Sur les épaules d'un Hercule.

Et, quand l'astre en feux s'abaissa,
Le héros vivant se dressa,
Dans les flammes du crépuscule !

ALBERT ERLANDE



Les Chroniques

LES ROMANS

André Gide : *Isabelle.* Paris, « La Nouvelle Revue Française », 1911. — **Jérôme et Jean Tharaud :** *La Maîtresse Servante.* Paris, Emile-Paul, 1911.

Je me sens gêné de devoir avouer la déception que m'a causé le dernier « récit » d'André Gide. On ne peut m'accuser de parti-pris, je le sais, puisque j'ai déjà dit, ailleurs, l'admiration que j'éprouve pour *La Porte Etroite* et *Le Retour de l'Enfant prodigue.* Aussi bien n'est-ce pas cette pensée qui me tourmente. J'en veux surtout au romancier de me donner un livre que je ne puis goûter autant que ses autres œuvres.

Certes les paysages de ce nouveau roman sont parfaitement évoqués; et l'auteur s'entend toujours à nous faire palper, pour ainsi dire, l'atmosphère dans laquelle se meuvent ses héros. En quelques brèves pages, d'un style remarquable, le lieu de l'action nous est définitivement présenté; et quelques touches adroites suffisent à camper d'une manière inoubliable le caractère et la silhouette des personnages secondaires.

Toutefois, les personnages principaux : Lacase et Isabelle, restent flous et l'action ne s'engage jamais! Durant les six premiers chapitres (et le récit en compte sept) l'intérêt est merveilleusement éveillé, puis soutenu. Mais les héros une fois présentés, la situation une fois posée, l'intérêt tombe tout à coup. Lacase ne s'analyse qu'à peine et ne nous révèle presque rien de son amour imaginaire qui aurait pu servir de centre au roman. Le caractère d'Isabelle n'existe pas. Le curé disparaît. Quant à Casimir, qui semblait devoir être si intéressant, l'auteur l'abandonne. En somme, le roman cesse à l'instant où l'on s'attendait à le voir commencer. Après de multiples péripéties, on n'aboutit nulle part.

A propos d'*Isabelle*, vous m'écriviez, mon cher Martineau : « J'en aime surtout les paysages », puis vous ajoutiez : « Et, précisément dans les Tharaud, ce sont les paysages limousins qui me ravissent : je n'en connais d'aussi parfaits que dans *Dominique* et *Au Service de l'Allemagne*. J'aurais parlé de la *Maîtresse Servante* avec plaisir. Mais je vous laisse ce plaisir en gage d'amitié. »

Comme vous, je goûte ces paysages sobres et définitifs, mais je me sens empoigné davantage par ce qui fait le fond même de ce livre : l'étude d'un cœur misérable. La facture intérieure d'un tel roman rejoint, à mon sens, celle des tragédies de Racine. Mais il y a quelque chose d'amer, de pitoyable et même de répugnant qui donne un accent tout moderne à cette dernière œuvre.

C'est dans les livres de nos grands écrivains (et je range parmi eux les frères Tharaud) que nous pouvons

nous rendre compte de l'aveulissement du caractère humain, depuis plus d'un siècle. Certes, les mêmes luttes se sont toujours livrées dans tous les cœurs ; mais il fut un temps où l'homme remporta la victoire sur ses passions ou sur la nature; tandis qu'aujourd'hui, convaincu de la noblesse de ses instincts les plus bas, il se laisse asservir. L'intérêt de tels combats réside, non plus dans leur résultat, mais dans les seuls sursauts d'une volonté, d'une sensibilité et d'une intelligence. Toutefois, à côté des révoltes romantiques d'*Adolphe*, nous pouvons contempler à présent l'acceptation du héros de *La Maîtresse Servante*.

Le petit ouvrage des Tharaud est un livre qui compte. Vous devez en aimer, comme moi, l'âpre concentration. Ces trois cents pages font un poids dans nos mains et dans notre intelligence.

S'il vous arrive parfois, Martineau, de songer à la volonté si molle, aux stupides sursauts d'orgueil, aux lamentables chutes du héros de ce livre, je vous en prie, songez aussi, avec un peu de dégoût et quelque pitié cependant, à votre ami, sur la vie de qui un simple souvenir d'amour projette désormais une ombre lourde.

JEAN-MARC BERNARD

Du beau livre de Jérôme et Jean Tharaud, nous extrayons pour nos lecteurs ces impressions fugitives, ces tableaux rapides et cependant achevés qui situent l'action et lui donnent son sens plein, quelques-unes de ces cadences et de ces pensées qui, suivant le mot de Barrès, nous arrivent « au cœur comme un sentiment tout prêt à devenir un chant » :

Je m'arrêtais pour parler à mes gens, pour échanger avec eux ces plaisanteries traditionnelles que je connaissais

depuis l'enfance, car ce n'est pas en un jour que l'on apprend à parler avec un paysan. Il faut connaître son badinage, répondre par d'autres badinages, deviner la pensée qui se cache sous je ne sais quel air de ne rien prendre au sérieux, quel scepticisme villageois. D'une métairie à une autre, l'esprit, le caractère changent. Il n'y a pas jusqu'à la langue, au patois qui ne varie. Rien, pourtant, dans la nature ne paraît s'être modifié : là, peut-être, un peu plus de bruyère ; ici, plus de châtaigneraie. Mais l'âme est sans doute sensible à des influences secrètes, qui n'atteignent pas les autres productions de ce sol un peu rude.

. . . .

Ah ! Monsieur, revenez chez nous ! venez voir les dernières flammes d'une cuisine en Limousin. Hâtez-vous. C'est une chose qui meurt et qu'on ne verra jamais plus. Sans doute, bien longtemps encore, on verra se perpétuer dans nos campagnes une vie assez pittoresque ; longtemps encore, on entendra le claquement des sabots sur les dailes, mais ce qui flottait dans nos cuisines d'intime et de familial s'en va, chaque jour un peu, avec la fumée des toits.

. . . .

Devant nous, se déroulait un pays vert et mouvant, silencieux et profond, coupé de haies épaisses, rempli d'ombres puissantes et tout mouillé d'eaux-vives. Point de fleuves, des rivières ; point de lacs, des étangs ; point de vallées, des vallons ; une gravité touchante. Nous étions en Limousin.

Je l'ai éprouvé bien souvent : il y a dans ce vieux pays usé une profonde tristesse, mais cette tristesse est apaisante. Ces forêts de châtaigniers, où le regard s'en va librement sous le couvert des branches, ces prés qui disparaissent si mystérieusement dans les bois, ces villages de granit, ces landes, ces rochers, ces eaux partout répandues vous communiquent leur tristesse et vous enlèvent à la vôtre.

. . . .

L'automne était arrivé. Les chênes restaient verts encore, mais les châtaigniers roussis commençaient de perdre leurs

feuilles. De la maison de Mariette, on apercevait déjà, entre leurs branches dépouillées, la façade austère du Pradeau, et nous commencions d'entendre çà et là, autour de nous, ces appels de cor si gais, si entraînants à la chasse, si tristes, si mélancoliques quand ils ne sont que la distraction solitaire de quelque hobereau qui s'ennuie. C'est pourtant la vraie musique de cette saison et de ces bois ; elle accompagne si bien le cri angoissant des bergères qui rassemblent leurs moutons ; elle seule peut pénétrer tous les plis et les replis de cette campagne romantique ; elle en réveille les mille échos qui l'attendent, qui se répondent avec des retards émouvants, des voix frémissantes et perdues.

Ces premiers jours de l'automne, ils sont en Limousin les plus beaux de l'année. Le ciel, déjà tourmenté, forme une harmonie parfaite avec notre granit et nos bois, mais cet accord ne dure guère. Bientôt, la bise aigre souffle, le vent d'ouest nous couvre bien vite de ses nuées qui se répandent en brumes ou crèvent en pluies torrentielles. Nos chemins, nos prés, nos landes deviennent un vaste marécage, et, de novembre à février, ce n'est plus qu'un long gémissement.

Pour nous autres, hobereaux, c'est le beau moment de l'année. Rien ne nous retient sur nos terres, tout nous ennuie dans nos demeures. On selle son cheval et l'on part sur les routes de granit, qui brillent au soleil mouillé En route, Monsieur. Les chiens aboient, une fanfare retentit, le cheval prend de lui-même le trot, les bois ont la couleur du gibier...

Pierre Fons : *L'Offrande au Mystère.* Paris, Sansot, 1911.

Après avoir débuté dans les lettres par des sonnets élégiaques d'une sensibilité frémissante et réfléchie, Pierre Fons, dans chacun de ses livres suivants, poèmes ou essais critiques, a tenté de réaliser le même rêve hautain et fervent. Nous le voyons chaque jour plus

épris de l'idée que de l'apparence des choses et chaque jour *plus sensible à l'obsession du mystère.*

Rien d'étonnant qu'à son premier roman, il ait répudié les banales aventures, et, s'aventurant aussi loin que possible du convenu et de l'ordinaire, développé une thèse toute idéologique. Je ne raconterai point un sujet qui, dans le détail, fait tour à tour songer pour la noblesse des caractères aux œuvres si hautes d'Elémir Bourges et pour l'élément fantastique aux contes les plus étranges de Poë. Il me semble aussi que Pierre Fons envisage l'avenir dans une large fresque religieuse, à la façon un peu de Paul Adam.

Et ce nom, sous ma plume, vient à propos pour critiquer ce style contourné, cette langue artificielle, ces barbares impropriétés qu'a bien dû garder des temps héroïques d'un symbolisme échevelé l'auteur du *Trust*, mais qu'on est plus surpris de rencontrer sous la plume d'un partisan de la renaissance méditerranéenne et dont les premiers essais sont de l'année même des *Stances.*

En dépit de ces taches qui alourdissent fâcheusement un récit puissant, ce roman est à la fois une œuvre curieuse et d'une belle ferveur. L'auteur se demande dans sa conclusion si « notre destinée, tout au moins sur terre, ne pourrait pas se proposer uniquement l'accroissement de la Beauté et de l'Amour ? »

On peut élever bien des objections à l'exposé de cet optimisme mystique ; mais, qu'on y reconnaisse le fruit imprévu de notre époque ou la méditation personnelle d'une âme d'exception, on ne pourra en nier la nouveauté troublante ni la pressante élévation.

H. M.

Louis Pergaud : *La Revanche du Corbeau*. Paris, Mercure de France, 1911.

Quand M. Louis Pergaud obtint, pour ses premières histoires de bêtes, je ne sais quel prix littéraire, nous n'entendîmes point dans la bouche de ses confrères que des louanges unanimes. Mais nous sommes de ceux qui, à un débutant ne demandent point la perfection. Et si des négligences et une lourdeur regrettables de style déparaient sa prose, nous attendions son prochain livre et lui faisions volontiers crédit. Aujourd'hui qu'il nous faut l apprécier, ce prochain livre, reconnaissons qu'il est venu trop tôt. Evidemment l'auteur se hâte de publier des contes déjà écrits et de la même veine que ceux qui font l'objet de la première série. Attendons encore une œuvre plus neuve où l'écrivain emploiera à loisir, en ayant souci d'alléger sa phrase, ses dons indéniables de metteur en scène et d'intelligent observateur.

F. S.

Louis Goiffon : *Duels*. Paris, « Le Temps présent », 1911. — **J. Valcler** : *La Domination de la Vie*. Paris, Figuière, 1911. — **Léon-Marie Thylienne** : *Ya-Ya*. Liège, Société belge d'édition, 1911. — **Pierre Cabriès** : *Grands Cœurs*. Falisolle, « L'Oasis ». — **Alfred Bock** : *Le Napoléon*. « Les Cahiers du Centre », juin-juillet 1911.

Les nouvelles de M. Goiffon sont à effet. Mais le pathétisme du récit ne nuit nullement à leur mérite. Soigneusement composés et écrits avec élégance, ces contes attrayants auront tous les suffrages des lecteurs. Ils procurent sans arrière-goût le plaisir délicat d'un moment.

Le roman de J. Valcler, à cause de son titre surtout, mais aussi à cause de l'idée maîtresse qu'on croit y rencontrer, fait songer un peu à la *Domination* de la comtesse de Noailles. Et c'est là un rapprochement dangereux. L'œuvre de J. Valcler, inquiète et soignée, en semble davantage hésitante et obscure.

Les histoires enfantines et belges de MM. Cabriès et Thylienne sont de petits contes sans grande importance et d'une assez banale monotonie. Du moins, M. Thylienne, à la dernière ligne de *Ya-Ya* nous procure-t-il une assez vive satisfaction. Nous avons beau savoir que tout arrive, nous préférons cependant sa conclusion à l'hypothèse du contraire.

M. Raymond Darsiles a clairement traduit de l'allemand quelques nouvelles de l'écrivain hessois Alfred Bock, que nous ignorions totalement à ce jour. Ces histoires variées constituent un fascicule des excellents *Cahiers du Centre*. F. S.

LES POÈMES

Louis Even : *Flânes rustiques et marines.* Paris, Grasset, 1911. — **Claire Virenque :** *Les Souvenez-vous.* Paris, « Le Temps présent », 1911. — **Paul Sentenac** : *Tout mon cœur par tous les chemins.* Paris, Grasset, 1911. — **Antoine Nicolaï** : *Les foyers perdus.* Paris, « Le Beffroi », 1911. — **Jules Sottiaux :** *La Wallonie héroïque.* Bruxelles, « La Belgique artistique et littéraire », 1911. — **Pierre-Jean Jouve :** *Les ordres qui changent.* Paris, Figuière, 1911.

Les vers réunis par M. Louis Even sous un titre simple et excellent évoquent, avec précision et une

douceur voilée qui trahit une âme artiste, les champs, la campagne silencieuse et la mer sans cesse renouvelée et toujours apaisante.

Du passé retrouvé mon âme raffermie
Mêle à mes souvenirs la saveur de l'espoir ;
Et mon cœur apaisé s'ouvre en ce premier soir
Au charme enveloppant de la nature amie.

Ce sont en effet les aspects différents de la nature amie sous le ciel changeant de Bretagne que rendent avec agrément les poèmes de ce livre. Abondamment descriptifs, les vers de M. Even portent sur leur rythme souple la musique du souvenir et des rêves profonds :

Pour bercer notre ennui qui toujours recommence ,
Et que n'apaisent plus de vains mots cadencés,
Dans le canot léger que le roulis balance,
Nous sommes allés voir, vers les caps avancés,
Le soleil dilaté sombrer dans le silence.

L'âme fervente de Mme Claire Vireuque se plaît à la mélancolie du souvenir :

O Souvenir, si j'abandonne ma pensée
Aux brises du printemps si pleines de langueur,
Viens chanter au jardin qui fleurit dans mon cœur,
La chanson d'autrefois à peine commencée.

Mais une volonté diligente veille sur un cœur tendrement féminin. Elle dicte impérieusement ces conseils élevés :

Place ton cœur si loin des choses de la vie
Qu'il ne soit plus atteint par les communes lois,
Et malgré leur douceur n'écoute pas les voix
Qui sous le joug d'amour te tiendraient asservie.

Laisse-les tous courir, ceux qui cueillent des roses,
Sur les chemins que le mensonge vient fleurir :
Toi, souffre de ton âme et de tes lèvres closes,
Pourvu que les passants ne te voient pas souffrir.

Et les élans d'une mystique ardeur apparentent l'inspiration de ce livre sincère à ceux chaque jour plus nombreux de cette phalange chrétienne, en tête de laquelle nous aimons toujours nommer avec Francis Jammes, André Lafon et Robert Vallery-Radot.

Il y a ensuite la série des auteurs qui s'obstinent à aligner chaque jour une vingtaine de vers sur un sujet quelconque : paysage entrevu, fête locale ou mort d'un enfant. Ainsi, malgré une sensibilité vive et fraîche souvent, M. Paul Sentenac ne nous offre un peu partout que de banales incorrections. M. Antoine Nicolaï, pour sa part, a le grand tort de laisser parmi ses poèmes quelques grandiloquents exercices qui risquent de voiler des accents cependant nombreux d'une sûre et sonore poésie.

M. Jules Sottiaux a négligé dans son dernier recueil précisément ces petites exaltations quotidiennes, et il a chanté avec une belle énergie la gloire de sa Wallonie natale. Après les héros militaires, les maîtres de l'art et de la pensée, il célèbre les paysages héroïques. Ce recueil en conserve une ordonnance à la fois précise et sereine ; et le mérite littéraire de ces poèmes n'est point indigne de leur inspiration élevée. M. Jules Sottiaux, poète du terroir, a écrit là un livre utile et généreux.

M. Pierre-Jean Jouve, artiste original, analyse avec minutie la suite des hallucinations que lui cause l'éther. Son tableau a sans doute de grandes qualités

cliniques d'exactitude et de nouveauté. La science y glanera peut-être ; mais je cherche en vain, en dépit des dons imagés de l'auteur, ce qu'y gagne la poésie.

H. M.

LITTÉRATURE

Charles Péguy : *Pages choisies.* Paris, Bernard Grasset, 1911.

Chaque fois que je lis un livre de Péguy, une certaine phrase de Nietzsche me revient à la mémoire. La voici : « La plupart des penseurs écrivent mal parcequ'ils ne nous communiquent pas seulement leurs pensées, mais aussi *le penser de leurs pensées* ».

Peut-être est-il téméraire de donner à M. Péguy le titre de *penseur?* Mes amis Raoul Monier et René Dumaine m'affirment que ses idées ne sont guère neuves et que sa seule originalité réside dans son « absence de style ». Les livres de M. Péguy — et l'Académie a bien fait d'attirer l'attention sur eux — seront quelque jour d'une grande utilité. Nos enfants y apprendront comment il ne faut pas écrire.

J.-M. B.

Alphonse Séché : *Stendhal*, Paris, Michaud.

Cette biographie de Stendhal est adroite, rapide et claire. C'est un excellent petit livre et dont M. Séché doit être loué hautement. Peut-être les dévots, — et Stendhal a des dévots intransigeants, — reprocheront-ils à l'auteur quelque désinvolture à expliquer un peu trop la psychologie de Beyle d'après celle de M. Séché ou tout au moins suivant ses goûts. Pour moi je n'aurai rien à reprendre à ce livre lorsqu'à la

prochaine édition l'auteur aura corrigé quelques menues erreurs de fait qu'il ne m'en voudra point de lui signaler ici :

1° Page 22, M. Séché dit qu'Elisabeth Gagnon était la sœur d'Henriette Gagnon, mère de Henri Beyle. C'est là un lapsus : Elisabeth était la sœur du docteur Gagnon, donc la tante d'Henriette Gagnon et la grand'tante du futur Stendhal.

2° Pages 46 et 125 : Angela Pietragrua nous est présentée comme la femme d'un médecin de Milan. J'ai moi-même commis cette erreur, d'après le *Stendhal-Beyle* de M. Chuquet ; et M. Séché, ayant suivi partout pas à pas ce livre indispensable à qui veut bien parler de Stendhal, répète la même inexactitude. Mais M. Arbelet, p. 114 de son excellente édition du *Journal d'Italie*, prouve que le mari d'Angela était employé et non médecin, comme une virgule mal placée l'avait fait croire à M. Chuquet.

3° M. Séché encore se contente de répéter (p. 159) que « l'ouvrage de Cabanis : *Rapport du physique et du moral*, eut sur Beyle une influence considérable ; ce livre avait été véritablement sa bible à l'âge de seize ans ». Je sais bien qu'avant tout c'est un propos de Beyle lui-même. Mais il convient de ne l'accepter qu'après contrôle : l'ouvrage de Cabanis ne parut qu'en 1802, Beyle avait non 16 mais 19 ans, et il ne parait nulle part que ce livre eût sur lui la moitié de l'influence de *la Logique* de Tracy, par exemple.

Ce sont des peccadilles. Mais sans elles je tiendrais pour parfaite cette biographie avisée d'un des plus curieux hommes qui aient existé.

H. M.

Joseph Chot : *Albert du Bois*, Paris, Sansot, 1911.

M. Joseph Chot nous vante longuement et adroitement un poète et dramaturge notable de Belgique. Mais nous connaissions déjà Francis de Croisset, et nous avons de même en France Jules Bois, Jacques Richepin, Maurice Magre, Louis Payen... et tant d'autres Zamacoïs, et tant d'autres sous-Rostand...

F. S.

Livres également reçus :

Jules Lemaître : *Discours royalistes*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1911. — **Paul-Hyacinthe Loyson** : *Les Idées en bataille*. Paris, Publications politiques et littéraires, 1911. — **Emile Faguet** : *De la Profession* et *De la Patrie*. Paris, Sansot.

REVUE DES REVUES

La Revue critique des Idées et des Livres ne pouvait manquer de prendre position dans la grave question de la Sorbonne et de la culture Française. Dans le numéro du 25 Juin M. Henri Clouard publie à ce sujet une *lettre à Agathon*, et dans le numéro du 10 juillet M. André du Fresnois une *lettre à Anatole France*. C'est également dans le premier de ces numéros qu'a paru la pénétrante étude d'Henri Lagrange sur *Hugues Rebell nationaliste et classique*; et c'est dans le second que Raoul Monier présenta un *Ferdinand Brunetière* d'une rare solidité.

Maintenant nous ne saurions trop approuver Jean-Marc Bernard qui, le 10 août 1911, demandait, par *lettre ouverte aux rédacteurs de « la Renaissance contemporaine »*, ce que ces jeunes littérateurs, volontiers tumultueux et impatients, entendent par renaissance française. Nous ne pouvons croire encore à la bienfaisance seule de leurs propres œuvres après celles de leurs amis Jean Aicard et Jules Bois.

André Gide est l'auteur du jour. Parmi les nombreux articles qui lui ont été consacrés dernièrement signalons

celui sans ménagement de M. PAUL BOURDIN dans l'intransigeante **petite Gazette Aptésienne**, et arrêtons-nous à celui parfaitement nuancé d'HENRI CLOUARD dans le **Mercure de France** (1er août). Clouard n'envisage André Gide que comme critique littéraire. Il reconnait hautement son intelligence, sa grâce, sa sagacité, son ingéniosité d'esprit. Mais il lui reproche de manquer de doctrine et s'irrite des nombreuses antinomies que présentent partout ses jugements :

Sa carrière critique se sera passée, en effet, à poser des problèmes puis à tourner court au moment d'en fournir la solution. Quoi d'étonnant ? Souvenez-vous de son dédain pour les « idées nettes » : sachez qu'il faut, selon lui, « pour penser librement, que ce qu'on écrit ne tire pas à conséquence » et encore : qu'il a « la terreur des parti-pris ». Et l'on veut qu'il s'enchaîne à une solution ! qu'il choisisse, sur telle ou telle question entre les trois ou quatre attitudes humainement possibles ! Qu'une fois pour toutes il s'établisse à un point de vue qui engagerait sa responsabilité intellectuelle ! Il préfère, non pas précisément se contredire, mais esquisser les éléments de toutes les affirmations... ou de tous les doutes. Sans compter qu'il y met quelque plaisir de jeu. . . . .
. . . .

Une telle passion de solitude spirituelle est le poison secret d'une œuvre qui ne manque pas d'attrait.

Et s'il est exact que la vraie femme ramène à soi toute la terre et tout le ciel, je ne sais pas d'écrivain vivant plus féminin qu'André Gide. Chaque phrase de lui, c'est une jolie femme chez la couturière. Ah ! qu'elle est coquette ! Comme toutes les coquettes, elle se dépense à plaire, à attirer et à se défendre, et elle n'a peur de rien tant que de l'amour. C'est que l'amour est exclusif et attache. La dame qui s'entoure, par désir de distraction ou besoin, d'un petit groupe d'amants, doit se garder de chacun d'eux pour les garder tous.

Je m'excuse de mon respect insuffisant ; mais était-il une autre façon d'expliquer même sommairement que cet écrivain délicat, ce malicieux dialecticien, ce liseur averti ne peut pas être ce qu'on appelle un critique ? Il est vraiment trop fragile, ce jugement qui s'effraie d'avoir raison...

Pensant que « la question du latin reste à l'ordre du jour », et parce qu'il est un galant homme qui ne veut point que sourire quand M. Lavisse ramène l'utilité du latin à la formation seule du style, M. ANDRÉ DU FRESNOIS vient d'interroger nos plus célèbres femmes de lettres. On lira cette enquête, qui n'est point seulement une très sèche suite de lettres, mais une conversation aussi avisée que suivie,

dans la **Revue des Français** du 25 août. Reprocherons-nous à M. du Fresnois trop de politesse ? Il est des témoignages qui se pèsent plus qu'ils ne se comptent. Nous ne voudrions point mettre tous les écrivains au rang de Mesdames de Noailles, Gérard d'Houville ou Colette Willy. Et cependant il parait qu'aucune d'elles ne sait le latin. Mais écoutons la comtesse de Noailles nous dire : « A Athènes, je ne suis pas venue comme une étrangère. Quand je parcours la Grèce, mes sentiments sont pareils aux vôtres, lorsque après une longue absence, vous rentrez dans votre maison natale. » Et ne savons-nous pas que Mme Gérard d'Houville a grandi parmi les humanistes ; elle « n'a pas appris le grec et le latin : elle les a respirés. » Quant à Colette Willy, « plus étroitement attachée au sol natal que le lierre au tronc d'un chêne, elle participe directement des privilèges de la terre française. Si cette « esclave frémissante de la sensation » comme dirait Maurice Barrès, possède ces qualités de clarté et de goût qui nous enchantent, nous retrouvons cet enchantement, avec ce caractère d'exquise modération, dans la couleur de notre ciel, dans les lignes de nos horizons, dans la végétation de nos forêts. Colette Willy est un des aspects du miracle français. »

Les Marches du Sud-Ouest continuent leur intéressante enquête sur *Viélé-Griffin*, et donnent de bons vers de LOUIS MANDIN, OLIVIER BAG, LÉON DEUBEL, JEAN-MARC BERNARD, LÉON VÉRANE, PAUL FORT, JEAN BALDE, HENRI DÉRIEUX ; puis des chroniques nombreuses et variées.

Nous avons lu également avec intérêt dans les derniers numéros des **Marches de l'Est** : *Une journée chez Maurice Barrès* par L. DUMONT-WILDEN, *Watteau* par OCTAVE UZANNE, *Armand Rassenfosse* par LOUIS THOMAS, et des vers de POL SIMONNET et GEORGES DUCROC. Ce dernier y terminait également ses attachantes notes de voyages aux pays annexés sous ce titre : *La blessure mal fermée.*

Le Penseur (juillet et août) commence une étude sur *l'Œuvre de Jean Lahor* par notre collaborateur JEAN MARIEL. Nous reparlerons en temps utile de cet acte de piété et de justice, ainsi que du roman que M. ALBERT ERLANDE, notre collaborateur également, commence dans le **Feu** (septembre).

Dans **les Hommes du jour** du 5 août, EMILE MAS trace un portrait réussi de *M. Le Bargy*, et nous avons

plaisir à voir M. Henry Maret exécuter avec esprit le dernier chef-d'œuvre de M. Rostand, cette ode célèbre sur l'Aviation.

Achem.

NOTES

Nos grands quotidiens ne se dépensent pas trop en action littéraire Mais *Le Journal* a des prétentions. Chaque semaine il offre à ses lecteurs une page de littérature où triomphe M. Paul Reboux.

C'est ce Reboux qui naguère voulait égratigner *Colette Baudoche,* « petit livre sans vaines prétentions littéraires ». Il persiste à ne point vouloir se taire. Hier encore nous l'avons vu persifler Claudel, et encenser Jean Rameau.

Et de même un autre auteur, dont la culture nous promettait mieux cependant, pour être sans doute au niveau de l'esprit de la maison s'amusait à de fades plaisanteries sur André Gide et Francis Jammes.

Un peu de pudeur, s. v. p.

Pélégaüs



Le Gérant : G. Clouzot

Niort. Imprimerie Nouvelle G. Clouzot.

Petits Poèmes

La Flûte

A Henri Martineau.

Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre.
La flûte de cristal à la bouche du pâtre
module sous les fleurs nouvelles et les feuilles
un air grave qui fait rougir les jeunes filles ;
et son souffle fervent, magnifique et docile,
s'épanouit dans la lumière universelle.
Elle chante la joie et les collines fraîches,
le cri des paons, le vert des bois, le bruit des ruches,
l'écarlate des liserons sur les écorces,
le bleu du ciel, le bleu des yeux, le bleu des sources.
Elle chante, elle vibre, elle crie, ô nature,
elle te loue et s'abandonne à ton mystère,
et son âme n'est plus qu'une phrase amoureuse.
Elle vibre et, soudain, trop ivre, elle se brise
et, poussière immortelle, au monde elle se mêle.
Douce flûte et mon cœur qui se donne comme elle.

Musique

Chambre d'hôtel où flotte une odeur de benzine,
les échos d'un concert sur la place voisine
et le parfum amer de tes épaules nues.
Tu rêves dans mes bras de berges inconnues
où le vent tiède émeut des feuillages de givre,
d'une prairie épaisse où ta chair serait ivre,
et d'eau sous un soleil pâle comme une perle.
Tu dors, le double flot de ta gorge déferle
doucement ; d'un ruban je caresse ta joue
et j'écoute là-bas la musique qui joue
sous les ormes grillés, ô ma belle dormeuse,
Guillaume Tell, *le Beau Danube* et *Sambre-et-Meuse*.

Aube

Vers la croisée et vers les roses du plafond,
souffle au bout de tes doigts les bulles de savon
et souris tendrement à mon rêve crédule.
La lune de cristal flotte comme une bulle
aux cieux tendres et verts ; les constellations
éternelles, nos cris, nos pleurs, nos passions
se vont faner comme de blanches marguerites.
Et toi, ma pure amie et claire, qui abrites

les bleus ramiers de mon amour, tu souriras
à quelqu'autre baiser qui brûlera tes bras
et tu ne seras plus qu'un tumulte de fête.
L'eau glace tes bras nus dans la blanche cuvette.
Souffle des bulles qui reflètent l'univers.
Mais vois! plus rien ne flotte aux cieux tendres et verts,
la lune de cristal sur un toit s'est brisée;
baisse les yeux : le pré scintille de rosée.

Fraîcheur

Le décor somptueux et lourd d'étoffe rouge,
où, parfois, de chaleur, une rose s'écroule,
l'eau tiède des bouquets que boit l'ombre torride
et toi, voluptueuse et nue et ton sourire
et ton bras où miroite une chaîne d'ivoire
et d'or. Ah! dans le lin immaculé d'un voile,
goûter la neige et l'aube aux flûtes argentines
et la nuit pure et les étoiles maritimes.

Roses

Et naguère, aux midis de résine imprégnés,
après les bois de pins torrides, je baignais
mes mains dans tes cheveux comme dans une eau pure,
ô toi que mon amour, ce soir, caresse et pare;

tu trempais en riant des roses dans du sucre
et tu mordais dans leur fraîcheur à blanche nacre
et, quand tu me tendais tes lèvres, j'y goûtais
les roses dont l'arome embaume les étés.

L'Œuf

Tes bras ont une courbe adorable et malgré que
ton cœur n'ait que dédain pour la grammaire grecque
de Burnouf et le dialogue d'Ampelis
et de Chrysis, tu m'es plus chère que ces lis
bleus et verts qui s'ouvraient sous les feuilles des frênes
l'autre automne ; mais le collier que tu égrènes,
ta chevelure qui ruisselle et la tiédeur
de ta gorge et tes mains fraîches comme l'odeur
des roses disent la vanité de mon livre
et qu'il vaut mieux ce soir, où ta grâce m'enivre,
dans tes bras regarder à travers le rideau
la lune comme un œuf dansant sur le jet d'eau.

Tristan Derème

Le Culte de Gœthe

III

La synthèse du Réel et de l'Idéal

Rien de plus antithétique en apparence que les points de vue de la science et de l'art. Le but de l'artiste est d'exprimer une vue personnelle du monde ; celui du savant est de définir la réalité objective sans tenir compte des déformations que lui fait subir le sujet qui perçoit. L'empreinte personnelle est la tare qui vicie la plupart des travaux scientifiques ; elle est par contre la condition essentielle de viabilité de toute œuvre d'art. On s'explique aisément combien pauvres et monotones apparaissent les conceptions artistiques de la plupart des savants, combien au contraire sont déformés par les écarts d'une fantaisie débordante les essais scientifiques de quelques artistes.

On compte dans l'histoire de l'humanité les

exemples d'une réelle maîtrise s'exerçant à la fois dans les domaines de la science et de l'art. Chez quelques rares élus pourtant, les dons qui font le savant et l'artiste s'équilibrent et même, loin de se nuire, semblent se prêter un mutuel appui.

N'est-ce point à ses qualités d'observateur méthodique que Léonard doit la solidité de sa peinture ; lorsqu'au contraire après avoir entrevu les lois essentielles de la mécanique moderne il aborde, par exemple, le problème de l'aviation, n'est-ce point à l'ampleur de son imagination d'artiste qu'il doit de nous apparaître comme un précurseur. On en peut dire autant de Gœthe. La lucidité reste sa qualité maîtresse, mais c'est à l'imagination et à la soif d'harmonie de l'artiste que le savant, en lui, doit d'être un précurseur. Du fait d'avoir entrevu le principe de l'évolution des formes vivantes, Gœthe ne tire pas moins de gloire que de toute son œuvre littéraire. Une œuvre d'art ne transforme guère la face du monde, alors qu'un petit fait judicieusement interprété peut changer l'orientation de l'esprit humain. Gœthe ne s'y trompait pas, alors qu'interrogé sur les événements de juillet 1830, il déclarait prêter moins d'attention à la révolution qui allait faire tomber un trône qu'à la discussion sur le Transformisme ouverte à l'Académie des sciences entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire.

Une partie de l'œuvre scientifique de Gœthe peut n'avoir point de base solide, ce qui subsiste suffit pour faire ranger son auteur parmi les initiateurs du plus grand mouvement qui ait révolutionné les sciences biologiques.

De même un Français peut n'admirer point toute l'œuvre littéraire de Gœthe. Citoyen d'une ville libre proche de nos frontières et, comme tout Européen civilisé de son siècle, imprégné de culture française, Gœthe souvent reste allemand.

Nous ne le suivons pas sans peine au milieu des longueurs des affinités électives et de Wilhelm Meister et nous convenons en lisant ses comédies que sa race ne s'assimilera jamais l'esprit de Voltaire et de Beaumarchais. Mais ceci posé, nous accordons à Gœthe que les meilleurs des classiques n'ont su dépasser par la perfection de la forme les meilleurs de ses poèmes, ni surtout embrasser le monde d'un regard plus lumineusement profond. Que l'on compare Gœthe aux meilleurs des poètes et l'on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'il les domine tous. Hugo peut être l'écho sonore des meilleurs hommes de son temps, Lamartine peut en exprimer de façon plus pure et plus tendre les plus hautes aspirations ; Shelley, Byron, Baudelaire peuvent symboliser les émotions les plus tragiquement douloureuses des cœurs à l'étroit dans la vie réelle, ils laissent loin au-dessus d'eux le fantôme du grand sage de Weimar

dont l'œuvre, selon l'expression de Carlyle, « réellement une Prophétie dans ces temps fort improphétiques, pour mon esprit de beaucoup la plus grande, bien qu'une des plus tranquilles parmi toutes les grandes choses qui ont pu se produire en ces temps », s'adresse moins au présent qu'à l'avenir. Gœthe, même en poésie, reste homme de science en ce sens qu'il demeure le plus objectif des poètes. Doué d'une puissante imagination, il ne perd jamais de vue le monde réel d'où l'apparente froideur de sa poésie. Les transports de sensibilité presque maladive d'un Shelley ou d'un Verlaine, la sentimentalité d'un Tennyson ou d'un Musset trouvent un écho dans des milliers d'âmes. Chez Gœthe, les émotions d'ordre intellectuel naissant de l'observation scientifique du monde sont un des éléments primordiaux du lyrisme. Aussi sa poésie d'essence plus cérébrale que sentimentale n'est-elle pleinement accessible qu'à ceux qui ont savouré les joies sereines de la contemplation et de la recherche scientifique. Le problème le plus ardu que puisse résoudre un artiste, c'est la conciliation de la liberté et de la tradition. D'une part à toutes les époques, mais principalement à la nôtre, nous voyons des artistes sans originalité vraie, s'imaginer qu'il suffit pour fonder une œuvre valable de posséder à fond les règles et de couler dans de vieux moules des thèmes sans aucune nouveauté. D'autre part nous

voyons de vrais esprits originaux mais incapables de supporter aucun joug et de s'astreindre à la moindre discipline, s'épuiser à rendre leurs rêves et par mépris de tout talent demeurer à jamais des génies méconnus.

Gœthe, précurseur du romantisme, dont Werther peut passer pour une des œuvres caractéristiques, reconnut vite la nécessité d'une discipline, et son œuvre nous offre la synthèse du romantisme et du classicisme aussi bien que celle de l'idéal et de la réalité.

D'ailleurs c'est la force de Gœthe de planer au-dessus de toutes les querelles mesquines : « Que signifie, s'écrie-t-il, tout ce bruit sur le classique et le romantique ? Il s'agit de faire des œuvres qui soient vraiment bonnes et solides et ce seront aussi des œuvres classiques ».

Ce n'est point qu'il soit suspect de tendresse pour « tout le fatras des règles d'une époque vieillie et guindée ». Il ne cache point son mépris pour tout ce qui n'est qu'arbitraire : « Si j'étais, déclare-t-il à Eckermann, assez jeune et assez osé, je violerais à dessein toutes les lois de fantaisie ; j'userais des allitérations, des assonances, des fausses rimes et de tout ce qui me semblerait commode ; je ne m'occuperais que du principal, du sens, et je tâcherais de dire ainsi des choses assez bonnes pour que tout le monde en soit enchanté et veuille les apprendre par cœur ».

Doser le mélange de tradition et de liberté qui convient à une œuvre d'art, c'est le fait de toute réelle maîtrise, et quelle œuvre à ce point de vue surpasse ces ballades, ces chansons et ces poèmes de Gœthe dont il est impossible même sous le voile d'une langue étrangère de ne point admirer la pure et prodigieuse harmonie. Si quelque chose peut accroître encore l'admiration que fait naître en nous l'œuvre de Gœthe, c'est que si haute qu'elle nous apparaisse, Gœthe n'est point limité par elle. « Je n'ai jamais, dit-il à Eckermann, considéré ma vie extérieure que comme un symbole, c'est-à-dire comme une trace visible de ce qui se passe en moi. Aussi je ne tiens guère à ce symbole ; qu'il soit ceci au lieu d'être cela, c'est comme si je façonnais des pots au lieu de façonner des plats ». C'est parce qu'il n'a jamais considéré l'art que comme un complément de sa vie que Gœthe a fort justement posé en principe que les seules œuvres valables étaient celles que le poète tirait des circonstances de sa propre vie.

Car de ce que la poésie de Gœthe n'a point pour unique aliment les émotions d'ordre sentimental qui inspirent le plus ordinairement les poètes lyriques, il ne s'en suit pas que Gœthe n'ait point vécu la vie de l'humanité. S'il nous apparait comme un spécimen exemplaire de l'espèce, c'est justement parce qu'il pourrait dire que rien d'humain ne lui fut étranger. Si de

Werther à Faust, de Gretchen et de Charlotte à Hélène, les héros de Gœthe parcourent tout le cycle des passions, c'est que Gœthe lui-même a connu tous les degrés de l'amour, depuis l'amour puéril et l'amour sensuel des épigrammes d'Italie jusqu'à l'amour serein du second Faust ou de l'élégie de Marienbad dont la conception maîtresse est vraiment celle des platoniciens. « Le féminin éternel » nous hausse jusqu'au ciel... telle est la phrase ultime qui résume le second Faust et semble résumer la pensée mystique de Gœthe au sujet de l'amour.

La poésie de Gœthe, en effet, comme au reste toute poésie et tout art qui s'élève au-dessus du niveau banal, est essentiellement religieuse. Mais qu'il s'agisse de religion, d'art ou de politique, Gœthe ne perd jamais de vue le monde réel. Tout spectacle de la nature, qu'il s'agisse de la moralité humaine ou de l'instinct des oiseaux, le ramène à Dieu, qui pour lui comme pour Spinoza, n'est pas hors du monde mais en lui. « Au fond de tous les êtres, dit-il à Eckermann, Dieu a déposé une parcelle de son amour infini ; et déjà dans les animaux se montre en bouton ce qui dans l'homme noble s'épanouit en fleur splendide... ». La moralité, selon Gœthe, n'est pas un produit de la réflexion humaine, « elle vient de Dieu même et existe plus ou moins en tout être... ». Elle existe au summum chez le Christ devant lequel il

s'incline comme devant la révélation divine des plus hauts principes de moralité.

Ceci ne saurait être du goût de ceux pour qui toute idée religieuse n'est qu'un legs des grossières superstitions ancestrales. Mais cependant c'est peut-être encore du côté des religions orthodoxes que Gœthe s'est attiré les plus irréconciliables inimitiés ; c'est qu'aussi Gœthe n'a jamais cru que la vérité totale fût accessible à l'homme ; les religions selon lui sont des révélations fragmentaires et partant très imparfaites d'un idéal divin que l'homme ne saurait saisir que progressivement.

Ce point de vue singulièrement élevé qui reconnait que selon le mot de Renan, « chaque religion fut vraie à son heure » et que « les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes », n'est-il point celui d'un précurseur du « Pragmatisme » ? N'est-ce point le seul d'ailleurs auquel se peuvent placer ceux qu'offusquent à la fois les affirmations dogmatiques des orthodoxes et les négations systématiques d'un matérialisme prétendu scientifique ?

Pour n'être point du goût de la foule, les idées de Gœthe en art comme en science, en politique comme en religion, nous offrent ainsi la plus précieuse des synthèses.

Construire *a priori* une cité future idéale n'était point pour séduire le réaliste prudent que fut Gœthe. Le progrès à ses yeux a pour condi-

tion les efforts de tous, chacun « balayant devant sa porte » et faisant la tâche pour laquelle il est né. Ce triomphe de l'incompétence qui s'affirme dans l'état moderne n'eût certes pas trouvé grâce devant lui. Les farouches apôtres de la liberté sans frein pourront reprocher à Gœthe d'avoir prôné comme Renan le respect des pouvoirs établis. Les vrais amis de l'humanité devraient cependant reconnaître qu'un Gœthe est plus utile à leur cause que ne le sont les tribuns prometteurs d'un bien-être facile et pour qui la liberté et la fraternité ne sont que des gagne-pain.

Gœthe n'a point écrit de Traité du bonheur. Nul pourtant n'en a mieux montré le chemin : ne jamais perdre de vue le monde réel, mais s'efforcer de le comprendre pour échapper à sa tyrannie et en même temps tout subordonner à un idéal, tendre à développer son être chaque jour davantage et se donner à toute heure tout entier à l'œuvre entreprise, n'est-ce point le secret de l'harmonie et de l'équilibre de la vie, comme aussi celui de la sénérité devant la mort.

Jean Mariel

Deux Poèmes

La Lumière endormie

Elle est la souveraine et la déesse. Elle est
Toute la vie. En sa parure de reflets,
En sa robe d'azur ou de pourpre, on l'adore ;
Mais, en son manteau d'ombre, on l'aime plus encore,
Et c'est alors, quand elle se cache à nos yeux,
Qu'on mesure tout son pouvoir mystérieux.

C'est le soir. Le ciel prend une teinte indécise,
Puis devient un mur sombre où le regard se brise.
L'âme, déjà, se sent comme en prison, défaille,
Et c'est la nuit. Soudain, à travers la muraille
Céleste, on voit trembler le rayon d'une étoile.
Et l'ombre autour de nous peut épaissir son voile
Et peut nous dérober la face de la terre,
Qu'importe ! Nous avons retrouvé la Lumière
Endormie, et nos fronts, désormais, et nos cœurs
Ont secoué l'angoisse et chassé la langueur.

Clair de Lune

Le regard vague et doux que la lune de mai
Posait nonchalamment sur la ville endormie
N'effleurait pas encore ta robe, ô mon amie.
Assis dans l'ombre auprès d'un buisson parfumé
Qui nous grisait ainsi qu'une caresse ardente
En exhalant vers nous l'âme de la saison,
Nous suivions sur le sol, pensifs, la marche lente
De la clarté lunaire autour de la maison.

Le parc rêvait, drapé dans son feuillage dense,
Et quand nos yeux distraits se détournaient vers lui,
Il nous apparaissait grandi par le silence,
Pâle sous le baiser frémissant de la nuit.
Le vent s'était lassé d'importuner les branches.
Seul, un jet d'eau pleurait au loin d'être oublié,
Le long des murs, toutes les roses étaient blanches,
Les couleurs n'ayant plus la force de briller.
Au gré de l'astre errant, parfois, une statue
S'éclairait et semblait surgir, muette et nue,
Pour rappeler la terre à ses dieux d'autrefois ;
Et l'on eût dit alors qu'au-dessus du portique,
Où dormaient incrustés des pans de marbre antique,
Des têtes se penchaient pour contempler le bois...

Une horloge sonna. Une autre. Une autre encore,
Ainsi qu'un faible écho. Nous frissonnions un peu,
Comme en l'attente d'un mystère près d'éclore.

Là-bas, la ville, avec les flots de ses toits bleus
Où moutonnait l'argent mat des reflets nocturnes,
Pareille à l'océan figé du Souvenir,
Portait ses monuments, grands vaisseaux taciturnes.

Nous sentions dans nos cœurs une angoisse venir.

Bientôt, la lune, ayant toujours suivi sa route,
Repoussa l'ombre molle et t'enveloppa toute
D'un voile si ténu, si souple, si léger,
Qui te vêtait pourtant d'une grâce nouvelle.
Le ciel fut plus limpide et la nuit fut plus belle.
Une brise passa. L'odeur des orangers
Nous apporta l'oppression de son ivresse.
Les cœurs lourds débordaient de confuse tendresse,
Les lèvres désiraient des mots jamais trouvés.
Ah ! qui viendrait faire entendre les chants rêvés ?
Quel poète, accordant la nature et les âmes,
Saurait parler pour nous, ô nuit ?
Nous nous levâmes,
Et nous allions marcher sans but dans le jardin :
Un chant miraculeux nous arrêta soudain.
Et la nuit, suspendue aux branches d'une yeuse,
Ecouta, rossignol, ta voix mélodieuse.

JACQUES SERMAIZE

Alphonse Allais

Ce fut un humouriste, le roi, le prince des humouristes français. D'autres sont princes des poètes, — lui s'était contenté d'un rôle plus modeste, il ne cherchait qu'à faire rire ses contemporains, et par ce garnir son escarcelle. Il eut cette réputation de bon plaisantin qu'il enviait, et les directeurs de journaux lui offrirent toujours de quoi apaiser sa soif. L'homme n'est pas plus compliqué.

Restent ses plaisanteries. Leur genre est, proprement anglais, ou, si l'on veut, américain. Car le prototype des humouristes n'est pas tant Swift, qui est un Molière plus âpre, que Mark Twain, qui est presque un hurluberlu. La plaisanterie humouristique n'est pas, comme notre esprit français, fondée sur l'observation et l'analyse des caractères, mais une charge qui

abandonne très souvent le terrain de la réalité ; ce n'est pas une satire où l'auteur emporté par sa vertu fustige ses contemporains, mais une plaisanterie à froid construite seulement pour nous faire rire ; ce n'est pas une chose légère, gracieuse, mais une mécanique de guignol qui nous traîne vers le rire hystérique, impitoyablement ; en un mot, à côté de l'esprit qui est un plaisir de raffinés, l'humour est un objet de distraction à l'usage des cervelles moyennes ; c'est un genre secondaire.

Et par suite il est beaucoup de gens qui apprécient à peine le genre d'esprit d'un Alphonse Allais : cette plaisanterie à froid, ces calembredaines énormes ne les déridení point ; ils préfèrent l'esprit léger, un peu amer, le comique qui vient de la connaissance des caractères, le comique qui porte, celui qui égratigne, l'*esprit à la française*.

Cependant, il ne faut rien exagérer, et peut-être y a-t-il un brin de pédantisme dans cette prétention à ne point rire là où tout le monde s'esclaffe. Pourquoi donc, en effet, sous un régime démocratique, être plus délicat que le commun des boulevardiers ! C'est folie, presque ; et Molière aimerait mieux le franc éclat de rire du bon garçon. Aimons donc les plaisanteries un peu lourdes de l'excellent Alphonse Allais.

Et d'ailleurs, ce qu'il faut bien dire, c'est qu'il est telles pasquinades de l'inventeur du « seau à

glace à porter sur sa tête pour ne pas attraper de maux de dents » qui ne laissent pas de surprendre un peu lorsqu'on ne s'y attend pas.

En 1889 Alphonse Allais déclara qu'il avait trouvé le moyen d'avoir une nouvelle mine de fer, et c'était de planter la Tour Eiffel en terre et de l'en retirer morceau par morceau.

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse, ajoutait-il flegmatiquement.

Un jour un enfant demanda à Alphonse Allais :

« Comment se fait-il que la chèvre soit la femelle du bouc ?

— Bah ! répondit Alphonse Allais, cela s'est fait par relations ».

Quelques traits d'Alphonse Allais caractérisent bien son esprit chat-noiresque.

Il disait ainsi :

— Il était six heures. La nuit tombait, et personne pour la relever.

Ou encore :

— Il lui envoya un coup de poing qu'il para très habilement avec son œil gauche.

Une des raisons du succès, relatif certes, mais réel, d'un Alphonse Allais auprès de ses confrères, homme de lettres comme lui, réside dans

sa façon d'avouer hautement qu'il met sur le papier tout ce qui lui passe par la tête, simplement pour toucher quelque argent.

Le spécimen le plus outré de cette espèce de détachement de soi-même et de toute littérature, est peut-être cette introduction à un conte de Allais intitulé : *Début de M. Foc dans la presse quotidienne.*

Je reçois, écrit Allais, *d'un jeune homme qui signe « Foc » et qui — si nos pronostics sont exacts doit être l'un des patrons de la célèbre maison Lou Foc et Cie, une sorte de petit conte fort instructif et pas plus bête que les histoires à dormir debout qui relèvent de ma coutumière industrie.*

Alors, moi, malin, que fais-je ? je publie le petit conte du jeune Foc et, pendant ce temps, je vais fumer une cigarette sur le balcon.

La parole est à vous, jeune homme :

Ce « pas plus bête que les histoires à dormir debout qui relèvent de ma coutumière industrie » légitime toutes les longueurs et le vide de la plupart des histoires de Allais. Nous le savons, l'auteur ne nous le cache pas ; il a peut-être de l'esprit, mais au prix où l'on paye sa prose, il ne voit même pas la nécessité de s'en servir.

Et comment oserions-nous, après cela, prendre des airs de critique avec un homme qui a si peu de prétentions. Il nous désarme, et nous sourions.

Peut-être cependant, préfèrerait-on l'attitude

d'un Flaubert. Mais Allais nous le dirait lui-même : tout le monde ne peut pas être Flaubert.

Dans ses contes, Allais parle successivement de ses amis ; il fait de la réclame à leur dernier volume ; il nous annonce que les derniers dimanches où il est à Paris, il prend son repas du matin chez le jeune et déjà célèbre auteur dramatique, Léon Gandillot ; il fait la critique d'une pièce imaginaire de « notre vieux Donnay »..…

Ce genre déhanché, un peu canaille, a eu depuis de nombreux imitateurs : c'est une force de pouvoir dire, à propos de bottes : « Il est sot comme M. Untel », ou bien « jolie comme Mme X... » On arrive ainsi à être respecté par ses contemporains. Ce qui est une des formes du succès.

Un des meilleurs contes de Allais est celui où il nous présente un malheureux atteint de *polítypie*. On va voir par ses deux premiers effets en quoi consiste la plaisanterie :

Je le connus dans une vague brasserie du quartier Latin.

Il s'installa près de la table où je me trouvais, et commanda six tasses de café.

— Tiens, pensai-je, voilà un monsieur qui attend cinq personnes.

Erronée déduction, car ce fut lui qui dégusta les six mokas, l'un après l'autre, bien entendu, car

aurait-il pu les boire tous ensemble ou même séparément ?

S'apercevant de ma légère stupeur, il se tourna vers moi, et d'une voix nonchalante, qui laissait traîner les mots comme des savates, il me dit :

— Moi...., je suis un type dans le genre de Balzac..., je bois énormément de café.

Un tel début n'était point fait pour me déplaire, je me rapprochai.

Il demanda de quoi écrire.

Les premières phrases qu'il écrivit, il en froissa le papier et le déjeta sous la table.

Ainsi fut de pas mal de suivants. Les brouillons de lettres jonchaient le sol.

De la même voix nonchalante il me dit :

— Moi..., je suis un type dans le genre de Flaubert..., je suis excessivement difficile pour mon style.

Et cela continue ainsi treize fois de suite.

Les plaisanteries de Allais ne sont très souvent qu'un simple jeu de mots. (Le jeu de mots est le principe de la nouvelle à la main, si chère aux professionnels du rire).

Voici par exemple, le début d'un de ses contes :

La petite Madeleine Bastye eût été la plus exquise des jeunes femmes de son siècle, sans la fâcheuse tendance qu'elle avait de tromper ses amants avec d'autres hommes, pour un oui, pour un non, parfois même pour ni oui ni non.

Au moment où commence ce récit, son amant était un excellent garçon nommé Jean Passe (de la Maison Jean Passe et Desmeilleurs).

Et ainsi sur ce ton pendant trois pages.

Un de ses meilleurs amis, un été, sollicita de l'humouriste un renseignement urgent par retour du courrier.

Allais ne répondit qu'un mois après.

Et la lettre commençait ainsi : « Mon cher ami, je réponds avec un léger retard, parce que lorsque le facteur est arrivé, j'étais au fond du jardin..... »

(On saisit ici le désir d'avoir de l'esprit, coûte que coûte, ce qui est une des choses les plus absurdes qui soient, même chez l'humouriste professionnel).

Au fond, ce que je reprocherais le plus volontiers à ce genre de plaisanteries froides, c'est qu'elles traînent trop, qu'elles sont trop bien préparées. Il y a là un effort, une tension qui fatiguent.

Ainsi, dans *le Patron bon au fond,* ce n'est qu'au bout de deux pages, que le patron, qui a rencontré son employé Mac-Astrol à la pêche, alors qu'il lui avait accordé un congé pour enterrer sa tante, lui dit en tripotant ses favoris :

— *La prochaine fois que vous aurez la douleur*

de perdre madame votre tante, soyez donc assez gentil pour me rapporter une friture.

L'idée est drôle, mais auparavant nous avons dû nous ennuyer pendant cent cinquante lignes. C'est trop : un esprit à la Rivarol ferait dix fois plus court.

Bien entendu, imitant ici l'excellent Armand Silvestre, Allais n'hésite pas à nous renseigner sur la vie de ce « vieux gentilhomme breton, M. Kelkun de Kelkeparr, dont le manoir est situé non loin d'Audierne ».

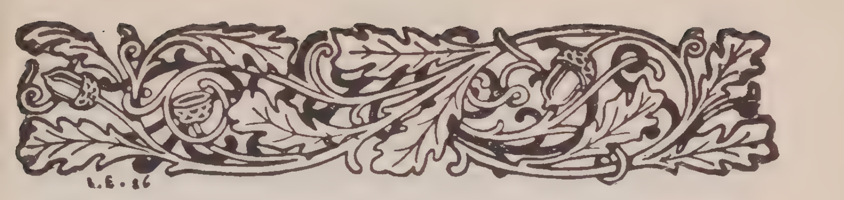
Des plaisanteries comme celles-là n'ont pas de conséquences.

C'est peu de temps avant de mourir, qu'Allais eut une de ses meilleures trouvailles.

Il allait racontant partout : « Je viens de recevoir une lettre du Cardinal Richard, archevêque de Paris. Mais je crois bien que cette lettre était apocryphe, en effet, dans le coin à gauche, étaient imprimés ces mots : *Taverne de l'Olympia* ».

Que voulez-vous faire contre un homme qui reste page à un âge si avancé ?

Louis Thomas.



Les Chroniques

LES POÈMES

Paul Fort : *L'Aventure Eternelle.* Paris, Figuière, 1911.

Paul Fort abandonne aujourd'hui l'Ile-de-France pour louer le Gâtinais. Il s'en excuse d'ailleurs fort plaisamment dans un gentil poème où il rappelle toutes les contrées de France qu'il a déjà chantées : la Champagne, la Normandie, la Bretagne, le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois — et que sais-je encore ! Il y a plaisir à voir des cieux divers se refléter dans les yeux de ce coureur de grandes routes. C'est qu'il nous conte tout ce qu'il voit, cet aimable poète ! et lorsqu'il a fini de chanter sa chanson, nous connaissons comme lui tous les sentiers de la forêt, tous les coudes de la rivière et nous voyons au crépuscule s'élever la fumée des villages.

Paul Fort est le dernier de nos vieux conteurs de Fabliaux. Mais il est aussi des hoirs Françoys Villon. De la grâce, de la mélancolie et de la fantaisie, voilà ce qui compose *L'Aventure Eternelle.*

J'ai lu ce nouveau livre, me promenant le long du Rhône sous d'immenses allées de peupliers dorés. Lorsque je frôlais quelque haie, des oiseaux partaient dans un vif ronflement de plumes. Avec les vers du poète des feuilles tourbillonnaient dans le vent.

Feuilles du printemps passé qui tombez aujourd'hui, comme vous des rameaux, je voudrais que soit arraché de mon cœur, un souvenir tenace qui ne veut pas se faner à l'automne !

JEAN-MARC BERNARD.

Paul Fort : *Ile-de-France.* Paris, Figuière, 1911. — **Marguerite Burnat-Provins** : *Cantique d'Eté.* Paris, Sansot, 1911. — **Daniel Thaly** : *Chansons de Mer et d'Outre Mer.* Paris, « La Phalange », 1911. — **Marcel Prouille** : *Impressions.* Paris, Dorbon aîné, 1911. — **Lucien Bauzin** : *Après-midi aux Rochers.* Paris, « La Belle Edition ». — **Léon Deubel** : *Ailleurs.* Berlin, Meyer, 1912.

Jean-Marc Bernard vient de nous le dire : Paul Fort est un délicieux poète. Ici même, Henri Clouard et François Serzais avaient déjà manifesté leur admiration pour les *Ballades Françaises.* Je veux à mon tour, à propos de la réédition d'*Ile-de-France*, répéter combien est attachant le talent de Paul Fort, si sincère et si moqueur, si naïf et si raffiné, tour à tour brusque ou caressant, et qui dans la même strophe sait être à la fois cocasse et sublime. Chacun de ses petits poèmes est une scène qu'il faut jouer : Le poète ne raconte pas, il vit ; à nous de retrouver sa mimique et ses intonations. Et quand on a déchiffré ces pages comme une partition parfois un peu difficile, quand

on a bien compris le sens, deviné les sourdines à y apporter, saisi le mouvement convenable, et qu'en un mot on sait lire ces vers : oh ! alors ce poète est vraiment divin, et le plus charmant sans doute d'entre les trois ou quatre purs lyriques qui nous demeurent aujourd'hui.

Reprenons ce livre ensoleillé :

J'ouvre grande la fenêtre, et mon front est effleuré d'une hirondelle dont les ailes, toutes gonflées de nos musiques, nagent dans l'aube angélique. Mon cœur bat si fort vers elle ! mon cœur ailé prend sa route ! Les cloches, à présent, écoutent la dernière cloche au ciel qui rythme jusqu'au soleil le bleu vol d'une hirondelle...

Il est difficile de louer comme elle le mérite Mme Burnat-Provins quand on vient de lire Paul Fort. Sa prose poétique semble sans ailes en dépit de son lyrisme exalté. Et la tension constante de l'élan, qui ne connaît pas l'enjouement du rire et des plaisanteries, risque injustement de lasser. Mais le désir y conserve toujours une pureté transparente, contrainte de refléter l'amertume du temps :

Mon amour danse et flambe comme le grand feu de joie qui fait un trou sur le glacier, certain soir d'Août.

Mon bonheur tourne et court plus vif que le chamois qui regarde l'abîme, avec des yeux si doux.

Nous avons cherché tous les deux et le vertige et la brûlure. Jetons-nous donc au gouffre et volons sur la cime.

Quand notre folie ne sera plus qu'une hirondelle morte, qui la ressuscitera ?

Daniel Thaly sur le navire qui l'emportait aux Antilles écrivait le journal de bord de ses rêves et de

ses regrets : ce sont les *Chansons de Mer* de son dernier recueil, au rythme doux et inconstant comme le roulis des océans. Puis il nous livre, comme dans ses volumes précédents, quelques visions d'outre mer, et déjà percent ces *nostalgies françaises* qu'il devait développer bientôt et que nous lirons prochainement.

On a le plaisir, en ouvrant le léger recueil de Marcel Prouille, de sentir aussitôt l'intelligence du poète ; je veux dire que son goût y est aisément décelable, averti et discret. Ecoutons-le fredonner plutôt que chanter

> Tout ce qui fut la joie et l'ardeur de l'été :
> Le matin clair, le jour tout baigné de clarté,
> La mollesse du soir et la nuit parfumée
> Ce qui fut le bonheur de vivre, la gaieté
> Des fleurs dont la pelouse était toute embaumée,
> Les lointains, à l'aurore alanguis de fumée,
> Imprécisés le soir de brouillard rose et bleu...

A la mémoire de Madame de Sévigné, M. Lucien Bauzin a adroitement rimé un petit sommaire des plus célèbres d'entre les lettres célèbres de la célèbre marquise. C'est un *à-propos* distingué.

D'Allemagne nous arrivent six poèmes de Léon Deubel. J'ai déjà dit que parmi les jeunes poètes Léon Deubel se distinguait par des qualités remarquables. J'attends une œuvre plus notable pour motiver mon jugement. A bientôt, j'espère.

HENRI MARTINEAU.

Jean de Bère : *Au fond des yeux*. Paris, Perrin.

Il est probable qu'une femme ne peut guère lire sans imaginer l'auteur de ce qu'elle lit, lui donner un

aspect physique, un regard, un ton de voix. J'avoue que là-dessus je me sens un peu femme, quand un livre me plaît beaucoup; et je m'amuse à composer un portrait fictif du poète d'*Au fond des yeux*. Ce portrait a bien des chances de n'être point exact, mais il est vrai : il représente un jeune homme assis, à l'heure crépusculaire, devant une table où tombe une clarté douce, les paupières mi-closes, le front soutenu par une main longue et pâle, l'autre main errant au gré de la rêverie sur la feuille de papier. Il faut avoir les paupières mi-closes pour bien voir « au fond des yeux ».

M. Edouard Schuré, dans la très remarquable préface qu'il a écrite pour ce petit livre, donne la meilleure définition que je connaisse du poème en prose, résume la philosophie de M. Jean de Bère, et qualifie mieux que je ne saurais faire l'art de ce jeune mystique. Que le lecteur s'y reporte : j'ai seulement voulu noter que les poèmes en prose de M. Jean de Bère nous retiennent et nous charment tout ensemble par l'élévation de la pensée, la délicatesse du sentiment, et la musique des mots.

André du Fresnois.

Robert Veyssié : *Les Tressaillements, poésie de la Chair et de l'Esprit*. Paris, « La Renaissance contemporaine », 1911.

Les rédacteurs de la *Renaissance contemporaine* considèrent volontiers que seul « un nouveau venu dans la littérature » a le droit d'ignorer leur importance. M. Robert Veyssié jugerait sans doute indécent le geste qui, « avec autant de nullité que d'insolence »

exécuterait « en deux lignes » son dernier recueil. Car M. Veyssié nourrit de vastes desseins. Il les avoue ingénuement dans une *Dédicace* qui ne manque pas de suc : « Ce livre n'est, je crois, qu'une étape symphonique. Le But est cette fresque épique : la Synthèse de la vie. » Si quelque jour, M. Veyssié touche ce But, les peuples devront l'honorer comme un Génie Majuscule ; car il apparaît que des philosophes pourvus d'une gloire notable se sont déjà efforcés, en vain, vers cette illusoire « Synthèse de la vie ». Mais M. Veyssié, qui ne s'est peut-être pas bien compris lui-même, aperçoit du moins que le « public », « cadavre déchiqueté » par « des bandes de rapacités » (*sic*) restera sourd à son Cantique. Il écrit donc seulement pour « quelques amis loyaux ». (Ces derniers n'ont pas manqué de lui rendre la politesse). Et il leur propose ceci :

Des cris. Des chocs. Le Monde...
Le Monde avait quitté sa carcasse barbare
Ses angles trop rugueux ses contours trop brutaux ;
Puis il avait rompu ses rigides amarres ;
Puis il avait brisé ses fers et ses anneaux ;
Il avait dissipé ses lacs ses mers ses fleuves,
Il avait émietté ses rocs ses champs ses monts,
Ses antiques forêts, toutes ses cités neuves ;
Le Monde avait broyé les cris des nations...

Il était devenu l'Eternité superbe...

... Alors le Monde était le Bonheur intangible...

... Alors le Monde était l'oubli, l'oubli, l'oubli...

... Il était devenu la Chimère existante...

Il y en a 126 pages, comme çà. Certaines se parent agréablement d'épigraphes, où s'affirme une évidente

originalité : « A l'appel de la nature voluptueuse frémit la chair humaine. » On n'est jamais mieux épigraphié que par soi-même. Les épigraphes que M. Veyssié s'emprunte éclairent son texte avec bonheur.

Aux pages 51 et suivantes, M. Veyssié nous conte une impressionnante aventure. Il était une fois un jeune homme doux et beau.

Mais la vigueur vibrait dans ses fibres sonores...

On le nommait « Aède ». Soudain une voix mystérieuse :

... Viens, viens, bel Aède, viens !
... Viens, viens, viens ! Je suis à toi !
Je suis à toi !

Aède ouvrit les yeux et frémit comme un chêne ;
Et sa chair respirait des lys et des troënes.
... Et la Vierge chantait : « Je suis la Terre aimante ! »

Conclusion : « Le Poète et la Nature s'étant épousés, engendrent la Poésie. Celle-ci accompagne ou précède l'humanité, à travers les âges. »

Malgré ce noble accompagnement, l'humanité est encore bien misérable :

Le village est désert. Le vent souffle et les foules
Traînent vers les cités leurs rumorantes houles...

... On mange ; et sur des lits vautrés les vils mangeurs,
En entendant au loin les chiens hurler, ont peur !

Les yeux abjects, le dos prostré, comme des chiennes,
Les consciences font des bassesses obscènes.

Quelle horreur ! Toutefois il ne faut pas désespérer. Car demain, peut-être, luira le Bonheur.

... Là-bas, où cependant l'Etoile blanche et nue
Offre à tous les pasteurs sa radieuse main.

Ces citations se suffisent à elle-même. Elles prouvent abondamment que si elles sont parfois osées, les images dont ce poème regorge ont autant de richesse que de nouveauté. Et qui nierait l'harmonie, la syntaxe solide et le style vigoureux de ces vers ? Il ne sera point besoin d'insister davantage pour ceux qui nient la lumière éclatante d'une renaissance dont M. Veyssié est, peut-on dire, le plus brillant flambeau. S'ils ne sont pas éclairés, les critiques de mauvaise foi seront du moins confondus.

PIERRE-LIONEL SILVANDE.

LES ROMANS

Jean d'Estray : *Petits Quarts d'Heure amoureux d'Extrême-Orient. — Pastels d'Asie. — Thi-Sen, la petite amie exotique.* Paris, Maurice Bauche.

M. Jean d'Estray a obtenu, en 1911, le prix national de littérature pour son roman manuscrit *Thi-Sen*. Il avait publié auparavant quatre volumes, mais son nom n'était encore guère connu. Souhaitons au lauréat de la bourse de voyage une renommée plus franche, il la mérite.

J'ignore les deux premières œuvres de M. d'Estray, mais avec *Thi-Sen*, qui vient d'être édité, j'ai lu les deux livres précédents. C'est une sorte de trilogie qu'il convient, du reste, de ne pas séparer. Après son enquête personnelle sur l'amour et les femmes en Extrême-Orient, Jean d'Estray coordonne ses souvenirs et raconte son voyage ; enfin, il imagine tout un roman pour retracer la vie d'un poste avancé sur les frontières de l'Indo-Chine. Et, partout, la note domi-

nante, le centre du récit, c'est l'antagonisme des âmes européennes et des âmes asiatiques.

Les *Petits Quarts d'Heure amoureux d'Extrême-Orient* sont les récits un peu osés, mais francs et simples, d'un jeune homme sain et robuste — nous savons qu'il pèse quatre-vingt-dix kilos, — qui confesse carrément ses fantaisies sensuelles. Nulle trace de névrose dans ces courts chapitres à la Maupassant, mais un parfum d'exotisme âpre et capiteux.

Le titre dit bien la monotonie, ou mieux l'unité un peu simpliste du sujet : on craint un instant un monomane de la sensation amoureuse et qui ne voit qu'elle sous tous les cieux. Que non point, l'auteur sait que chaque chose a son temps. Et voici que *Pastels d'Asie* transcrit un carnet de route suivi et plein de faits.

De la Méditerranée soleilleuse à la baie d'Along, les escales aux noms pleins d'échos s'échelonnent une à une : c'est Port-Saïd à peine entrevu dans des poussières de charbon, Aden que ne rafraîchit jamais l'ombre d'un arbre ; Colombo, dont le nom marque la perte de l'Eden perdu ; Singapour, dernière station si riche de parfums mélangés et où grouillent toutes les races du monde. Voilà le voyage que nous refaisons encore une fois avec non point un guide pédant, mais un compagnon charmant.

Voulons-nous maintenant vivre plus à fond de la vraie vie de ces régions lointaines. Quittons les villes trop européanisées du littoral, et suivons un poste militaire, nous entendrons l'histoire de *Thi-Sen, la petite amie exotique*. Peut-être un peu longuement, mais avec une minutie qui ressuscite pour nous l'atmosphère spéciale de ce récit, et nous sature de la

mélancolie convenable pour qu'un certain état d'âme soit le nôtre, l'auteur nous rend présente autant qu'il est possible l'aventure banale et journalière qui se vit là-bas. Parfois, une émotion contenue mais puissante se fait jour, et la vision rapide d'un paysage situe les plans et accentue les physionomies. Nul tapage, jamais un mot de déclamation, mais une toile claire qui se déroule, à la manière de nos meilleurs analystes dont le mérite le plus sûr est d'être français.

M. Jean d'Estray, ses trois livres nous le certifient, est bien français.

HENRI MARTINEAU

Pierre-Jean Jouve : *La rencontre dans le carrefour.* Paris, Figuière, 1911. — **Roger Lalli :** *Nella, jolie fille.* Paris, Figuière, 1911. — **Gabriel Julliot de la Morandière :** *Térandros.* Paris, Falque, 1911.

M. Pierre-Jean Jouve est atteint d'unanimisme. C'est aussi bien porté que la langueur en 1830, ou l'appendicite il y a dix ans. Oui, mais c'est aussi plus intéressant et plus varié. L'auteur nous expose ainsi son idée maîtresse : « Concevoir Paris comme un vaste organisme cellulaire n'est pas seulement inventer une belle image ; c'est toucher à la réalité d'une conscience qui s'élabore au-dessus des hommes, et dont la psychologie serait seulement à définir. » Et c'est une contribution à cette psychologie que M. Jean Jouve a tentée dans un roman assez artistement fouillé. Mais s'il n'a voulu que préciser l'influence du milieu sur l'âme molle de son héros et la sensibilité impressionnable de son héroïne, pense-t-il que, de Stendhal à M. René Boylesve, nos meilleurs romanciers aient attendu le vocabulaire de M. Jules Romains pour y réussir !

M. Roger Lalli, pour sa part, ne cherche peut-être pas assez à creuser la psychologie de ses personnages. Il n'innove, ni dans le fond, ni dans la forme, mais nous raconte gentiment une petite histoire de tous les jours, où les détails amusent plus que l'aventure elle-même. C'est vécu avant d'être écrit et même pensé.

Le lyrisme biblique dc M. de la Morandière, autant que le sujet de *Térandros,* auraient sans doute demandé une rubrique particulière pour être analysés. Ce n'est guère un roman, en effet, mais qu'est-ce? Un recueil d'aphorismes, un poème, un conte philosophique? Je ne sais. Abstraction faite d'un peu de rhétorique, M. de la Morandière y révèle les qualités primordiales d'un bon prosateur à la Villiers de l'Isle-Adam.

H. M.

LITTÉRATURE

André du Fresnois : *Pages choisies de Jules Lemaître.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1911.

Si parmi les anciens compagnons de « L'Abbaye » se trouve un grand nombre de poètes, il n'en est pas de même dans le groupe des néo-classiques. C'est la critique que l'on cultive chez eux — et, il faut bien en convenir, ces jeunes gens la cultivent avec bonheur. André du Fresnois, sans conteste, s'affirme l'un des premiers critiques de la jeune génération présente, un de ceux sur lesquels on peut compter. Certaines pages de lui sur Colette Willy, déjà anciennes, m'ont paru tout à fait remarquables. Il suffit d'ailleurs de lire la préface du choix de pages qu'il nous offre, pour s'assurer de la vérité de ce que j'avance. La finesse, voire la subtilité, en même temps que la lucidité mer-

veilleuse de Jules Lemaître sont parfaitement analysées en trente pages lourdes d'idées. En somme, en nous présentant Lemaître, M. du Fresnois nous fait le portrait même de l'Intelligence.

Je crois que c'est un spectacle peu banal que de voir ce maître de la pensée étudié avec une telle ferveur par un des plus jeunes critiques d'aujourd'hui. C'est ainsi que nos anciens poètes commençaient autrefois leur carrière : en commentant avec amour et respect le livre d'un Maître qu'ils vénéraient et qu'ils espéraient bien pouvoir égaler un jour.

JEAN-MARC BERNARD.

Julien Benda : *Dialogue d'Eleuthère. — L'Ordination.* Paris, « Cahiers de la Quinzaine », 1911.

Je viens de lire avec le plus vif intérêt ces deux petits livres d'un auteur dont le nom m'était jusqu'à ce jour inconnu. Aussi la révélation m'a été particulièrement agréable d'un talent subtil et cependant vigoureux et déjà très maître de soi.

Le *Dialogue d'Eleuthère* est une œuvre d'analyse où le ton d'ironie s'allie à la pénétration. L'auteur est un philosophe dont la philosophie prend volontiers le tour d'une élégante casuistique ou même d'une sophistique distinguée. J'y vois un exercice de jeunesse, mais un exercice qui compte et suffit à dévoiler un esprit curieux de tout et singulièrement expert à la critique des sentiments autant qu'à celle des idées.

Et je me garderai de faire des réserves à propos de l'acidité de ces pages et du malaise mal défini que cause leur lecture ou celle du petit roman, si volontairement sec, que M. Julien Benda a intitulé l'*Ordination.* Là surtout nous voyons un essai de démon-

ter sous nos yeux une mécanique mentale. Est-ce notre nervosité seule qui ne nous permet pas de contempler avec plaisir un écorché et qui nous invite à chercher, hors la salle de dissection, le mail où passent des vivantes ? Et pourtant ce n'est pas la seule nécessité, mais surtout la pure beauté des études anatomiques que me vantait naguère un maître respecté. H. M.

Albert de Bersaucourt : *Conférence sur François Coppée.* Ligugé, Aubin, 1911.

M. Albert de Bersaucourt a déjà parlé avec une sympathie chaleureuse de Verlaine, de Jammes, de Samain, de Le Cardonnel, de Verhaeren. Il nous entretient aujourd'hui de François Coppée, et nous trouvons dans son étude la même bienveillante attention, la même intelligence avertie, la même émotion d'un artiste. Cette conférence est une petite étude biographique et critique aussi juste qu'aimable. H.M.

J.-B. Rousseau : *Epigrammes.* Paris, Sansot, 1911.

« Un bibliophile parisien » vient de rééditer ces épigrammes dans la collection *Erotica Selecta.* Inutile donc de préciser le genre de ces épigrammes. Pour ma part je préfère celles de René Dumaine. L'éditeur écrit dans sa préface : nous avons inséré *à part des pièces d'une authenticité incontestable, mais qui ne furent pas avouées par Rousseau.* Bien ! N'empêche que dans la première partie de cet ouvrage (*Epigrammes de J.-B. R.*) on trouve, page 67, n° CXV, une épigramme de Racine et dans la seconde partie (*Epigrammes attribuées*) p. 89, n° XXXI, un conte de La Fontaine, mais un peu déformé ! J.-M. B.

REVUE DES REVUES

Après l'hommage charmant, dans la *Revue de Paris*, de vers prestes et évocateurs qui empruntent leur sujet aux principales figures de l'œuvre de Théophile Gautier, M. JEAN-LOUIS VAUDOYER donne dans **La Revue Hebdomadaire** du 2 septembre de fort bonnes pages de critique sur le style et l'émotion du poète de *Fortunio*. Il y combat une double et grossière erreur : « Par une singulière malchance, la légende de Théophile Gautier est fausse entièrement. On peut très bien la résumer ainsi : « Romantisme et impassibilité ». Cette légende est de plus, on le voit, contradictoire. »

M. Vaudoyer montre en effet qu'il n'y a « jamais de littérature confidentielle chez Gautier, et que l'élément passion est presque absent de son œuvre ». C'est qu'il a toujours préféré « la sensibilité de l'esprit à la sensibilité du sentiment. » Et « Gautier est un des rares poètes français du XIX[e] siècle, qui, pour exprimer des idées poétiques, emploient le mot juste et une forme parfaite. ».

Puis après avoir cité une lettre d'une émotion déchirante, J.-L. Vaudoyer conclut avec justice : « Et Théophile Gautier, répète la légende imbécile, n'avait point de cœur ! Mais c'était un héros, et, pour tout écrivain, sa vie et son œuvre restent un double modèle ».

Dans **La Renaissance contemporaine** (24 septembre), M. MARTIN-MAMY donne des *Notes sur Charles Péguy* dont nous approuvons pleinement plus d'un paragraphe. En conclusion de ce qui a déjà été dit, au *Divan*, sur Péguy, nous détachons ces lignes qui résument fort bien la pensée de M. Martin-Mamy et la nôtre :

« Ne semble-t-il pas, en lisant M. Péguy, qu'on entend un bègue penser à haute voix. La phrase veut-elle qu'on l'admire et qu'on se souvienne de sa beauté ? Qu'elle fasse sa toilette avant de sortir... Je réponds, en outre, que je laisse la religion du procédé aux fabricants de vaudevilles. Avoir du génie et plus simplement du talent, c'est savoir précisément rendre le procédé invisible, l'incorporer à la pâte dans laquelle se modèlera l'œuvre d'art. Mais l'afficher, mais le cultiver, mais en faire son ordinaire, c'est avouer une totale impuissance ou un pauvre désir de se singulariser. M. Péguy, qui, à défaut de goût, possède à un si haut degré le goût des idées, a écrit — et je l'en félicite — « choisir, c'est faire un raccourci ». Pourquoi ne choisit-il pas ? D'autre part, il vénère Sophocle et il s'agenouille devant Corneille... Pourquoi n'essaierait-il pas d'aimer la langue dont ils se sont servis autant qu'il les aime ? . . . .

Il y a deux Péguy. L'un pense. Et il est mystique, curieux, contradictoire, socialiste, religieux, aristocratique et dégoûté. On peut le discuter. On peut l'aimer. On doit l'estimer. Il en est digne.

L'autre écrit. Et il est lourd, empêtré, brumeux, diffus et dangereux. A part quelques pages au cours desquelles, ses défauts le servant, il arrive à une sorte d'éloquence, M. Péguy ne livre ses œuvres au public que sous la forme d'ébauches grossières et raboteuses et décevantes. Il convie tout le monde à la gestation de sa pensée, aux hésitations de son cerveau, aux tâtonnements de sa main. »

JEAN-MARC BERNARD continue la série de ses traductions poétiques. Hier encore dans la **Petite Gazette Aptésienne** (14 octobre) il donnait des *Vers Dorés* imités d'Ovide, à la fois nerveux et pleins.

La Nouvelle Revue Française de septembre publiait quelques pages singulièrement fines et attachantes : *Portrait* par ALAIN FOURNIER. Dans ce numéro des vers abondants et d'un beau mouvement signé d'un nom qui force l'attention dans les revues où il paraît : HENRI FRANCK.

Dans **Les Marges** (octobre) EUGÈNE MONTFORT traite de *La question du Latin et les écrivains*, et MICHEL PUY de *La Joconde*; parlant de *Gide*, des *Tharaud* et de *Paul Adam*, G. LE CARDONNEL, auteur lui-même d'un excellent roman, prouve qu'il possède de fines et sérieuses qualités critiques ; P.-J. TOULET concentre sa fantaisie narquoise d'humaniste subtil en *quatrains et distiques*, nous détachons au hasard :

Le sable où nos pas ont crié, l'or ni la gloire
Ou l'ombre sur le mur, — qu'importe, vain décor,
Mais que l'amour demeure, et me sourie encor,
Comme une rose rouge à travers l'ombre noire.

. . . .

La mer étincelait ainsi qu'une gitane
En robe bleue, où brillent et le cuivre et le fer ;
Et tu m'as dit : « Que je suis lasse, de la mer.
Venez sous la glycine, à l'ombre du platane. »

. . . .

— « Ces plis délicieux, à baisers doux-amers,
Qu'évoque ton sourire, — et qu'enferme ta robe
Etroite... » — « Mainte fleur au pourpris se dérobe,
Ami. » — « Plus d'un corail se fane au fond des mers. »

Vers et Proses (avril à septembre) publie le début du cinquième chant des *Géorgiques chrétiennes* de JAMMES. Nous avons déjà parlé de ces vers si limpides et si élevés

et nous en reparlerons encore. Au même sommaire les noms de MAURICE BARRÈS, RACHILDE, REMY DE GOURMONT ; des vers pleins de fantaisie et de grâce, comme toujours, par ANDRÉ SALMON ; le début du drame noblement inspiré de GEORGES DUHAMEL ; enfin d'importants fragments des merveilleux poèmes de PAUL FORT. C'est à *Paul Fort* précisément que **La Vogue Française** consacre son dernier numéro (15 octobre) : d'abondantes citations sont choisies, ordonnées et commentées avec autant d'amitié que d'enthousiasme par LOUIS MANDIN. Et c'est justice, Paul Fort est un merveilleux poète lyrique.

Les Guêpes (août) par la plume sage de RAOUL MONIER tracent quelques utiles réflexions sur *Grandes Revues, Grande critique*. S'il est juste de dire que nous n'avons plus de critique, c'est vrai surtout des grandes revues qui ne contiennent que des « pompiérismes » à la Gaston Deschamps, et se gardent bien d'accueillir les jeunes talents vigoureux et indépendants.

La Belgique Française a consacré son numéro d'octobre à la mémoire de *Charles Dulait*. **L'Art libre** annonce qu'il ne paraîtra plus et nous le regrettons vivement : nous y avons lu nombre d'excellentes pages. Signalons-y encore un poème plein de mouvement par FRANCIS CARCO. **La Revue des Poètes** (septembre) publie de graves et beaux vers de Pierre Fons :

Je te voue, ô mon fils, dès le sein de ta mère,
A ne rien hériter de mon âme légère,
Ni de mon désir vain, ni de mon œuvre étroit,

Et je te rêve enfant zélé, pieux, suave,
Adolescent très chaste et très simple et très droit,
Homme d'un seul amour et d'un idéal grave !

Le magazine de M. Louis Thomas est une publication jolie et spirituelle. Aux sommaires de **Nos Elégances** les noms pimpants de Marcel Boulenger, Albert Flament, Pierre de Trévières, Marcel Boulestin, Georges Pierredon, Marcel Drouet, André du Fresnois. Le numéro 3 s'orne de la reproduction d'une toile du jeune peintre HENRY FARGES : *La Danseuse*, œuvre charmante de grâce et de style.

ACHEM.

Le Gérant : G. CLOUZOT

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.

Perséphone

(FRAGMENT)

(**Le Divan** *est heureux d'offrir aujourd'hui à ses amis cet important fragment du poème encore inédit de* Charles Derennes : Perséphone.

Perséphone, *c'est la Jeunesse éternisée au pays de la Mort, et c'est le Souvenir qui vit en chacun de nous où il demeure muré comme en la tombe.*

Le poëme doit avoir quatre chants. Le premier, Les Amantes, *qui est seul terminé à ce jour, paraîtra dans quelques mois. Les vers aux chaudes harmonies que l'on va lire en ont été extraits.*

Les autres parties, Les Ancêtres, Dieu et les Dieux, La Terre et les Temps, *encore inachevées, ne paraitront qu'ensuite*).

Je bénis cet hiver de soleil et de givre
Aussi blanc que ton corps et doré comme lui,
Où j'attendais, les yeux égarés sur un livre,
Que l'ombre fût tombée et que ta lampe eût lui.
Alors, l'âme éblouie, exaltée, embrasée,
J'apercevais de loin, derrière ta croisée,
Ta forme, orgueil, honneur et plaisir de ma nuit.

Roidi de gel, avec sa pelouse chenue,
Ton jardin était comme un vieillard endormi
Qu'éveillait, en sonnant sur le sol, ma venue ;
Mais ta porte laissait, en s'ouvrant à demi,
Ton parfum échappé, ta tiédeur envolée
Te devançant, me faire fête dans l'allée,
Pareils à des enfants que choie un grand ami.

Et puis, c'était ta chambre où la lune bleuâtre
Et glaciale, au ras d'un volet émergeant,
Trouvait, dans la clarté chaude et rouge de l'âtre,
A sa lueur errante un accueil indulgent;
Toi-même, nue et claire et me tendant ta bouche,
Tu semblais, immobile au bord de notre couche,
Sous tes cheveux de flamme un pur flambeau d'argent.

Décembre ! Maintes fois on eût dit que des Anges
Passaient, ensemençant de lunaires cristaux
Les bienheureux jardins du ciel dont les étranges
Fleurs se réfléchissaient en gel sur tes carreaux.
Ah ! ma belle paresse était riche en images
Quand, sur ton lit, après nos amoureuses rages,
Je m'oubliais, superbe et nu comme un héros !

Le fleuve, monnayant la lune sur l'écluse,
Osait, alors, parmi le silence total,
Sûr du sommeil des cœurs humains féconds en ruse,
Ajouter un bruit d'or à son chant de cristal :
J'ai connu des plaisirs formidables d'avare
Tandis qu'entre mes doigts ta chevelure rare
Avait, dans ce bruit d'or, des reflets de métal.

Le suprême baiser que te donnait ma bouche,
Quand le sommeil ouatait nos fronts et nos genoux,
S'appuyait à tes dents d'un élan si farouche
Qu'il n'était plus d'amour au monde que par nous.
Puis le songe, au milieu du jardin de féerie
Dont tes mains et ta grâce avaient la seigneurie
Construisaient des palais éblouissants et fous.

Et, c'étaient, au sommet de ces palais de conte,
Des reines espérant des amants merveilleux.
L'espoir chantait : « Déjà Sœur Anne à sa tour monte ;
C'est toi qu'avaient guetté ses regards anxieux ! »
Mais, tes cheveux roulant sur ta gorge de neige,
Ma pensée en leurs rets demeurait prise au piège
Et les Belles du Songe avaient toujours tes yeux.



Et pourtant, ce n'est pas au fond des chambres closes
Où l'hiver ronronnait comme un chat près du feu,
C'est en été, dans un jardin brûlant de roses,
Que j'ai le mieux goûté ta chair après l'aveu.
L'herbe nocturne offrait des gîtes à nos fêtes ;
Nos amours rappelaient celles des saintes bêtes
Qui vont, le front penché, comme pour louer Dieu.

Revois le bel étang silvestre et maritime
Où le vent, qui heurtait les branches des îlots,
Répondait, vers à vers et presque rime à rime
Au poëme confus déclamé par les flots ;
Evoque ces moments d'extases, de délires
Où tes voluptueux sanglots semblaient des rires,
Où mes rires sonnaient ainsi que des sanglots.

De la mer aux côteaux, des pins aux cyprières,
Les maisons s'étageant entre l'onde et le ciel,
Avaient l'air recueilli de nonnes en prières
Dans une église, aux sons d'un grand orgue éternel ;
C'est là, défi lancé par nous au ciel mystique,
Que nous avons vécu dans le plaisir unique
De notre amour païen, naïf et sensuel.

Tout le jour, sur nos toits, le soleil en maraude
Etait comme un chasseur déployant son filet ;
Archer, on aurait dit que sa flèche âpre et chaude
Crépitait, par moments, sur le bois d'un volet,
Mais, dans l'ombre, en dépit de ces brasiers célestes,
Toi, tu savais me rendre à chacun de tes gestes
La fraîcheur et le jour que l'été nous volait.

Quand le soir délivrait pour prendre sa revanche
La brise au fond des cieux devenus plus cléments,
Nous caressions, la brise et moi, ta robe blanche
Dans les jardins emplis de roses poudroiements ;
Et vous, qui vous penchiez vers les ondes lacustres,
O jardins, vous étiez en ces heures illustres,
Plus tièdes et plus doux que des couches d'amants.

Puis la nuit, qui rôdait ainsi qu'une sorcière
Du bois voilé de brume au flot masqué d'embruns
Chassait, comme le vent soulève la poussière,
Vers nous des tourbillons éperdus de parfums.
La nuit et toi, je crois que vous étiez complices
Lorsque, sur mon visage épandus, lourds et lisses,
Tes cheveux se miraient en or dans mes yeux bruns.

L'horizon était comme une cage brisée
D'où, beaux oiseaux n'ayant que leur flamme pour chan
Les astres s'échappaient afin que la rosée
Amplifiât leur hymne en étoilant un champ.
Mais, avant d'ajouter des clartés à la terre,
On eût dit que certains fondaient un nid précaire
Dans les branches des pins qui barraient le couchant.

Notre amour ressemblait à ces loisirs d'étoiles !
Je le sentais soumis aux lois strictes qui font
Que le plaisir rayonne en nos cœurs et nos moëlles
Autant qu'un astre au même endroit du ciel sans fond ;
Et je savais saisir la minute opportune
Pour goûter, quand tes dents luisaient au clair de lune
Ta bouche, fruit bien mûr qui se fend et qui fond.

Je savais, quand, pour tous, les forêts en liesse
Dispersaient des parfums d'herbes et de bois verts,
Savourer cette odeur de linge et de jeunesse
Qui montait, pour moi seul, de tes seins découverts,
Jusqu'à l'heure où, guerrier qui jamais ne transige,
Le soleil effaçait chaque astre, clair vestige
De l'ombre, et devant lui voulait des cieux déserts.

Alors les pins rangés en bataillons sonores
D'un prince hostile au jour semblaient les vieux soudards ;
Les cyprès, sur les monts que guettaient les aurores,
Contre elles déroulaient de farouches remparts ;
Mais la victoire allait à ces vierges guerrières
Qui, montant aux créneaux des noires cyprières,
Y faisaient palpiter de rouges étendards...



Douceur et vanité de ces heures charnelles !
Notre amour fut si fruste et si simple et si pur
Qu'il nous quitta, pareil à l'oiseau quand, ses ailes
Poussant, il veut tenter les périls de l'azur.
Loin des nids désormais trop tièdes pour nous plaire,
Nous étant regardés sans haine et sans colère,
Nous partîmes heureux vers un bonheur moins sûr.

J'avais déjà compris qu'il faut, si l'on est sage,
Aux festins de l'amour mélanger des poisons,
Puisque c'est le revers d'un bonheur sans nuage
De rien nous laisser quand nous l'abandonnons.
Ton souvenir, alors que mon chant le réveille,
Est ainsi qu'une tombe étrangère et très vieille
Où je verrais, inscrits par hasard, nos prénoms.

Le feu brûla trop clair pour laisser d'autre cendre
Que celle qu'en jouant emporta le vent frais ;
Et je peux, sans penser à notre joie, entendre
Encor la mer répondre à l'appel des forêts.
C'est que le souvenir n'est vrai que si la face
Du mort se penche, aux jours où près de nous il passe,
Dans les miroirs vers lui tendus par les regrets.

Et toi, qui ne fus rien qu'amoureuse et vivante,
En ces lieux où l'Amour et le Temps semblent faux,
Tu deviens un objet de doute et d'épouvante.
L'enfant a jeté l'arc et le vieillard la faulx.
Vainement ta beauté jusqu'ici se prolonge ;
La corruptible chair pèse aux ailes du Songe ;
Le réel est un spectre au pays des tombeaux.

Pitoyable aux instants heureux qui furent nôtres
Et n'ayant que des mots pour les rendre moins vains,
Je t'ai gardée ici plus longtemps que les autres,
Mais sans tendre vers toi mes lèvres ou mes mains :
Je croirais, en voulant t'appeler ou te suivre,
Supputer, prince fou près d'un fossoyeur ivre,
La valeur de la vie en des charniers humains.

. . . .

CHARLES DERENNES

Le Culte de Gœthe

IV

L'Equilibre

A quelque phase, en quelque lieu que nous surprenions Gœthe, il nous livre d'emblée l'essentiel secret de la maîtrise : son universelle Ferveur.

Il ne serait point poète s'il ne possédait cette sensibilité frémissante qui conditionne tout lyrisme et s'il n'avait le pouvoir d'extraire de réalités sans intérêt pour les sens émoussés des autres hommes, de l'émotion en même temps que de la beauté. Mais cette émotion lyrique que les poètes ne puisent d'ordinaire qu'à quelques sources très limitées, Gœthe par sa curiosité inlassable parvient à la faire jaillir de tout ce qui l'entoure. En toute occurrence, cette ferveur de Gœthe est admirable ; qu'il nous apparaisse étudiant les cailloux des routes d'Italie, méditant sur le crâne de Schiller ou interrogeant Eckermann sur les mœurs des oiseaux, nous

le trouvons toujours prêt à nous enseigner que seule l'ardeur d'une curiosité toujours en éveil peut triompher des obstacles que la satiété oppose au bonheur. Quand trop de morales humiliées nous incitent au renoncement, au repliement sur nous mêmes, Gœthe nous exhorte à sans cesse élargir notre moi, à comprendre plus de choses pour davantage aimer. La devise de Faust n'est-elle pas : *Zum höchsten Dasein immefort Zù streben*... Tendre sans trêve à s'élever plus haut dans la réalité de l'Etre... Si la ferveur n'était qu'un des secrets du génie, elle n'aurait qu'un intérêt bien relatif pour le commun des hommes, mais en même temps que la maîtrise, elle conditionne toute vie heureuse. Et s'il fallait à la première page d'une Ethique purement expérimentale condenser en deux lignes le précepte capable d'assurer un maximum de joie à notre vie de tous les jours, ne choisirions-nous pas ces vers de l'Elégie de Marienbad :

« Fais donc comme moi, et avec une joyeuse sagesse, regarde en face le moment. Point d'hésitation. Hâte-toi d'aller à lui, avec ardeur comme avec bienveillance ; là où tu seras, sois tout, toujours plein de candeur ; alors tu te réaliseras pleinement, tu seras invincible. »

Sans doute, à cette sensibilité frémissante, trop de poètes ont dû de souffrir à l'excès des imperfections ou des heurts de la vie réelle.

Mais, en premier lieu, il leur manquait cet immense horizon en quelque point duquel Gœthe aux heures de souffrance pouvait trouver toujours à reposer sa vue. Il leur manquait surtout cette clarté sereine d'une raison toujours prête à lutter contre le désordre que Gœthe, dans l'ordre des sentiments, comme dans l'ordre des choses extérieures, estimait le pire des maux.

« Selon de grandes lois, éternelles, inéluctables, nous devons tous accomplir le cercle de notre existence... » Dans cette conscience de l'universelle nécessité dont le pénétraient à la fois l'étude des sciences et la philosophie de Spinosa, Gœthe trouva le correctif, sans lequel il eut sans doute, comme plus d'un grand poète, dû payer en souffrance la rançon de son génie.

Mais ni cette universelle ferveur, ni cette raison lucide qui, élargissant le champ de la sensibilité de Gœthe, en prévient en même temps les écarts, ne sauraient enfermer le secret de sa maîtrise.

D'autres ont sû sentir et comprendre, mais nul ne songerait à les opposer à Gœthe si ce n'est pour faire voir qu'un abîme existe entre eux.

Citerons nous Amiel, sensibilité frémissante, jointe à un entendement, ne manquant ni d'étendue, ni de profondeur. Amiel nous offre le plus saisissant exemple de ce que valent l'intelligence

et la raison sans la puissance d'agir. Amiel voudrait que l'excès d'analyse ait seul stérilisé son être. En fait c'est son manque d'ardeur à vivre qui le laisse, en face de deux thèses contraires, éternellement hésitant.

Nos éducateurs commencent à se rendre compte du rôle que la volonté doit jouer dans le développement de nos facultés. Si borné que soit le vouloir humain, la psychologie nous montre que sa puissance dépasse infiniment les bornes que le vulgaire lui assigne. Non seulement dans ces états surprenants d'hypnose et de somnambulisme que nous commençons seulement à connaître, mais même à l'état de veille, la puissance de la volonté sur l'organisme réalise des merveilles. Bien qu'elles n'aient rien de plus miraculeux que les guérisons effectuées par Bernheim et ses élèves, on ne saurait sourire de ces « cures mentales » dans lesquelles l'Amérique a puisé le principe d'une religion nouvelle. Dans la foi des « scientistes » pour qui la maladie n'a pour cause qu'une défaillance de notre énergie, ne retrouvons nous pas encore un principe de Gœthe qui prétendait avoir échappé à une épidémie de fièvre putride par la seule volonté bien arrêtée de n'offrir aucune prise au mal. Peut-être Gœthe allait-il un peu loin, mais comme la confiance de Napoléon en son étoile, celle de Gœthe eu la toute puissance du vouloir humain, ne peut-elle être considérée

comme ayant, autant peut-être que sa ferveur et sa constante lucidité, contribué à l'élever si haut au-dessus du commun niveau. Pour expliquer son génie, il y aurait lieu sans doute de joindre à ces dons la puissance d'expression verbale sans laquelle une œuvre littéraire ne saurait avoir de durée. Mais si nous cherchons en Gœthe, non pas un virtuose mais un maître qui nous apprenne à vivre, ces dons d'exécutant demeurent négligeables.

Gœthe, même sans eux, possédant l'essentielle grandeur, fut par quelque autre voie parvenu à réaliser son œuvre. Et sous quelque forme qu'elle eut pris corps, celle-ci fut venue corroborer l'enseignement d'harmonieux équilibre que par sa vie nous donne Gœthe offrant à nos modernes éducateurs la plus salutaire des leçons de Psychothérapie.

JEAN MARIEL

Consolation à l'affligée

Si des jours sans lumière ont tissé cet ennui
Qui rompt ta brève joie et te retient prostrée,
En te délivrant d'eux échappe-toi de lui,
O fragile désespérée !

Que ta pensée au moins retrouve peu à peu
Une heure éclatante et perdue.
... Le violent Eté distribuait le feu
Parmi la grande plaine nue.

... Vers la lune immobile et l'acacia noir
Criaient tes mots brisés qu'un souffle me rapporte :
« Un soir, un autre soir d'amour comme ce soir,
Je crois bien que je serais morte. »

— La braise maintenant agonise au foyer
Dans une triste odeur de suie.
Longtemps nous écoutons sur le carreau noyé
Les mille aiguilles de la pluie.

Et pourtant, dans la nuit moite de la maison
Où le clair souvenir nous frappe en un vent d'aile,
Nous allons posséder, peut-être, la saison
La plus ardente et la plus belle.

FRANCIS ÉON



Les Chroniques

LES POÈMES

Francis Jammes : *Les Georgiques Chrétiennes.* Chants III et IV. « Mercure de France », 1911.

Douze chants des *Géorgiques Chrétiennes* sont annoncés. Nous avons les quatre premiers, et dès à présent il nous est possible d'apercevoir l'œuvre dans son unité et dans sa grandeur.

A la première lecture, l'ample poème nouveau ne séduit pas autant, peut-être, que les images délicieuses d'autrefois. Dans ces vers nous reconnaissons moins notre jeunesse semblable à celle de Jean de Noarrieu, si désespéré quand Lucie reçut des fleurs de montagne, cueillies pour elle par un berger. Ce n'est plus notre tourment âpre et cher, notre cri dans la nuit sensuelle : « Ah ! qui donc m'aimera ? »

Mais, comme les beaux paysages, qui ne se livrent point aux touristes pressés, les *Géorgiques* demandent une attention plus sévère. Leur lyrisme ne s'exprime pas en bonds fiévreux et désordonnés. C'est le témoignage très haut et très calme d'une foi sûre d'elle, la certitude harmonieuse de la vérité.

Ah ! sans doute, il sera facile, encore, de plaisanter. On isolera avec ironie certains distiques familiers :

Le chef de la maison, avant qu'on reposât,
S'en vint à la cuisine et avec tous causa.

Le procédé est ancien. On citera, encore, quelques vers qui n'ont par eux mêmes qu'une valeur de narration courante. On oubliera volontiers ceux-ci, qui en donneraient la *raison*, s'il était besoin :

Et le moindre incident de cette vie rustique
Grandissait comme un vers dans le vent poétique.

Le moindre incident. Jammes ne sait rien négliger de ce qui forme la vie, précisément parce qu'il aime la vie qu'il chante. Il chante aujourd'hui la vie droite et saine des paysans, ses amis.

Au reste le détail est souvent admirable, et vaut par son charme et sa perfection :

Le bonheur entourait cette maison tranquille
Comme une eau bleue entoure exactement une île.
... Le cœur plein du frisson sacré des fiançailles,
Elle essuya ses yeux de prune des broussailles.
... Monticelli descend dans le parc espagnol ;
Watteau va s'embarquer au chant du rossignol.

Mais jamais le détail n'absorbe le poète jusqu'à lui faire perdre la ligne d'ensemble. Il doit nécessairement participer à la construction générale, et s'il le faut, s'abolir en elle, comme une humble pierre nue. Ainsi, dans nos cathédrales d'Occident, les morceaux séparés collaborent avec ferveur à l'élan du vaisseau.

De l'ordonnance générale du récit, de sa simple et nette continuité monte peu à peu une magnifique exaltation. Nous nous donnons à elle sans trouble, parce que ses sources sont pures. FRANCIS ÉON

Marie Dauguet : *L'Essor victorieux.* Paris, Sansot, 1911. — **Cécile Périn :** *Variations du Cœur pensif.* Paris, Sansot, 1911. — **Alice Clerc :** *Dans le Jardin de notre amour.* Paris, « Le Temps présent », 1911. — **Pierre-Jean Jouve :** *Les Aéroplanes.* Paris, Figuière, 1911. — **Frantz Simon :** *Renaître.* 1911.

La femme devait nécessairement exceller dans la poésie le jour où celle-ci se contentait d'exprimer des sensations. Ce n'est ici ni le moment, ni le lieu d'épiloguer encore sur ce « romantisme féminin ». Rappelons seulement que Madame Marie Dauguet est un des plus personnels et des plus véhéments auteurs de ce renouveau naturiste. C'est une campagnarde qui sait pleinement jouir de la vie des champs et rendre les aspects multiples de son existence. Elle sait voir les arbres, les fleurs champêtres, les hôtes des bois ; et elle les peint comme elle les aime : avec une passion superbe et emportée. Elle respire surtout, avec frénésie, les odeurs complexes des saisons et des jours :

J'adore ces parfums, dont la langueur m'épuise,
Pleuvant des peupliers aux branchages de cendre :
Rythme vite estampé et cadence imprécise...

Mystère qu'on ne peut dévoiler ni surprendre ;
Ces parfums, lèvre vague où la parole sombre,
Inaccessibles bras tendus à travers l'ombre.

Le sentiment baudelairien est partout présent dans ces vers, qui se complaisent en ces accents sadiques :

Forêt, verse à mon cœur ton plus sombre élixir,
J'ai besoin d'une ivresse triste, d'un calice
Où l'absinthe et l'éther mélangent leurs délices,
De jouisseuses langueurs qui nous fassent souffrir.

Et, de même que le poète a besoin de la nature pour être vraiment lui-même, il a conscience d'animer le monde à son image et de le recréer à son reflet.

Le défaut de cette poésie, c'est, avec trop de virtuosité et une facture trop brisée, l'abus des termes rares, des rejets, des rythmes heurtés. Mais, soudain, une envolée plus âpre fait bien vite oublier ces quelques négligences

Je n'ai jamais goûté tout ce qui plaît aux femmes,
J'aime la force entière et l'effort violent,
Prendre pour compagnon mon vouloir persistant,
Rester le maître, enfin, absolu dans mon âme.

Jamais je n'aurai pu,
Sous son aspect mignard, considérer la vie.

Jamais je n'aurai pu, sous le poids du chagrin,
Pressoir broyant le cœur comme un rouge raisin,
Entre la mort guettant et la foi qui divague,
Comparer à mes pleurs, les perles de mes bagues ;

D'un faux bien, quel qu'il soit, leurrer mon cœur avide.

J'étais, de mes pensées solitaires, éprise ;
Virilement toujours mon âme s'appartint ;
Aucun des mots appris ne la rendait soumise
Et rien ne s'accordait entre elle et son destin...

Et si parfois je pleure au fond des cathédrales,
Si, dominant mon lit, veille le crucifix,
C'est parce que, des dieux que l'humanité fit,
Celui-ci les surpasse en tendresse idéale...

Sans doute, Madame Cécile Périn est elle-même une servante de la sensualité, et, avec moins de révolte que Madame Dauguet, elle s'abandonne aux lois de l'amour :

Douceur de me sentir frêle ainsi qu'un bouquet
Vivant et parfumé dans tes mains conquérantes!
Douceur d'avoir des yeux dont les hommes s'enchantent,
Et d'être le jardin de ton désir secret!

Douceur de ne se plus appartenir! Ivresse
D'avoir un cœur si fier, et d'être cependant
Tremblante et souple, entre tes bras, comme une enfant...
Douceur d'aimer la force — et d'être la faiblesse...

Mais elle est touchée par le poison intellectualiste, elle s'inquiète, dès le seuil de son livre, du fantôme de la vérité, et de même qu'elle frissonne toute entière de voir

L'ombre qu'un bonheur mort jette sur notre route,

il lui faut réfléchir même sur sa sensation la plus spontanée, et bientôt elle s'écrie :

L'inconnu de la chair épouvante l'esprit.

Comment, méditant sur l'esprit et sur les balbutiements de l'humanité, aimerait-elle encore chanter pour chanter. Finalement, elle s'inquiète de la fragilité de son art et renie ses accents passagers parce qu'il est « des mots immortels! »

Mademoiselle Alice Clerc recueille la lumière changeante des diverses heures du jour *dans le jardin de son amour*. En vers gracieux, que gâtent seulement quelques prosaïsmes, elle se convainc lentement que la source de l'éternelle joie est dans la souffrance d'aimer. Et ses méditations ont la douceur des paysages d'octobre.

Un poète n'est pas un philosophe. Monsieur Pierre-Jean Jouve, à mon avis, a le tort de vouloir prouver le contraire. Ayant assisté à une exhibition d'aviation,

il recueille ses impressions. Et comme il ne saurait oublier ses théories unanimistes, il tente de recomposer la foule, ses désirs, ses sensations, ses pensées. Quelques jolis détails, visions neuves et aigües, noyés dans un flot de bizarrerie et de théories préconçues. Et, cependant, ce disciple encore, comme son maître Jules Romains, est un vrai poète : à preuve ce vers délicieux :

Et le sommeil comme une pente vers demain.

M. Simon débite ses poèmes en tartines trop minces pour qu'on en trouve le goût. Nous attendons une bouchée plus copieuse. HENRI MARTINEAU

LES ROMANS

René Boylesve : *Le Meilleur Ami.* Paris, Calmann-Lévy.

Ce livre n'est pas nouveau ; il y a plus de deux ans que je l'ai annoncé déjà dans *le Divan*. Mais, à l'occasion de cette édition définitive, il est bon d'en parler encore, parce que M. Boylesve est aujourd'hui un de nos meilleurs romanciers, et parce que d'excellents critiques, et qui ont avoué leur goût pour d'autres livres de l'auteur, ont dit que celui-ci leur semblait ennuyeux. Je ne suis pas de leur avis.

Parmi ces fines analyses de sentiments que M. Boylesve affectionne, celle-ci est une des plus délicates et des plus justes. Sans doute l'emploi commode du *je* serait bien vite monotone et factice, si à force de tact l'écrivain ne nous donnait pas l'illusion qu'on lit, non pas la fiction d'un cerveau inventif, mais de vraies confessions.

L'histoire que raconte *le Meilleur Ami* est-elle possible ? Le récit nous en est-il fait avec vraisemblance ? Je me pose ces deux questions, et aux deux je réponds : oui. Alors pourquoi ne dirai-je pas que ce livre est un beau livre, et, en outre, délicat et d'une exquise émotion concentrée.

Les partisans irréductibles de la raison blâmeront l'amour romantique de Bernerette. Admettons qu'ils n'ont point tort. Mais nous ne le jugeons pas, nous convenons seulement qu'il se rencontre. La jeune fille lisait *La Princesse de Clèves* et *Dominique*. Ce sont des livres redoutables pour une romanesque qui veut les vivre, et pour un romancier qui est tenté de leur donner une réplique. L'héroïne en mourra, mais M. Boylesve a écrit une belle œuvre.

HENRI MARTINEAU

Jean Schlumberger : *L'Inquiète Paternité*. Paris, « La Nouvelle Revue Française ».

Le récit tout simple, et quasi mystérieux, de M. Schlumberger se déroule avec une belle ordonnance dans les trois parties harmonieuses de ce livre. Jamais cas plus curieux de paternité spirituelle ne nous fut mieux conté, avec une aussi légitime assurance et un pareil souci de psychologie nuancée.

Cyrille craint pour son fils Rémy son hérédité malsaine, il dissimule mal parfois une aversion naissante à la seule pensée de découvrir en lui de secrètes tares familiales. Un seul sentiment est vivace en son cœur blasé : le souvenir d'un ami.

Le hasard aux raisons impénétrables apprend à Cyrille que Rémy n'est pas son fils, mais celui de cet

ami disparu. Cette âme inquiète n'en est pas abattue ; avec une rare logique elle n'en aimera que davantage l'enfant et lui demeurera uniquement fidèle en dépit des circonstances contraires, de l'éloignement et de la mort même.

Et cette histoire spécieuse se pare d'une impérieuse nécessité et d'une héroïque grandeur, tant l'auteur crée d'émotion profonde par le seul charme d'une ambiance parfaite et la justesse de la narration. Il semble ne rien expliquer, il expose la crise par le dehors et laisse les faits et les détails choisis chasser l'ombre peu à peu pour que demeure seule vivante la flamme pure de la vérité saisie.

H. M.

Jean Lœw : *Entretiens et Récits.* Paris, « Le Temps présent », 1911.

L'auteur anonyme de *Jean Venables* juge à propos aujourd'hui de faire paraître sous le nom de Jean Lœw ces *Entretiens et Récits.* Ce dernier livre éclaire en quelque sorte le précédent, et ceci n'est pas négligeable. Car ce n'est point en ces deux volumes une fable qu'on se plait seulement à parcourir mais une individualité artiste qu'on aime deviner.

L'auteur aime les idées et les discussions d'école : pour exposer sa thèse actuelle il anime des dialogues, et ceux-ci, comme le cadre qui les prépare et les voit éclore, intéressent, méritent souvent notre approbation, mais inquiètent. Il n'est pas jusqu'à cette ardeur renfermée, à cette frénésie devant la pensée et la vie toujours dispersée, qui ne nous arrêtent, hésitants, attirés et cependant à la même minute défiants. Nous

voudrions pousser encore un peu la controverse. Mais nous sommes déjà à la dernière page du livre.

Même sous leur ambigüité, ces pages sur l'art des monstres et contre l'art naturaliste contiennent bien des aperçus ingénieux et des arguments solides, et que sans réserve nous voulons louer ici.

Pierre Abrileu

LITTÉRATURE

Jean Herluison : *Maurice Barrès et le Problème de l'ordre.* Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1911.

Cette petite brochure de soixante-dix pages doit être lue et méditée par tous les admirateurs et les disciples de Barrès. Et de notre génération, je crois qu'on peut les compter, ceux qui ne sont ni les disciples ni les admirateurs d'un tel maître !

M. Herluison nous prouve, d'une manière convaincante, que, dans tous les domaines de l'intelligence qu'il explore, Maurice Barrès commence par se préoccuper du « problème de l'ordre ». L'auteur de *Colette Baudoche*, au même degré que celui du *Jardin de Bérénice*, recherche l'âme éternelle, l'âme classique, dans les élans les plus désordonnés et les plus romantiques. Cette recherche vigilante lui a permis de discipliner sa sensibilité quelque peu maladive et d'écrire une œuvre que notre ami Henri Clouard a si parfaitement définie : « les marches du classicisme ». Barrès, en somme, n'en convient-il pas lorsqu'il dit : « J'ai trouvé une discipline dans les cimetières où nos prédécesseurs divaguaient. »

Avec une belle probité intellectuelle, M. Jean Herluison analyse le « développement de la pensée » de Barrès. Convaincu d'abord de la seule réalité de son *moi*, puis situant ce *moi* dans le temps et l'espace, le poète d'*Amori et dolori sacrum* devait fatalement aboutir au nationalisme. « Un nationaliste, dira-t-il alors, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. » Le nationalisme est donc une manière de penser et d'agir qui déborde bientôt le cadre politique et envahit toutes les branches de l'activité humaine.

Je suppose qu'il est inutile de prier les amis de Barrès de lire les commentaires solides, pieux et intelligents dont M. Herluison a bien voulu entourer cette pensée précieuse entre toutes. Dans cette brochure ils trouveront un chapitre : *Classicisme et catholicisme*, qui, aujourd'hui plus que jamais, nous semble d'actualité. Je crois qu'il serait grand temps de faire nôtre la formule de Barrès : *Le nationalisme, c'est un classicisme !*

O mes amis, nous qui sommes accablés sous l'équivoque du vocable de *néo-classiques*, nous qui ne voulons pas cependant qu'on nous confonde avec ces tenants d'une *renaissance française* qui ne sont, en définitive, que les camelots d'une « Renaissance contemporaine », ô mes amis, pourquoi ne prendrions-nous pas tout simplement le nom de *nationalistes ?*

JEAN-MARC BERNARD

Albert Erlande : *Le Titan*. Paris, « Mercure de France », 1911. — *Il Giorgione*. Paris, Grasset, 1911.

M. A. Erlande aime les beaux vers aux prolongements sonores, à la musique continue. Et c'est ce que

nous trouvons abondamment dans cette vision dramatique dont, d'ailleurs, nous ne suivons qu'avec peine le naturisme mythologique. Ce Titan se meut un peu dans le chaos. Oublions le drame pour ne nous bercer que de l'harmonie des strophes :

Comme le souffle ailé du démon des tempêtes
Soulève l'Océan sauvage et tous ses flots,
Mon chant va déchaîner des tourbillons d'échos
Vers les bords sans clarté où les astres s'arrêtent.

Le goût de ces vastes fresques, des décors royaux, explique aisément comment le poète devait être amené à ressusciter pour nous, dans le cadre des splendeurs de la Renaissance vénitienne, la figure pathétique du Giorgione. C'est à la palette rutilante de ce grand peintre que l'artiste a fougueusement emprunté ses brillantes couleurs et sa chaude lumière : l'or et la pourpre rehaussent partout ce récit merveilleux. C'est un livre de lyrisme et de puissante divination à la gloire d'un artiste de tout premier ordre, et c'est aussi un roman vivant, humain et étrangement poignant.

H. M.

Henri Ghéon : *Nos Directions*, « La Nouvelle Revue Française », Paris, 1911.

Sous un titre « pontifical », M. Henri Ghéon réunit quelques-unes de ses meilleures critiques littéraires, publiées dans diverses revues depuis 1900. L'allure, souvent pénible et guindée de plusieurs de ces articles, fait de ce livre un ouvrage presque dogmatique. On souhaiterait plus d'aisance, plus de passion même. Certaines pages, toutefois, sont de première importance et d'une sûreté de jugement remarquable :

M. d'Annunzio et l'Art, *Le Lyrisme de M. Rostand* et les *Notes sur le théâtre poétique*. Même dans ses affirmations les plus irritantes, M. Ghéon ne me laisse pas indifférent. J'aimerais pouvoir le goûter davantage.

Mais je lui reprocherai d'avoir réédité, sans y rien changer, son article : *Le Classicisme et M. Moréas*, paru pour la première fois en 1909. A cette époque, M. Henri Clouard présenta quelques objections et quelques rectifications dont M. Ghéon aurait dû, me semble-t-il, tenir compte aujourd'hui.

J.-M. B.

Tristan Derème : *Discours prononcé sous les tulipiers du Jardin Massey, à Tarbes, à l'occasion du centenaire de Théophile Gautier.*

Tristan Derème, le charmant poète, fait preuve d'ingéniosité critique et d'un goût lyrique exquis en louant dignement le grand Gautier. Et il n'a garde d'abandonner son ton plaisant de page gâté.

H. M.

F.-T. Marinetti : *Le Futurisme*. Paris, Sansot, 1911.

Voilà un livre bien réjouissant et bien attristant. Bien attristant si on réfléchit au nombre de ceux qui ont *marché* et *marchent* encore, et qu'il suffit pour cela d'un peu de battage. Bien amusants en regard ces manifestes d'une superbe truculence qui menacent le monde entier du feu, de l'eau et du fer, alors qu'interviewé par *Le Temps*, le hardi capitaine du futurisme assure qu'il ne veut rien casser du tout, mais seulement réveiller l'attention. Les *tzim-la-boum* de l'homme orchestre : beaucoup de bruit pour peu d'harmonie.

F. S.

Stéphane Servant : *Fragments d'œuvres.* « Les Cahiers du Centre », octobre 1911.

Les Cahiers du Centre réunissent quelques fragments de l'œuvre déjà considérable de Stéphane Servant, poète, conteur, savant et dessinateur d'un incontestable talent. Si ces vers ont une rudesse un peu gauche d'expression, on n'en méconnaitra point cependant l'envolée et la noble inspiration ; et si sa prose est un peu surchargée, elle n'en semble pas moins d'une excellente qualité et riche de généreuses pensées.

O.

HISTOIRE

Hector Fleischmann : *Roustam, mameluck de Napoléon.* Paris, A. Méricant.

M. Fleischmann est un poète. Et je pense moins aux vers héroïques de ses premiers essais qu'aux titres de ses livres d'histoire. Celui-ci : *Roustam, mameluck de Napoléon*, ne vous remplit-il pas déjà d'enthousiasme… et de curiosité. Et malgré la platitude des mémoires du stupide Géorgien, M. Fleischmann sait nous intéresser par le récit d'une odyssée qui se déroule toujours dans l'ombre du grand empereur. P.

VOYAGES

Guides artistiques et pittoresques des Pays de France, publiés sous la direction de **L. Dimier.** Paris, Ch. Delagrave. — **L. Dimier** et **R. Gobillot :** *Basse Normandie.*

Stendhal eût aimé cette collection. Il déplorait que les Français connaissent si peu la France, et il écrivait : « On passe à côté d'un site charmant, ou d'une ruine

qui peint le moyen âge d'une manière frappante; eh bien! il ne se trouve personne pour vous avertir qu'il y a là quelque chose de curieux à voir... » Et c'est en partie pour remédier à cette lacune qu'il édita ses *Mémoires d'un Touriste* pour offrir un guide à ses contemporains. Ce guide est toujours amusant. Mais les Stendhaliens ne m'en voudront point si je dis qu'il n'est plus guère au point, si tant est qu'il l'ait jamais été.

Le guide de M. Dimier sera donc le bienvenu. Il se distingue par un plan clair et très pratique. On y trouve des cartes, une table détaillée, des repères précis. L'auteur y présente abondamment les gloires historiques, littéraires et artistiques du pays décrit; il multiplie les visites aux champs de bataille et dans les musées; il rappelle les souvenirs locaux et les industries régionales.

Ce premier volume, par ses indications précises, son format commode, ses itinéraires variés, fait bien augurer d'une collection qui méritera d'être « le parfait manuel du touriste ».

H. M.

Signalons seulement quelques erreurs de détail qu'a laissé passer une documentation pourtant très consciencieuse : Ainsi, Flers ne compte point 30,000 habitants, comme il est dit à la page 270, ni même 24,085 (page 334). Le dernier recensement accuse pour Flers 13,610 habitants, dont 10,915 agglomérés. A propos de Flers également, il aurait été bon de signaler les très intéressants documents historiques qui sont conservés aux archives de la mairie.

F. E.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ANNÉE

POÈMES

Nicolas Beauduin : Poèmes. 109
Jean-Marc Bernard : Sub Tegmine fagi 165
Francis Carco : Petits Poèmes 43
Jean Cheyre : A Louis le Cardonnel 20
Tristan Derème : Petits Poèmes 261
Charles Derennes : Perséphone 301
Henry Dérieux : Sonnets indolents et dolents. . . 113
André-Marie Eon : Deux Poèmes. 46
Francis Eon : Puirajoux. 69
Consolation à l'affligée 312
Albert Erlande : Emotions chantées 243
Emile Henriot : Trois Poèmes 133
Guy Lavaud : Je pars 173
Edgar Malfère : Amis. 18
Jean Martineau : Vers 238

CHARLES MOULIÉ : Images. 41
JACQUES NOIR : Poèmes 139
CÉCILE PÉRIN : Poème. 237
JACQUES SERMAIZE : Deux Poèmes 274
POL SIMONNET : Au jardin. 215
JEAN TENANT : Pélerinage. 1
DANIEL THALY : Nostalgies françaises. 197
JEAN-LOUIS VAUDOYER : La Péotte verte 101
La Présence imaginaire. . 229
LÉON VÉRANE : De la Tonnelle 214

ÉTUDES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

HENRI CLOUARD : Lettre à Raoul Monier 211
JEAN MARIEL : Jean Peské 37, 79
Le Culte de Gœthe : I 142
II. *La Bonté de Gœthe*. 232
III. *La Synthèse du réel et de l'idéal* 265
IV. *L'Equilibre* 307
HENRI MARTINEAU : Guy Lavaud 3, 47
Charles Demange. 202
MARCEL PROUILLE : Nicolas Beauduin 103
LOUIS THOMAS : Nietzsche. 239
Alphonse Allais 277

FANTAISIES ET NOUVELLES

AUGUSTE AUMAITRE : Danse macabre 112
HENRI CLOUARD : Le visage du printemps 136
FRANÇOIS FOSCA : Les débuts de la Fanfarlo . . . 169
ANDRÉ DU FRESNOIS : Une heure chez M. Mirbeau. . 174

LES CHRONIQUES

LES POÈMES

Jean-Marc Bernard : Paul Fort 285
Francis Eon : Pierre de Bouchaud. 224
Francis Jammes 313
Fosseuse : Almanach des Muses 94
André du Fresnois : Jean de Bère 288
Jean Mariel : Luca Rialcio. 27
Henri Martineau : Charles Vildrac, Henry Dérieux, Albert Erlande, Jacques Sermaize, Raymond Gillet, Poirée, Kunel, de Lussac, Nandor Sonnenfeld, Héra Mirtel, H. Chassin, Leroux, Makoko Kangourou. 28
Nicolas Bauduin, Marcel Martinet, René Arcos, Bordry, A. Terrien, Sidi Kassem, Myriam Mester 63
André Lafon, Théo Varlet, Roger Allard, Emile Desprechins, S.-Ch. Lecomte, J.-F. Louis Merlet, Jeanne Perdriel-Vaissière. 88
Francis Jammes, Amédée Prouvost, Julien Ochsé, Camille Schiltz, Valentine de Saint-Point, Mario Meunier 122
Viélé-Griffin, Pol Simonnet, Hélène Picard, André Mary, L. Cubélier de Beynac, Jeannine Vade, A.-G. Hamonno, de Manoël-Saumane, Cottinet, Emile Henriot. 149
Daniel Thaly, Milosz, M. Millet, J.-F. Louis Merlet, Jablonski, de Blonay, Lamandé, de Vuyst, Cha-Cha Vana. . 191
Nicolas Beauduin, Hélène Seguin, Jean-Paul Tort, Charles Lemercier, Antony Puyrenier, Charles Conrardy, Pierre Arduin 225
Louis Even, Claire Virenque, Paul Seutenac, Nicolaï, Sottiaux, Pierre-Jean Jouve. 252
Paul Fort, Burnat-Provins, Daniel Thaly, Marcel Prouille, Lucien Banzin, Léon Deubel 286
Marie Dauguet, Cécile Périn, Alice Clerc, Pierre-Jean Jouve, Frantz Simon. . . . 315
Pierre Lionel Silvande : Robert Veyssié. 289

LES ROMANS

PIERRE ABRILEU : Jean Loew 119, 320
Gustave Hainaut 190
JEAN-MARC BERNARD : Meg Villars et Willy 95
Charles Morice. 95
André Gide, J. et J. Tharaud 245
FOSSEUSE : Jacques Nayral. 24
Camille Santerre, Edgar Poë. 122
Ch.-H. Hirsch, Louis Dumont 228
JEAN MARIEL : Pierre Mille. 188
HENRI MARTINEAU : Colette Willy. 21
Edmond Jaloux 120
Duclos 121
Louis Thomas. 156
Pierre Fons 249
Jean d'Estray. 292
Pierre-Jean Jouve, Roger Lalli, de la Morandière. 294
René Boylesve. 318
Jean Schlumberger. 319
OGLEW : Yvonne Durand 25
FRANÇOIS SERZAIS : Charles-Louis Philippe 158
Pascal Forthuny 158
Louis Alibert 159
Alice Berthet. 190
Louis Pergaud. 251
Louis Griffon, J. Valcler, Thylienne, Cabriès, A. Bock 250

LITTÉRATURE

PIERRE ABRILEU : André Billy. 26
Vicomte Joseph de Bonne. 187
E. Deverin, D.-J. Debouck. 188
JEAN-MARC BERNARD : Charles Péguy 255
André du Fresnois 295

JEAN-MARC BERNARD : J.-B. Rousseau 297
Jean Herluison 321
Henri Ghéon 323
FOSSEUSE : André Spire, Hotz, Gaston Sauvebois. 26
Hector Fleischmann et Pierre Bart. 162
Marcel Henry, Croquez, de St-Cyr 244
HENRI MARTINEAU : Jane Catulle-Mendès. 25
Georges Vallery-Radot 26
Adrien Chevalier, José Hennebicq, Henry Maassen, Léon Wéry 96
André Gide 117
Francis Carco 119
Eugène Montfort 159
B. Reynold 161
Jacques Bainville 187
Robert Scheffer 187
Tancrède de Visan 220
André Gide, Ch.-L. Philippe 222
Beaulieu, Charles Brun 223
Alphonse Séché 255
Julien Benda 296
A. de Bersaucourt. 277
Albert Erlande. 322
Tristan Derème 324
OGLEW : Guy de la Batut 162
Stéphane Servant. 325
FRANÇOIS SERZAIS : Han-Ryner, M. Stéphane 66
Han-Ryner, Henri Bachelier, Fernand Divoire, Gaël Valmont 115
Gaston Sauvebois 160
Joseph Chot 257
Marinetti 324

THÉATRE

JEAN-MARC BERNARD : Paul Claudel 217
HENRI MARTINEAU : Jean-Louis Vaudoyer. 181

ESTHÉTIQUE

Fosseuse : Michel Puy 66

HISTOIRE

P. : Hector Fleischmann. 32, 190, 325

VOYAGES

Francis Eon et Henri Martineau : Louis Dimier et R. Gobillot. 325

Revue des Revues. 32, 67, 98, 128, 162, 195, 257, 298

Notes. 34. 132, 260

Le Gérant : G. Clouzot

NIORT. IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT.


BOUND BY